Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arnould Galopin

LE SERGENT BUCAILLE

Albin Michel, 1930

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

I

C'était au début de l'année 1812... J'avais, comme beaucoup d'autres, par peur des gendarmes qui parcouraient la campagne, obéi à la conscription, périlleux devoir auquel échappaient généralement les fils de la bourgeoisie, soit par des rachats, soit par mille ruses et mille complicités.

Je dois avouer que je n'avais aucun goût pour le métier militaire. J'avais toujours mené une existence paisible entre mon père et ma mère, deux braves paysans que je faisais vivre de mon travail, et mon départ les eût laissés dans le plus complet dénuement si l'un de mes oncles qui était herbager aux environs de Beaumont n'avait promis de leur venir en aide.

Cet oncle, que nous appelions familièrement « Cadet », était un fervent admirateur de Napoléon ; aussi me félicita-t-il avec chaleur, quand il apprit que je partais pour l'armée. Il prit pour une vraie vocation ce qui n'était de ma part que simple crainte d'être arrêté un beau matin, et conduit comme réfractaire à la prison de Cherbourg, ainsi que cela était arrivé à deux de nos voisins que la gloire des armes ne tentait guère. Il me donna quelque argent et promit de subvenir aux besoins de mes parents, ce qu'il fit d'ailleurs jusqu'au jour où je pus enfin revenir au pays, après le désastre de Waterloo.

– Va, mon garçon, me dit l'oncle Cadet... va rejoindre les défenseurs de la France et n'oublie pas qu'aujourd'hui le moindre soldat a peut-être un bâton de maréchal dans sa giberne.

Mon ambition n'allait pas si loin. J'accomplissais mon devoir par nécessité, comme beaucoup de citoyens, et j'espérais

que l'Empereur, après tant de victoires retentissantes, renoncerait bientôt à faire la guerre à l'Europe.

Si j'avais pu prévoir que les batailles allaient, pendant trois années, se succéder presque sans interruption, j'eusse été moins confiant et peut-être aurais-je fait comme certains jeunes gens qui, pour éviter la conscription, s'étaient réfugiés dans les îles. J'aurais emmené mes parents avec moi, et nous aurions vécu soit à Aurigny, soit à Guernesey, jusqu'à la fin des hostilités. Mais tout le monde était persuadé que lorsque l'Empereur aurait réduit l'Angleterre, ce qui ne pouvait tarder, la paix régnerait de nouveau sur le monde.

Ce ne fut point sans regret que je quittai mes parents pour suivre un sergent recruteur, sorte de soudard toujours ivre, aux façons grossières et brutales, qui arborait avec orgueil un uniforme tout rapiécé, rempli de taches, un bicorne cabossé et des bottes éculées. Malgré l'état sordide de ses vêtements, il ne manquait cependant pas d'allure avec son grand nez busqué, ses sourcils broussailleux et sa longue moustache jaune toujours humide de vin. Il s'appelait Rossignol et était originaire de l'Anjou. Il avait combattu à Savenay, à Quiberon, pendant la guerre de Vendée, avait fait Jemmapes, Fleurus, Wœrth et Coblentz… puis, après le 18 Brumaire, Marengo, Hohenlinden, Ulm, Austerlitz, Eylau. Blessé quatre fois, il eût pu prendre une retraite bien gagnée, mais, soldat de carrière, n'ayant pas de métier, il avait refusé de redevenir un « affreux péquin » comme il disait et s'était fait recruteur.

Il visitait les campagnes dans une maringote[1] et, avec l'aide des gendarmes, levait des conscrits, besogne qui n'était guère pénible et lui permettait de faire de longues stations dans les cabarets. Comme il supportait fort bien la boisson, il grisait ceux qu'il voulait enrôler, et quand ils étaient ivres, leur faisait signer

---

[1] Voiture de paysan.

un engagement, car il avait toujours sur lui des feuilles toutes prêtes où il suffisait d'apposer un paraphe… Quant aux récalcitrants, il les faisait empoigner par la maréchaussée. Il touchait, paraît-il, une prime pour chaque « levée », ce qui lui permettait d'être toujours entre deux vins.

Deux garçons du pays devaient partir en même temps que moi.

Bien que nous ne fussions que trois conscrits, Rossignol, qui menait tout militairement, fit battre la caisse par le garde-champêtre à l'heure du rassemblement.

Jusqu'alors, il s'était montré bon diable, mais une fois que nous fûmes sous ses ordres, il changea d'attitude et se mit à nous injurier en sacrant comme un damné. Nous devions nous rendre à Cherbourg par étapes.

Il nous fit mettre en ligne de trois et exigea que nous marchions au pas. Quand la cadence ralentissait, il nous traitait de clampins, de coïons ou de veaux et hurlait de son affreuse voix enrouée : « une… deusse ! une… deusse !… »

Dans les villages où nous passions, il s'arrêtait toujours pour s'humecter le gosier (à nos frais, bien entendu) et vers le soir, nous logions dans quelque grange pour repartir le lendemain au lever du soleil. Bien qu'il y eût des pompes et des citernes dans les endroits où nous campions, le sergent ne songeait jamais à se laver le visage ni les mains, car, disait-il pour son excuse, il avait l'eau en horreur.

En nous voyant faire nos ablutions, il nous décochait des plaisanteries stupides : « Vous allez vous user la peau. » « Pas besoin de tant vous bichonner, mes agneaux, l'Empereur ne donne pas de bal, ce soir. » « Allons, assez d'eau comme ça, laissez-en un peu à l'habitant. »

Mes deux camarades riaient de ces réflexions ineptes, mais moi je n'avais pas le cœur à la joie.

Je me représentais sans cesse les mines éplorées de mes pauvres parents que mon départ navrait, et qui me voyaient déjà sur un champ de bataille, parmi les boulets et les balles. Je songeais aussi à ma pauvre Cécile, la fille du père Heurteloup, une adorable créature que je m'apprêtais à demander en mariage. Nous nous connaissions depuis notre enfance et nous avions vécu jusqu'alors avec l'idée que nous serions un jour mari et femme… Notre séparation avait été navrante, et je puis dire que ce fut la première grande douleur de ma vie. Nous nous étions promis de nous écrire, car je croyais alors que les correspondances parvenaient régulièrement aux armées !…

On se représente sans peine ma détresse… Parfois, j'avais les larmes aux yeux en pensant à ma Cécile, et j'étais sûr que la pauvre fille souffrait autant que moi.

À cette heure, je l'avoue, je détestais ce Napoléon qui enlevait ainsi les jeunes hommes à leurs fiancées pour les lancer à la conquête du monde. Je me le représentais comme un bourreau ivre de sang, foulant sans pitié, monté sur son cheval, des monceaux de cadavres, dans des plaines ravagées par les charges de cavalerie, la mitraille et l'incendie.

Si jamais j'ai maudit la guerre, ce fut bien pendant les dures étapes que je fis avec mes deux compagnons, sous la conduite de ce sergent recruteur qui nous traitait comme des animaux. Il ne comprenait rien aux peines de cœur, celui-là ! Pour lui, la vie consistait à manger, boire, dormir et se battre.

J'étais vite devenu le point de mire de ses plaisanteries. Il m'avait baptisé « la Tristesse », et ne cessait de me harceler. Mes deux compagnons, au lieu de me plaindre, semblaient

prendre plaisir à faire chorus avec lui, sans doute pour se mettre dans ses bonnes grâces. J'ai remarqué d'ailleurs que les soldats n'ont aucune pitié pour un camarade malheureux. Dès qu'on a revêtu l'uniforme, si l'on ne change pas aussitôt de caractère, si l'on ne devient pas grossier, gouailleur, impertinent, agressif, on est aussitôt la tête de Turc des autres, et le jour où l'on veut réagir, se rebeller, il est trop tard, le pli est pris, on est classé parmi les « geignards »… Il n'y a guère qu'une action d'éclat qui puisse vous réhabiliter, mais on ne devient pas un héros à son gré… il faut pour cela un hasard, une circonstance, et j'ai appris par la suite que le courage n'est pas toujours une question de volonté.

Nous arrivâmes enfin à Cherbourg.

Là, nous fûmes conduits dans un bâtiment situé près de la mer et où une quarantaine de conscrits étaient déjà rassemblés.

C'étaient pour la plupart des Normands comme moi, parmi lesquels il y avait fort peu de volontaires. Presque tous avaient été levés par les gendarmes, mais faisaient contre mauvaise fortune bon cœur. Ils étaient là depuis huit jours, et se croyaient déjà des « anciens », ce qui les autorisait, paraît-il, à brimer les nouveaux. Ils nous bousculaient, nous appelaient blancs-becs et nous donnaient à entendre que si nous voulions être traités en égaux, nous devions payer notre bienvenue.

Nous nous exécutâmes, et on nous laissa tranquilles ; d'ailleurs, d'autres recrues ne tardèrent pas à arriver. Mes deux compagnons et moi fûmes de cette façon promus au rang d'anciens et eûmes, à notre tour, le droit d'exercer des représailles sur les nouveaux venus.

Le sergent Rossignol nous avait quittés pour aller reprendre ses tournées dans la campagne, car l'Empereur avait, paraît-il, besoin de beaucoup d'hommes.

On disait que la Russie faisait, depuis quelque temps, de grands préparatifs et qu'elle concentrait une immense quantité de troupes sur les frontières de la Pologne. Elle ouvrait ses ports aux marchandises anglaises et foulait aux pieds le traité de Tilsitt.

Les Russes avaient bien choisi leur moment pour nous attaquer, car nous avions alors de nombreuses troupes occupées en Espagne, ce qui diminuait de beaucoup les ressources dont Napoléon aurait pu disposer pour soutenir la guerre dans le nord.

Certains prétendaient que l'on nous exercerait très vite et que nous ne tarderions pas à entendre siffler les balles.

Il y avait parmi nous beaucoup de fanfarons qui se disaient impatients d'aller au feu, mais je crois qu'ils eussent préféré, comme moi, demeurer dans leurs foyers.

On devait nous conduire à Paris où s'opérait la concentration et je n'envisageais pas sans inquiétude les dures étapes qu'il nous faudrait fournir avant d'arriver au terme de ce long voyage.

Un matin, nous nous mîmes en route. Nous étions environ une centaine. On nous fit placer par quatre. Deux sergents et trois caporaux marchaient en serre-file.

Tout alla bien d'abord.

Plusieurs d'entre nous avaient arboré à leurs revers des cocardes multicolores achetées à Cherbourg sur lesquelles se détachaient en lettres dorées les mots : « Honneur et Patrie ».

De temps à autre, quand nous arrivions dans une ville ou un village, les sergents nous forçaient à crier : « Vive l'Empereur ! » et cet enthousiasme de commande semblait faire impression sur l'habitant.

J'avais pour voisin de droite un grand gaillard au poil roux du nom de Martinvast, qui me bourrait continuellement de coups de coude. Comme j'étais de fort méchante humeur, je le bourrai à mon tour, et cela dégénéra en dispute, puis en pugilat, ce que voyant, un sergent s'approcha et nous dit :

– S'pèces de marouflards, vous saurez que c'est pas à coups de poing que des soldats vident leurs querelles… c'est bon pour les péquins… Vous autres qui avez l'honneur de servir l'Empereur, c'est à l'arme blanche que vous devez régler ça… Vos noms ?…

– Bucaille.

– Martinvast.

– C'est bon…, vous vous alignerez sur le terrain quand nous serons à Paris…, et nous verrons un peu si vous avez du cœur au ventre…

II

À notre arrivée à Paris, nous fûmes logés à la caserne du Champ de Mars située dans les terrains de l'ancienne École royale militaire.

Napoléon, à sa sortie de Brienne, y avait été élève, ainsi que Clarke et Davout, et d'autres encore qu'il devait retrouver plus tard dans ses états-majors.

Les bâtiments n'étaient guère entretenus, depuis que l'on était en guerre, sauf ceux qui abritaient les régiments de la Garde, lesquels devenaient de plus en plus nombreux.

Cette garde formée d'abord de vieux régiments de grenadiers et de chasseurs avait été, depuis peu, renforcée par des recrues de fusiliers auxquels on ajouta bientôt des tirailleurs, des voltigeurs, des flanqueurs et des pupilles.

Nous occupions un vaste rez-de-chaussée voisin du quartier des grenadiers de la Garde que nous voyions passer et repasser devant nous en frac bleu, gilet de basin, culotte de nankin et bas de coton écru.

Ils nous regardaient avec dédain, et l'un de nous s'étant permis d'adresser la parole à un grand grenadier coiffé de son monumental bonnet à poil, s'était vu traiter de « paysan », ce qui était, à l'époque, le terme le plus méprisant qu'un soldat pût donner à un autre.

Les hommes de la Garde faisaient d'ailleurs bande à part, car ils se considéraient comme supérieurs au reste de l'armée, et le soldat, à l'exemple de ses chefs, se croyait, de beaucoup, au-dessus des autres troupiers. L'armée entière redoutait le contact de ce corps gâté par les faveurs, par l'extrême indulgence de l'Empereur. Cependant, pour entrer dans cette garde orgueilleuse, il n'était besoin que d'avoir quelques années de service, une taille avantageuse et, autant que possible, un physique agréable.

En campagne, la Garde était toujours des mieux ravitaillées et obtenait les meilleurs cantonnements. Alors que ses moindres voitures étaient attelées de six chevaux, de maigres haridelles souvent privées de fourrage traînaient pièces et caissons d'artillerie.

Cette partialité de l'Empereur en faveur de ce corps d'élite fut toujours une des causes les plus constantes du mécontentement et du découragement de l'armée.

. . . .

J'avais été incorporé comme fusilier à la 3e du 2e du 48e. On nous équipa le lendemain de notre arrivée.

Quelques mois auparavant, Napoléon, par une idée bizarre, avait adopté l'habit blanc pour l'infanterie. Tous les conscrits étaient vêtus en « Jean-Jean », comme on les appelait, ce qui faisait un contraste assez curieux lorsqu'ils se trouvaient mêlés aux autres soldats habillés de bleu. Bien entendu, les « Jean-Jean » ne tardèrent pas à devenir si sales avec leur uniforme clair que l'Empereur supprima cette tenue.

Je reçus une capote bleue, un shako, une veste, une culotte, des guêtres, d'énormes souliers, une immense giberne et un sac en peau de vache, surmonté d'une couverture roulée et tenue

par des courroies. Peu après, on nous donna un fusil et une baïonnette.

Nos uniformes mal taillés, trop larges ou trop étroits étaient fort incommodes, mais ce qui faisait surtout notre désespoir c'était la culotte qui serrait fortement le jarret et empêchait de marcher librement. De plus, le genou recouvert d'une grande guêtre qui se boutonnait par-dessus, était encore serré par une épaisse jarretière. Plus tard, je m'en aperçus, les soldats, pour éviter le supplice que leur infligeaient ces guêtres et ces culottes, les abandonnaient en plein champ, et ne gardaient sous leurs capotes que leur caleçon de toile.

C'est probablement ce qui faisait dire à l'empereur Alexandre « que Napoléon n'avait plus assez d'argent pour acheter des culottes à ses soldats ».

Dès que nous fûmes équipés, on nous répartit par groupes de vingt, et un sergent nous initia au maniement d'armes.

Il n'était guère patient notre instructeur, et ne se gênait point pour nous allonger quelque coup de pied ou quelque taloche lorsque nous avions mal exécuté un mouvement. Quant aux mots dont il se servait pour nous injurier, je ne puis les reproduire ici.

Nous devions être bien ridicules sous notre nouvel accoutrement, car les soldats de la Garde, qui nous regardaient manœuvrer, nous criblaient d'épithètes empruntées au vocabulaire le plus grossier.

Après chaque pause, notre sergent toussait, fronçait le sourcil et répétait invariablement :

– Est-ce que vous ne trouvez pas que les routes sont sèches ?

Nous savions ce que cela voulait dire, et ceux qui avaient quelque argent l'emmenaient à la cantine. À la fin de la manœuvre, comme il avait beaucoup de peine à articuler ses commandements, il nous faisait former les faisceaux, et nous laissait la main dans le rang, immobiles et raides comme des bonshommes en bois, mais dès que se montrait un officier, il nous faisait reprendre nos armes et nous entraînait au pas de charge derrière les bâtiments de la caserne où nous nous trouvions à l'abri des regards.

Là, on reformait de nouveau les faisceaux et le sergent, adossé à la muraille, cuvait béatement son vin, pendant que nous bavardions entre nous.

Un jour, le pauvre sergent qui se croyait bien tranquille avec ses recrues, derrière un baraquement, fut surpris par un général qui lui dit d'un ton furieux :

– C'est ainsi que vous instruisez vos hommes ?

Le sergent, tout penaud, ne savait que répondre. Il était pris en faute et attendait la punition que le général allait lui infliger. Celui-ci nous regarda un instant, puis nous fit mettre sur deux rangs et passa l'inspection.

– Dieu ! que ces hommes sont sales, dit-il…, non seulement leurs uniformes sont pleins de taches et de poussière, mais encore ils sont affreusement crasseux… Et ils sentent mauvais, ces bougres-là, ils puent comme des boucs… Vous me ferez le plaisir, sergent, de les faire laver… Je repasserai demain…

Et, sur ces mots, le général s'en alla, en faisant siffler sa cravache…

C’était le général Dorsenne, le « beau Dorsenne », comme on le surnommait par un juste hommage rendu autant à son souci d’élégance qu’à ses avantages physiques. Il avait été fait colonel de grenadiers de la Garde à son retour d’Égypte, d’où il était revenu couvert de blessures. C’était un superbe soldat auquel on pouvait passer ce travers d’être aussi scrupuleusement soucieux de sa toilette au jour d’un combat que le soir d’un bal aux Tuileries, tant il montrait en campagne d’intrépidité dans l’action et de stoïque courage. Il est des mots de lui qui sont d’une simplicité héroïque. À Austerlitz, un boulet en éclatant le couvrit de terre et le jeta à bas de son cheval ; il se releva, et s’époussetant à coups de chiquenaudes, n’eut que ces mots de dépit : « Goujats !… me voilà propre, maintenant ! »

Le soir même, le sergent nous faisait conduire à la buanderie, et nous pouvions enfin faire un peu de toilette, toilette bien sommaire à la vérité, car nous ne disposions que d’un petit morceau de savon pour vingt hommes…

L’Empereur s’occupait peu de la propreté de ses soldats ; il laissait ce soin à ses officiers qui repassaient la consigne aux sergents lesquels, on a pu le voir, ne se lavaient généralement que le gosier.

. . . .

Notre instruction se poursuivait avec assez de lenteur ; nous n’avions pas encore fait d’exercices de tir, mais, en revanche, nous nous étions beaucoup exercés à la baïonnette.

Le 48e auquel j’appartenais s’était, dans maintes batailles, signalé à l’arme blanche, et tenait, on le conçoit, à conserver sa réputation.

On se répétait, d’homme à homme, cette phrase que l’on attribuait à l’Empereur : « Ça va mal, faites donner le 48e ».

Et nous étions fiers d'appartenir à ce régiment d'élite ; déjà l'orgueil militaire s'emparait de nous. Nous soignions davantage notre tenue, et tenions dans les cabarets des propos de vieux grognards. Certains régiments (on ne sait pourquoi) se détestaient entre eux, mais nos grands ennemis étaient les cavaliers. Ils affectaient de nous traiter avec mépris, quand ils nous rencontraient, et leur grand plaisir était de nous heurter avec leurs sabres pour nous faire tomber… Cela donnait lieu, bien entendu, à des rixes, dans lesquelles les « royal crottin » n'avaient pas toujours le dessus.

Il y avait aux environs de notre caserne des établissements louches où nous nous rencontrions quelquefois, et c'étaient alors des batailles après lesquelles on comptait de nombreux blessés. Il est juste de reconnaître que les officiers entretenaient d'ailleurs cette haine entre cavaliers et fantassins. De là venait sans doute cette émulation qui fit en maintes circonstances accomplir des merveilles à certains régiments.

La vie de caserne que nous menions était loin d'être gaie, mais nous ne devions pas tarder à la regretter.

Quand nous n'étions pas à la manœuvre ou que nous étions consignés, nous lisions des livres à demi déchirés qui traînaient dans les chambres. Souvent l'un de nous faisait la lecture à haute voix et nous écoutions avec plaisir les merveilleux récits de Cartouche, de Mandrin ou de La Ramée, non que nous éprouvions pour les voleurs une réelle sympathie, mais parce que nous estimions que la vie aventureuse de ces brigands avait néanmoins quelque rapport avec les épisodes et les dangers de notre carrière.

Chaque jour, un homme mieux renseigné que les autres nous annonçait que nous allions bientôt nous mettre en route. Il tenait toujours la nouvelle d'un officier supérieur qui avait fait

des confidences à un lieutenant, lequel avait dit à son ordonnance de préparer sa cantine.

Cependant, les semaines s'écoulaient et nous étions toujours là, vivant dans un complet désœuvrement.

Quelques anciens dont nous avions fait connaissance, et qui ne dédaignaient plus de frayer avec nous à condition que nous les abreuvions copieusement, nous faisaient le récit de leurs exploits et se donnaient toujours des rôles de héros.

Ils nous initiaient aussi aux petites roueries du métier, c'est-à-dire au chapardage, et nous citaient nombre d'officiers réputés pour leur habileté à piller les maisons. Ils nous parlaient aussi de l'Empereur qui les avait tous empaumés. Dire qu'ils lui étaient dévoués, cela serait exagéré. Pour ces hommes irréligieux, habitués à bivouaquer dans les églises, d'esprit frondeur et qui, entre eux, avaient à l'adresse de leurs officiers des sarcasmes et des injures, l'Empereur n'apparaissait pas comme une force obscure ou une divinité lointaine. C'était un génie bienveillant qui les séduisait tour à tour par des gestes épiques et une familiarité bourrue, dont les colères s'abattaient sur les chefs, alors qu'il tutoyait le soldat en lui pinçant l'oreille. Génie tutélaire aussi et qu'ils savaient de taille à contraindre la victoire. Quand, à la veille d'une bataille, Napoléon se promenait dans les rangs, l'armée entière sentait grandir sa force. Lorsque le jour baissait, les soldats tournaient les yeux d'instinct vers le feu de bivouac de l'Empereur dont la flamme montait dans l'ombre, petite lumière obstinée qui brillait dans la nuit. Mais, en dehors du péril et des bombances, ces soldats reprenaient vite leur libre allure, grognaient contre la solde en retard, les gratifications promises et rarement données, les distributions incertaines ou nulles, la faim, la soif, tous les tourments supportés.

Au reste, pour plus de sûreté, Napoléon, sachant leur goût des victuailles et des interminables beuveries, les mettait dans la nécessité de vaincre.

Le soldat savait qu'il devait vivre sur le pays, que la guerre devait nourrir la guerre… Et les armées ravageaient tout, comme un fléau. Par un accord tacite, rapts, pillages, tout était toléré ; c'était une suite d'orgies coupées de marches et de combats d'avant-garde.

Bientôt, tassées sur un étroit espace, les troupes ne trouvaient plus à vivre sur le pays épuisé. C'est alors que l'Empereur leur présentait la bataille, les soulevait d'un élan d'enthousiasme par des proclamations d'un lyrisme éperdu, leur montrait la gloire toute proche et la ripaille qui les attendait dans les villes conquises.

Ils admiraient cet homme qui les grisait de paroles aux heures tragiques, mais quand la voix du canon s'était tue, ils recommençaient à grogner, et se montraient furieux contre celui qui, après leur avoir promis un prompt retour au foyer, les lançait de nouveau à travers les plaines d'Europe.

III

Un matin, l'un des sergents qui nous avait accompagnés de Cherbourg à Paris, entra dans notre chambre, et dit, en tortillant sa moustache d'une main et en caressant le pommeau de son sabre de l'autre :

– Paraît qu'il y en a ici qui ont un compte à régler… si j'ai bonne mémoire.

Et comme nous le regardions sans comprendre, il ajouta, en faisant le geste de piquer quelque chose dans le vide :

– Va-t-il falloir, N… de D… que je vous prenne par l'oreille pour vous conduire sur le terrain… allons. Bucaille et Martinvast, à l'ordre !…

J'avais complètement oublié mon altercation avec Martinvast. Nous étions d'ailleurs devenus deux amis, et n'avions nulle envie de nous couper la gorge…

– Suivez-moi, dit le sergent.

Force nous fut d'obéir. Il nous conduisit alors à la salle d'armes qui se trouvait située juste au-dessous de notre chambre. J'avoue que je n'en menais pas large. Martinvast et moi, nous nous regardions d'un air inquiet, nous demandant s'il ne serait pas possible d'amadouer le sergent en l'emmenant à la cantine.

Mais Rebattel (c'était le nom du sous-officier) ne semblait guère d'humeur à écouter nos propositions.

Quand nous fûmes dans la salle d'armes, il dit à un prévôt qui se trouvait là :

– Picassou, donne deux sabres à ces conscrits qui ont un petit différent à régler entre eux…

Picassou, un gros garçon à la mine réjouie, coula vers nous un coup d'œil narquois, et alla décrocher deux sabres…

– Sergent, dit Martinvast… Bucaille et moi nous ne nous en voulons plus et…

– Quoi, tu as peur, clampin, rugit le sergent Rebattel… Une piqûre t'effraie… qu'est-ce que tu diras alors quand tu te trouveras en face des Allemands ou des Autrichiens ?… Fichu soldat, ma foi… Si nous n'avions que des oiseaux comme toi, les ennemis ne seraient pas longs à nous reconduire à la frontière à coups de pied dans le cul… Il y a un règlement… je vais te le lire et, si tu hésites encore, tu recevras de la savate[2]… sais-tu ce que c'est que la savate ? non… eh bien, tu l'apprendras… et tu deviendras la honte de l'armée…

Rebattel tira alors de sa poche un carnet jaune tout graisseux, et lut d'une voix rauque : « Quand deux hommes en seront venus aux mains au vu et au su de tous, ils devront vider leur querelle sur le terrain, en présence de deux témoins et du maître d'armes. Le combat cessera au premier sang ; tout manquement aux lois de l'honneur sera déféré au capitaine de compa-

[2] Lorsqu'un soldat avait été lâche, ou bien lorsqu'il avait commis un grave délit, ses camarades le condamnaient à recevoir cinquante coups de savate.

gnie qui prendra les mesures nécessaires et décidera de la peine à infliger aux adversaires ».

Le prévôt Picassou avait déposé les deux sabres sur un banc. Il les prit l'un après l'autre, en examina la pointe, passa son pouce sur le tranchant, et dit d'un air satisfait :

– Ceux-là iront…

Et il appela :

– Bartissol !… Bartissol !

Un petit homme mal éveillé sortit d'une pièce voisine, et s'avança en boutonnant sa veste.

– Tu vas servir de témoin.

Bartissol et Picassou étaient deux tambours. Dans les régiments, les tambours étaient généralement maîtres d'armes ou tout au moins prévôts. Ne portant point de fusil, n'ayant pour toute arme qu'un sabre, ils s'en servaient mieux que les autres soldats. Tant qu'il était en garnison, le tambour portait le « briquet » d'ordonnance, mais au moment où il entrait en campagne, il abandonnait cette arme vulgaire pour mettre à la place un « carrelet » qu'il avait soin de monter en quarte. C'est à ce signe que l'on reconnaissait les prévôts-tambours : ils avaient tous la poignée du sabre d'ordonnance, mais une épée longue d'une aune venait frapper leurs talons. Ils étaient généralement assez entraînés à l'escrime, car, outre le maniement des baguettes, ils s'exerçaient chaque jour à « essayer des bottes » sous la surveillance d'un sergent, pourfendeur renommé, qui avait fait ses preuves et tirait vanité de ses nombreux duels.

Le duel était fort en honneur à cette époque, et beaucoup d'officiers se croyaient obligés d'avoir une affaire chaque mois.

Nous avions aussi des généraux qui tiraient l'épée sous le prétexte le plus futile. Tuer un homme en duel était pour eux un passe-temps. Presque tous pratiquaient l'épée, mais il y en avait aussi qui maniaient fort adroitement le pistolet et l'on citait comme le plus habile tireur le général Bellavenne, gouverneur de l'École militaire de Fontainebleau, qui se faisait fort de couper des balles sur la lame d'un couteau et de tuer des moineaux au vol.

Martinvast me regardait, je le regardais, et nous faisions, je dois l'avouer, assez piteuse figure, mais le sergent Rebattel qui tenait, sans doute, pour se distraire, à voir deux conscrits s'aligner, commanda d'un ton bref :

– Ôtez votre veste et votre chemise, torse nu, sacrées femmelettes, et prenez-moi un air crâne, nom d'une schabraque !… montrez que vous avez du poil aux yeux…

D'autres sous-officiers, friands d'assister à une rencontre, étaient entrés dans la salle d'armes et plaisantaient à haute voix.

– Les « Jeannots » n'ont pas l'air très belliqueux, dit l'un… c'est pas encore ceux-là qui relèveront le prestige du 48e.

– Attends un peu, riposta un autre… laisse-les se mettre en train et tu vas voir… on ne pourra plus les arrêter.

– Sergent, dis-je… permettez-moi de…

– Mais oui, c'est entendu, répondit Rebattel sans me laisser terminer ma phrase, je te permets de te mettre en garde… Allons !

Bartissol et Picassou nous remirent à chacun un sabre, et je me trouvai placé presque de force devant Martinvast qui avait comme moi mis bas veste et chemise.

Pourfendre un homme à qui l'on n'en veut pas, comme cela, froidement, c'est une chose que je ne concevais point, n'ayant pas encore fait la guerre, et ne me sentant d'ailleurs aucun goût pour le métier d'assassin. Cependant, il fallait s'exécuter ; des hommes étaient là, qui avaient les yeux fixés sur nous, et sous peine de passer pour un lâche et de recevoir la savate, je devais tirer du sang à mon adversaire.

– En garde ! commanda Rebattel… et n'oubliez pas que les coups de manchette sont interdits.

J'ignorais ce qu'étaient ces coups de manchette, comme j'ignorais tout d'ailleurs des bottes et des parades.

Cependant (voyez comme l'homme est un étrange animal), dès que j'eus commencé à ferrailler avec Martinvast, je me rappelai les propos qu'il m'avait tenus sur la route de Cherbourg à Paris, et les bourrades dont il m'avait gratiné pour un motif des plus futiles. Je l'avais d'abord attaqué assez mollement, et il se défendait de même, mais peu à peu, je m'excitai, et lui, de son côté, me fit la partie dure.

– Bravo !… bravo !… criait Rebattel, ils tiennent leurs sabres comme des cannes, mais ils y mettent du feu… Ça va… ça va !… ah ! le fichu maladroit… il pouvait placer un joli coup de pointe, et il a retiré le bras…

Nous frappions comme des sourds ; nos lames se heurtaient, se froissaient, nous nous précipitions l'un sur l'autre comme des chats enragés, et aujourd'hui encore, je me demande comment nous ne nous sommes pas transpercés jusqu'à la garde. Il faut croire qu'il y a un dieu pour les duellistes inexpérimentés, comme il y en a un pour les ivrognes. Finalement, Martinvast lâcha soudain son sabre, et poussa un grognement de douleur. En frappant d'estoc et de taille, je l'avais atteint à

l’avant-bras et le sang coulait jusque sur le pommeau de son arme.

– Halte ! commanda Rebattel.

Aussitôt, Picassou s’approcha, enroula vivement une bande autour du bras de mon adversaire, en disant :

– Ça ne sera rien que ça, une coupure tout simplement… Dans quelques jours, il n’y paraîtra plus. Allons, serrez-vous la main, vous voilà maintenant amis jusqu’à la mort.

Il était en effet de tradition dans l’armée que deux hommes qui avaient croisé le fer ensemble devinssent ce que l’on appelait des « inséparables », et se tinssent toujours à côté l’un de l’autre, à l’heure du combat, prêts à se secourir dans les circonstances critiques.

Néanmoins, comme certains joueurs qui ont perdu la partie, Martinvast semblait me garder rancune de l’estafilade que je lui avais faite, bien malgré moi, je le reconnais, et il me serra la main sans enthousiasme.

Rebattel et les deux tambours reconnurent que nous nous étions bien comportés et décidèrent d’un commun accord que nous devions leur offrir un flacon de vin, pour qu’ils pussent ainsi boire à notre santé. C’était ordinairement le vaincu qui « arrosait » les témoins, mais j’estimai que je devais bien une compensation à mon adversaire, et c’est moi qui payai le flacon… les flacons devrais-je dire, car nos assistants, très altérés de nature, commandaient sans vergogne, ne s’inquiétant pas si nous aurions de quoi payer.

Cette régalade me coûta deux *sit nomen*[3], somme énorme pour un simple fusilier comme moi. Cependant, si nos témoins s'étaient copieusement rafraîchi la « plaque de four », Martinvast et moi nous avions aussi fait honneur au petit « giclard » de la cantinière, de sorte que nous étions très excités. Une discussion des plus vives ne tarda pas à s'élever entre nous, puis nous fîmes la paix et nous embrassâmes en pleurant. Après quoi, Rebattel, qui était un homme à principes, déclara qu'il fallait sceller par une nouvelle tournée cette touchante réconciliation.

Lorsque nous retournâmes dans notre chambrée, nous fûmes accueillis avec transport par nos camarades, mais leurs félicitations ne nous émouvaient guère. Nous nous considérions maintenant bien au-dessus d'eux, et les tenions pour de vulgaires « blancs-becs » qui n'avaient pas encore fait leurs preuves. Quand on a été félicités comme nous par un sergent et deux prévôts, des durs à cuire à la peau tannée par dix ans de campagnes, peut-on s'enorgueillir des éloges de simples conscrits qui n'ont encore donné de coups de sabre et de baïonnette que dans le vide.

Nous autres, nous avions fait nos preuves… Nous étions ceux qui se sont battus à l'arme blanche et qui ont, pendant un moment, risqué leur vie.

Martinvast et moi avions maintenant des mines farouches, et ne parlions que d'étriper les gens. Hier encore, nous n'étions que deux pauvres moutons, perdus dans le troupeau, aujourd'hui nous nous croyions de vieux « grognards » ; la brutalité et la vantardise militaires avaient mis sur nous leur empreinte et déjà nous ne rêvions que charges et carnage. Nous nous étions d'un coup haussés de plusieurs toises et les sergents

---

[3] Les soldats appelaient ainsi les écus de six francs, à cause de l'exergue : *Sit nomen Domini benedictum.*

du 48e ne nous désignaient plus que sous le nom des deux « flambards ».

Ce qui tend à prouver que la gloire s'acquiert parfois bien facilement et souvent sans que l'on ait rien fait pour la mériter.

IV

L'imminence d'une nouvelle lutte dont la préparation mystérieuse avait quelque chose d'implacable, la continuation de la guerre d'Espagne et de Portugal, où l'Angleterre employait à profusion ses trésors, ses armées et ses flottes, avaient, paraît-il, absorbé toutes les forces militaires de la France.

Il fallait donc pourvoir au remplacement de ces troupes. En conséquence, le 10 mars, l'Empereur soumit à la sanction du Sénat un projet de sénatus-consulte qui divisait en trois bans la levée nationale : le premier comprenait les hommes de vingt à vingt-six ans, le second ceux de vingt-six à quarante, le troisième les hommes de quarante à soixante.

Nous quittâmes notre caserne et fûmes dirigés d'abord sur Mayence, où nous devions, paraît-il, établir nos cantonnements. Les dures étapes que nous eûmes à fournir, les privations, la fatigue nous avaient considérablement déprimés, et notre bel enthousiasme du départ avait bientôt fait place à un mécontentement général.

Les aides de camp, les estafettes, les ordonnances à cheval se croisaient en tous sens pour faire hâter les détachements qu'ils rencontraient. Beaucoup de femmes suivaient leurs maris à l'armée, soit que, par tendresse conjugale, elles ne voulussent point se séparer d'eux, soit que leur modeste fortune ne leur permît point de vivre chez elles. Cependant quand nous entrions en campagne elles restaient au dépôt. Ces dames voyageaient en cabriolet, en calèche, et marchaient avec les équipages. On doit se douter que leurs chastes oreilles en entendaient

de raides, et que leurs yeux voyaient souvent des spectacles assez indécents. Elles étaient, ainsi que nous, exposées aux surprises, mais certaines d'entre elles se montraient très braves ; j'en ai vu qui ne craignaient pas de s'emparer du fusil d'un blessé, et de faire le coup de feu avec nous.

La femme d'un colonel de hussards, tombée un jour dans une embuscade, défendit le convoi avec cinquante hommes, et bien qu'elle eût été blessée continua de tenir jusqu'à l'arrivée de renforts. D'autres, il est vrai, se montraient moins belliqueuses, et poussaient des cris de terreur dès qu'elles entendaient siffler les balles.

Nous appelions ces équipages de femmes, les « chars d'amour », car certaines d'entre elles n'étaient pas insensibles aux œillades de quelque beau sous-officier…

Quand nous les retrouvions dans un cantonnement, elles venaient causer avec nous et ne dédaignaient pas d'accepter un verre de gros vin. Elles avaient presque toutes adopté des costumes moitié civils, moitié militaires, qui se rapprochaient autant que possible de ceux de leurs maris. On disait que la concorde ne régnait pas toujours entre elles. Cela était fatal, car il arrivait fréquemment que les femmes légitimes se rencontrassent avec les maîtresses. Nous eûmes souvent à apaiser des conflits, et à séparer de belles combattantes qui se crêpaient le chignon avec une rage folle et cherchaient à s'arracher les yeux.

Ces dames n'étaient guère aimées des cantinières dont elles réclamaient sans cesse les services, et dont elles eussent voulu faire leurs femmes de chambre.

Napoléon avait un moment interdit ces convois de femmes, mais s'il parvenait à se faire obéir de ses officiers, il ne trouvait pas autant de soumission auprès de leurs épouses ; elles n'avaient tenu aucun compte des ordres impériaux et, comme

l'Empereur ne pouvait tout de même pas les faire fusiller, il avait laissé faire. Il voyait cependant d'un mauvais œil cette invasion féminine et évitait de s'approcher de leurs équipages, craignant les reproches et les réclamations.

À Châlons, où nous bivouaquâmes en attendant de nouveaux ordres, car il régnait un peu de confusion dans les armées, nous nous installâmes dans une grande plaine crayeuse, à faible distance de la ville. Malheureusement l'endroit où nous nous trouvions avait été ravagé par les troupes qui y avaient passé avant nous. Il n'offrait plus aucune ressource, et je puis dire qu'il fallait du génie pour se procurer la subsistance de chaque jour, car les voitures de ravitaillement étaient toujours en retard et arrivaient régulièrement cinq ou six heures après que nous avions levé le camp…

La nuit, nous nous répandions dans la campagne et faisions main basse sur tout ce que nous pouvions trouver. C'est dans ces occasions que se distinguaient vraiment les « anciens ». Ils avaient toutes les ruses, péchaient poules et canards au moyen d'hameçons, s'introduisaient même dans les maisons, au grand effroi de l'habitant qu'ils rançonnaient sans vergogne.

Malheur à ceux qui défendaient trop jalousement leur bien, car on ne les ménageait guère.

À vrai dire, nous nous conduisions tous comme de vrais brigands, mais c'était la guerre, et nous estimions que puisque nous défendions les terres des paysans, ils devaient en échange nous approvisionner de pain, de viandes, de volailles et de vin.

L'art de faire vivre une armée en campagne était inconnu à cette époque. Une nuée d'employés avec grand et petit état-major s'occupaient avant tout de faire leur fortune et y réussissaient sans peine. Leur soin principal était de pourvoir la Garde, et le reste s'arrangeait comme il pouvait.

Napoléon, qui a tout prévu, semble cependant s'être désintéressé du service de ravitaillement ; il n'ignorait pas d'ailleurs que ses soldats savaient fort bien se débrouiller eux-mêmes, et fermait les yeux sur leurs rapines et leurs déprédations.

En territoire étranger, le pillage et le vol pouvaient à la rigueur se comprendre, mais en France la conduite des troupiers était un scandale continuel, et les paysans nous redoutaient autant que l'ennemi.

En résumé, pour nous nourrir, nous affamions l'habitant. Moi qui suis fils de cultivateurs et qui sais par expérience combien ces pauvres gens ont de peine à vivre, tout en travaillant beaucoup, je m'insurgeai d'abord contre ces procédés, mais quand j'eus faim et que j'eus compris qu'il fallait voler ou se résigner à mourir, je fis comme les autres et devins un habile « chapardeur ».

Pour notre excuse, nous n'employions jamais le verbe voler ; nous le remplacions par le verbe « trouver »… En effet, un soldat ne vole jamais, il « trouve ».

Un soir, il m'en souvient, il nous arriva à Martinvast et à moi une assez désagréable aventure. Nous nous étions introduits dans la cour d'une petite maison, située en bordure de la route, et nous apprêtions à partir, quand un homme parut, fusil à la main. Il nous invita à abandonner notre prise, mais nous ne tînmes aucun compte de cet ordre…

– Rendez-moi mes lapins, cria-t-il, ou je vous envoie une charge de plomb.

Et il fit comme il disait, mais nous manqua à cause de l'obscurité. Nous feignîmes d'avoir été atteints, et nous nous mîmes à geindre de façon pitoyable. Le paysan s'approcha, nous

nous jetâmes sur lui, et après l'avoir étourdi de coups, et lui avoir enlevé son fusil dont nous brisâmes la crosse sur le sol, nous pénétrâmes dans la maison. Elle était assez bien pourvue, et nous y trouvâmes de nombreuses bouteilles rangées dans un petit cellier. Comme la course de la nuit nous avait fort altérés, nous bûmes sans doute plus que de raison, car lorsque nous voulûmes repasser le mur, cela nous fut impossible. Nous goûtâmes encore au petit vin du bonhomme, et nous ne tardâmes pas à perdre la notion des choses. Quand nous nous éveillâmes, nous nous trouvions étendus dans une charrette remplie de paille qui cheminait en grinçant sur ses essieux derrière notre compagnie.

De temps à autre la toile de la voiture s'écartait, et la figure joviale du sergent Rebattel se montrait dans l'ouverture :

– Ah ! mes cochons, disait-il, c'est comme ça que vous buvez seuls… vous ne pouviez donc pas faire signe à votre sergent… Vous apprendrez, fils de Bacchus, que lorsqu'on trouve un bon endroit, faut toujours avertir son supérieur.

Nous étions un peu honteux, mais nous ne tardâmes point à nous apercevoir que cette aventure nous avait fait monter dans l'estime du sergent et des hommes de la compagnie. Tous nous enviaient et nous fûmes promus au rang de gaillards délurés.

Comme on le voit, petit à petit, je devenais un « dur à cuire », et ceux qui m'avaient pris pour un niais reconnaissaient maintenant que j'avais toutes les qualités requises pour faire un bon soldat, c'est-à-dire un habile chapardeur.

Nous ne savions pas au juste où nous allions. Nous avions cru tout d'abord que l'on nous dirigeait sur Mayence, mais des camarades bien informés (il y en a toujours dans une compagnie) soutenaient que nous étions désignés pour garder la fron-

tière, explication bien vague, car il eût été difficile de dire où commençait et finissait la frontière… La France était partout, nous le croyions du moins.

Jusqu'à présent nous n'avions pas encore vu l'Empereur dont on nous annonçait l'arrivée à chaque instant. Nous marchions toujours ; nos étapes étaient longues, et plus nous avancions plus nous trouvions le pays dévasté. Les portes des villages se fermaient à notre approche, et nous avions beau cogner, personne ne consentait à nous ouvrir. Avec nos uniformes poussiéreux, nos mines défaites, nous avions l'air de véritables bandits, et nous avions beau crier : « Vive l'Empereur », nos voix demeuraient sans écho.

Le beau soldat de France, naguère popularisé par l'image, n'inspirait plus confiance ; seule la Garde qui n'était point, comme nous, obligée de piller pour vivre, conservait encore quelque prestige.

V

Jusqu'alors le temps avait été assez beau mais il se gâta vite, et nous fûmes assaillis par une pluie maussade qui ne cessait ni jour ni nuit.

Nous avions pu, de temps à autre, nous abriter dans des granges ou dans des hangars mais, à présent, nous nous trouvions sur une grand'route où l'on ne rencontrait pour ainsi dire plus d'habitations. Il nous fallait parcourir des lieues avant de dénicher un abri, et nous étions, souvent obligés de camper en pleins champs, sur la terre mouillée, ou dans la boue. Nous n'avions pas de tentes, car nos armées marchaient d'un tel train qu'elles n'auraient pu emporter tout le bagage nécessaire sans nuire à la vitesse de leurs mouvements.

Ah ! où étaient-ils ces anciens camps, ces villes de bois et de paille bien alignées, avec leurs rues grandes ou petites, le tout maintenu dans une excessive propreté. À présent nous ne connaîtrions plus que les nuits à la belle étoile, sous un froid qui était souvent assez vif, bien que nous fussions en mai.

Le découragement commençait à se mettre dans nos rangs, et quelques désertions ne tardèrent pas à se produire.

Nos officiers nous réunirent un beau matin, et l'un d'eux nous lut un ordre du jour dans lequel il était dit que : « tout soldat qui abandonnerait la colonne serait recherché aussitôt et passé par les armes ».

La discipline devenait de jour en jour plus sévère, car on craignait les défections en masse comme cela s'était déjà produit en 1811.

Les soldats ne demandaient qu'à livrer bataille, et l'inaction dans laquelle ils étaient tenus les énervait à tel point qu'ils étaient de plus en plus difficiles à conduire.

Certains régiments dont les officiers étaient justes et bienveillants obéissaient encore, mais d'autres, menés par des sabreurs qui traitaient leurs hommes comme des chiens, commençaient à murmurer.

Nous voulions tous savoir où nous allions, et personne ne pouvait nous renseigner. J'ai su plus tard qu'au moment où nous nous dirigions vers l'est, une conférence avait lieu à Dresde entre Napoléon, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse.

. . . .

Nous avancions toujours.

Maintenant nous étions en Allemagne. L'Empereur nous précédait. De Dresde, il avait traversé l'Oder à Glogau, et avait gagné Dantzig, ville dont il avait fait augmenter les fortifications et qui devait lui servir de principal dépôt pour l'expédition qu'il allait entreprendre. Les différents corps qui composaient l'armée avaient reçu l'ordre de se porter vers la frontière de Russie.

La vieille Prusse où passa la plus grande partie de l'armée fut aussi durement traitée qu'un pays ennemi. Indépendamment des réquisitions qu'on y leva, le manque de magasins força les corps d'armée, qui tous maintenant marchaient en masse, à

vivre en partie de maraude, dont on sait que le pillage est une suite ordinaire.

Avant d'atteindre le Niémen, chaque régiment s'était procuré par violence des troupeaux et des voitures chargées de vivres.

L'Empereur était déjà au hameau de Nogarisky situé à droite de la route de Kovno, à une lieue et demie de cette ville. Les hostilités allaient commencer. Les corps de Davout, Oudinot et Murat étaient campés à peu de distance du Niémen, de manière toutefois à ne pas être aperçus de la rive droite. C'était Davout qui devait le premier passer le fleuve ; la Garde occupait les hauteurs de Nogarisky ; Ney celles de Pilony.

Napoléon avait gardé un secret si profond sur ses desseins, et avait marché avec une telle rapidité que les habitants des rives du Niémen furent surpris de son arrivée. Les Russes n'étaient pas mieux informés. La guerre leur semblait inévitable, mais ils croyaient que l'Empereur la déclarerait avant de commencer les hostilités.

Nous appartenions au corps Delzons et nous nous dirigions à marches forcées sur Vilna.

La route que nous suivions depuis Kovno est très sauvage, et bordée de bois. Les chemins généralement mauvais dans un pays marécageux suffisent aux besoins des habitants parce que l'hiver on y voyage en traîneau et l'été sur des voitures légères ; mais pendant le dégel ils sont à peu près impraticables. Tous les corps en marche eurent beaucoup à souffrir du mauvais état du terrain. Quantité de chevaux périrent. Quelques soldats succombèrent aussi. Nous souhaitions tous le combat, espérant que si la victoire nous était favorable, nous pourrions enfin nous ravitailler et nous reposer dans quelque ville.

Un matin, après une marche épuisante, le sergent Rebattel nous dit en faisant pirouetter son sabre :

– Conscrits, le moment est arrivé. Vous allez bientôt entendre bourdonner les abeilles et sentir au-dessus de vos têtes le vent des boulets… Tâchez de vous distinguer, car l'Empereur aura l'œil sur vous…

L'Empereur !… on nous annonçait toujours qu'il était dans les parages où nous nous trouvions, et jamais on ne le voyait. Nous avions déjà aperçu les généraux Murat, Davout, Macdonald, mais l'Empereur ne s'était pas encore montré, et cela étonnait beaucoup d'entre nous qui se figuraient qu'à l'heure de la bataille il devait se tenir à la tête de ses troupes.

Le soir, les deux armées, séparées par la Luczissa, bivouaquèrent en présence. Eugène et Ney étaient en première ligne. On s'attendait à une sanglante bataille, mais au matin les Russes avaient disparu.

Ce ne fut que le 13 juillet, aux environs de Kliastitza que mon régiment reçut le baptême du feu.

Le grand calme de la campagne fut soudain troublé par des grondements qui ressemblaient à des coups de tonnerre, et l'air s'emplit de fumée.

L'action commençait.

Je remarquai que le bruit du canon provoquait chez certains de mes camarades un mal étrange se traduisant par une violente colique qui les forçait à s'accroupir un moment dans la plaine…

Jusqu'alors le tir de l'artillerie, beaucoup trop court, n'arrivait pas jusqu'à nous, mais bientôt il s'allongea et ce fut un épouvantable concert.

Les boulets passaient parfois au-dessus de nous, et instinctivement nous courbions la tête.

– J'en vois qui saluent, s'écria Rebattel… Retenez bien, bougres de trembleurs, que le soldat doit toujours regarder le feu le front haut…

Et ce disant, il se dressait de toute sa hauteur, aussi calme que s'il eût été dans la cour de la caserne, en train de faire manœuvrer les recrues.

C'était un rude homme que le sergent Rebattel, et si nous l'avions parfois trouvé un peu ridicule, aujourd'hui il nous émerveillait, et nous nous efforcions de régler notre attitude sur la sienne.

Jusqu'alors aucun projectile ne s'était abattu sur nous, quand, tout à coup, il y eut un sifflement suivi d'une vive confusion dans nos rangs. Trois soldats avaient roulé sur le sol où ils se débattaient en hurlant… Un autre, près de moi, se tenait le bras et nous regardait, avec de grands yeux vagues où il y avait de la douleur et de l'effroi…

Plusieurs d'entre nous étaient pâles, mais faisaient malgré tout bonne contenance…

On a beau être courageux, quand on voit pour la première fois tomber autour de soi des camarades, qu'on les entend se plaindre en se traînant dans une mare sanglante, on sent un frisson vous courir le long des reins, et on se serre instinctivement l'un contre l'autre, comme si l'on espérait, en faisant masse, mieux résister à la mitraille… On ne se dit pas que ce

groupement offre plus de prise au boulet qui arrive déjà peut-être, et l'on continue à se « tasser » comme des moutons qu'effraie l'orage.

Ce qui rendait notre situation terrible, c'est que nous demeurions là, l'arme au pied, attendant des ordres qui ne venaient pas… Au loin on se battait ; la cavalerie de Murat chargeait les Russes sur la droite ; à gauche, deux régiments étaient toujours engagés, mais notre compagnie que l'on réservait sans doute pour une action décisive marquait le pas dans la boue, à côté d'un bataillon de voltigeurs dont nous apercevions les shakos derrière un long remblai que les projectiles émiettaient par instants.

– Qu'est-ce qu'on fait là ? demanda un homme.

– On se repose, répondit Rebattel… De quoi donc que tu te plains, conscrit ?…

Un nouveau boulet faucha de flanc toute une ligne d'hommes. Un lieutenant eut les deux jambes emportées. À côté de lui notre capitaine, qui venait tranquillement d'allumer sa pipe, fronça le sourcil et, menaçant du poing les lignes ennemies, laissa tomber ces mots :

– Salauds ! vous allez voir ça tout à l'heure !

Il se pencha vers le lieutenant et, aidé d'un soldat, le porta jusqu'au remblai où il l'adossa.

– J'en étais sûr, balbutia le blessé d'une voix éteinte… J'étais marqué… adieu, camarades !…

Sa tête retomba en avant, et il ne bougea plus…

– Qu'on le porte à l'ambulance, dit le capitaine…

Comme deux hommes s'apprêtaient à le soulever, le pauvre lieutenant murmura :

– Inutile... c'est fini !... Je veux rester avec vous.

Le sang coulait à flots de ses blessures, mais l'officier ne laissait échapper aucune plainte... Il s'appelait Postel... c'était un vieux de la vieille qui se battait depuis Fleuras. Nous l'aimions, car il était très doux et ne nous tracassait jamais. Au repos, on le voyait toujours un livre à la main, et certains disaient qu'il s'instruisait pour obtenir un jour un haut grade.

Quant à notre capitaine, le père « Cassoulet », comme on l'appelait – je ne sais pourquoi – c'était le type de l'officier bon vivant, dont les misères et les privations n'arrivaient point à altérer la belle humeur. Il plaisantait sans cesse, traitait ses hommes en égaux, mais savait cependant « garder ses distances ».

Rebattel, qui avait assez mauvaise langue, prétendait que le père « Cassoulet » avait toujours dans sa cantine un flacon de schnaps, mais qu'il buvait seul, et se cachait pour « s'humecter la plaque de four ». C'était, en tous cas, un fumeur enragé. On ne le voyait jamais que la pipe à la bouche, une petite pipe en bois qu'il avait baptisée « Adélaïde ». Il y tenait comme à sa croix, et ne la quittait que pour dormir.

Les projectiles continuaient de pleuvoir, mais ils passaient maintenant au-dessus de nous. Les Russes avaient allongé leur tir, et contrebattaient avec vigueur notre artillerie installée à un quart de lieue, devant un ravin.

Là-bas, la bataille faisait rage ; mais la fumée qui formait dans la plaine un épais brouillard nous masquait le mouvement des troupes. L'ennemi défendait ses positions avec vigueur ; il paraît qu'on cherchait à l'entourer, mais deux charges conduites

par Murat n'avaient pas réussi, et bientôt on fit appel aux cavaliers polonais. Pendant ce temps, Davout envoyait l'ordre à deux régiments, qui étaient en échelons, de venir le joindre et forçait enfin les Russes à abandonner leur position.

Notre régiment demeurait toujours en réserve. Ce ne fut qu'à la nuit que nous avançâmes. Devant nous, le terrain était déblayé.

Les Russes battaient en retraite.

– Ça sera pas encore pour ce coup-ci, conscrits, nous dit le sergent Rebattel… mais consolez-vous. Avant peu vous pourrez piquer dans le tas…

Notre pauvre lieutenant vivait toujours malgré ses horribles blessures. Des brancardiers le relevèrent et le transportèrent à l'ambulance, pendant que nous allions de l'avant. Les autres blessés furent aussi emportés. Ils étaient au nombre de trente-deux… Quant aux morts, nous en comptâmes vingt-trois… Notre pauvre compagnie avait été, on le voit, assez éprouvée, bien qu'elle n'eût pas pris part à l'action.

Nous avions reçu le baptême du feu et je mentirais en disant que mon cœur n'avait pas battu plus fort que d'habitude.

VI

Les Russes fuyaient maintenant devant nous.

L'intention de l'Empereur était, paraît-il, de continuer à les poursuivre, mais la pluie, la fatigue d'une marche rapide, le forcèrent à s'arrêter. Peu de soldats auraient pu suivre leurs drapeaux et il était, de plus, nécessaire de compléter l'attelage des batteries.

Le repos fut très court, et les opérations recommencèrent bientôt avec une nouvelle vigueur.

Cependant, Napoléon se retira à Vilna. Il avait avec lui Maret, duc de Bassano, son ministre des relations extérieures, et le comte Daru, son secrétaire d'État. Il ordonna de construire un camp retranché sur la rive droite de la Wilia, en face de Vilna, mais ces travaux furent vite abandonnés pour mettre Kovno à l'abri d'un coup de main. Cette ville était son principal entrepôt de vivres ; ils y arrivaient par eau, mais parvenaient rarement jusqu'à nous. Nous étions souvent oubliés et devions chercher notre nourriture où nous pouvions.

Nous vivions dans un état d'énervement tel que nous souhaitions plus que jamais de marcher au feu.

Ce ne fut que le 27 juillet que nous pûmes enfin nous rendre compte de ce qu'est une bataille. Nous avions d'ailleurs le pressentiment que ça « allait chauffer », car le sergent Rebattel était d'une gaîté folle, et ne cessait de répéter :

– Nous allons les voir à l'œuvre les conscrits… et nous saurons bientôt ce qu'ils ont dans le ventre.

Pour nous exciter, sans doute, il nous racontait les diverses batailles auxquelles il avait assisté, et son récit se terminait invariablement par cette phrase qu'il semblait affectionner : « Alors, nous fonçons sur eux à la baïonnette, et je crois bien qu'il n'en est pas resté un seul. » Eux, c'étaient tour à tour les Autrichiens, les Anglais, les Espagnols ou les Turcs, des « sacrés cochons » comme il disait, qui se mettaient toujours dix contre un.

Et il fallait le voir, son sabre à la main, mimant une charge en hurlant comme un possédé. Les yeux lui sortaient de la tête, et sa longue moustache se hérissait jusqu'à son nez. La nuit, nous rêvions de charges à la baïonnette, de tueries et de victoires.

C'était vraiment un rude entraîneur d'hommes que ce sergent, et avec lui nous nous sentions en confiance. Il nous semblait qu'en marchant à ses côtés nous n'aurions rien à redouter.

« La mort ne veut pas de moi », affirmait-il.

Et comme quelqu'un lui faisait remarquer qu'il pourrait bien la rencontrer un jour, il répondit en riant : « Ce jour-là, nous serons deux ».

Que pouvait craindre un tel homme ?

Je ne puis oublier que si, plus tard, je suis devenu ce qu'on appelle un « flambard », c'est à Rebattel que je le dois.

Pour l'instant, je n'étais qu'un pauvre conscrit, qui saluait encore les boulets et les balles.

Un matin, nous apprîmes que les Russes étaient embusqués près d'un bois, à une lieue environ de Vitebsk, mais, pour les atteindre, il fallait traverser un ravin sur lequel on avait jeté un petit pont.

Dès que nous approchâmes, la mitraille se mit à pleuvoir sur nous, et à peine le pont était-il franchi que des lanciers russes sortant de derrière le bois nous chargeaient en fourrageurs. Nous avions avec nous comme soutien deux cents voltigeurs parisiens du 9e de ligne, des soldats aguerris qui nous communiquaient leur entrain.

Il me serait bien difficile aujourd'hui de décrire cette bataille. Tout ce que je puis dire c'est qu'une sorte de folie s'était emparée de moi (et de mes camarades aussi probablement). Grisé par l'odeur de la poudre, par le bruit des coups de feu, les hurlements gutturaux de l'ennemi, je me lançais en avant, enfonçais ma baïonnette dans des corps d'hommes ou de chevaux, en poussant des cris furieux. Mon front ruisselait, mes mains aussi, mais ce n'était pas de sueur, c'était de sang. Je fus renversé deux fois, j'entendis au-dessus de moi un galop furieux, et je ne sais comment je me retrouvai debout, le fusil à la main, piquant avec frénésie tout ce qui était devant moi, autour de moi, tout ce que je sentais au bout de ma pointe.

Les Russes avaient fui, et je frappais toujours dans le vide, croyant encore faire face à l'ennemi.

– Bravo, conscrit, me dit une voix que je reconnus pour celle du sergent Rebattel… Pour un début tu t'es bien comporté… nous reparlerons de ça…

Dégrisé, je regardai autour de moi, et ne vis que des cadavres ou des corps qui s'agitaient désespérément…

Rebattel, rouge de sang, pareil à un démon, se tenait droit, son sabre fiché en terre… Une trentaine de fusiliers l'entouraient, les yeux brillants, les dents serrées, l'uniforme en lambeaux… Le capitaine Cassoulet, tête nue, sans hausse-col, l'habit sans boutons, s'appuyait sur un homme, en riant d'un air farouche.

C'était tout ce qui restait de notre compagnie. Je cherchai Martinvast et l'aperçus enfin à quelques pas. Il était assis par terre et s'entourait la main d'un lambeau d'étoffe.

Je lui touchai l'épaule, mais il ne me reconnut pas tout d'abord.

– Ah ! c'est toi, dit-il enfin… tu en es revenu, t'as de la chance et moi aussi… N… de D… quelle suée !

– Tu es blessé ?

– J'sais pas… ma main m'fait mal… un coup de sabre probablement…

Et avisant un voltigeur qui semblait le regarder :

– Qu'est-ce qu'il a celui-là, grogna-t-il… C'est-y qu'il voudrait que j'lui f… un coup de baïonnette à lui aussi…

L'homme à qui il en avait était debout, adossé à une pile de cadavres, tenant à la main un fusil brisé. Il ne bougeait point et son regard fixe, sa face crispée avaient quelque chose de narquois et d'effrayant.

– Tu vois donc pas qu'il est mort, dit un camarade.

– Tant mieux pour lui, murmura Martinvast, car je lui aurais appris comment que je m'appelle…

Une sorte de folie s'était emparée des rares survivants de notre compagnie… ce n'étaient plus des hommes, mais des fauves qui, pour un mot, se seraient entre-tués.

– Allons, les enfants, dit le capitaine Cassoulet qui venait de bourrer son éternelle pipe, par quatre et en avant !…

Et d'une voix fausse, horriblement enrouée, il entonna sur le rythme d'une marche de tambour cette chanson traditionnelle que j'avais entendue tant de fois sur les routes :

En avant ! fils de la grenade
Amorcez ! voilà l'ennemi !
En joue ! feu… à l'escalade !
Il ne faut pas vaincre à demi.

Entraînés par ce chant, les débris de la 3e du 2 s'en allèrent, au pas, dans la grande plaine jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux.

Bientôt nous nous mêlions aux autres soldats et regagnions la réserve du 48e.

Notre exaltation était tombée : une grande lassitude s'était emparée de nous… Seuls le capitaine et le sergent Rebattel tenaient toujours bon, en vieux briscards rompus à ces sortes d'affaires.

Le père Cassoulet tirait énergiquement sur sa pipe et le sergent, de ses doigts rouges de sang, roulait calmement les pointes de ses moustaches.

Il paraît que le courage et l'énergie dont nous avions fait preuve n'avaient pas échappé à l'Empereur qui, sa lorgnette aux

yeux, avait suivi du haut d'un monticule toutes les phases du combat.

Le lendemain soir, Rebattel, que nous n'avions pas vu de la journée, vint nous retrouver dans la maison en ruines où nous nous étions réfugiés, avant de reprendre notre marche en avant.

Il était à moitié ivre, et dès son entrée, s'écria d'une voix de tonnerre :

– Ça y est, les enfants, j'ai le « brimborion »...

Et comme nous le regardions, surpris :

– Ben quoi, ça vous étonne... c'est-y que vous seriez jaloux de votre sergent, par hasard ? Vous voudriez tout de même pas qu'après quatre mois de service, on vous récompense comme les vieux briscards... Vous n'étiez pas à Fleuras, j'suppose, ni à Lodi, ni à Hohenlinden, ni à Marengo, ni à Austerlitz... moi, j'y étais, et ça chauffait quasiment plus dur qu'hier... Alors quoi ?... est-ce que vous supposeriez que j'ai pas mérité le brimborion... Allons, debout, conscrits, et rendez les honneurs à votre sergent !

Il s'était adossé à la muraille, la main gauche sur le pommeau de son sabre, tandis que de la droite, il caressait en souriant une belle croix de la Légion d'honneur qui pendait au bout d'un ruban rouge sur le côté gauche de sa poitrine.

C'était cette croix qu'il appelait le brimborion.

Nous ignorions ce terme militaire, et jamais il ne nous serait venu à l'esprit que l'on pût donner un tel nom à une récompense si enviée. Mais il était de tradition dans l'armée de désigner la croix sous ce vocable assez ridicule... et presque méprisant.

Cela venait de ce qu'à l'origine, les croix de la Légion d'honneur étaient distribuées avec parcimonie. Ceux qui ne l'avaient pas obtenue, semblaient en faire fi comme d'un objet sans valeur et riaient, jusqu'à ce qu'ils l'eussent obtenu, de ce « brimborion » qu'ils brûlaient cependant de décrocher.

Il en est toujours ainsi. Les choses ne prennent réellement de valeur que lorsqu'on les possède enfin, après les avoir longtemps convoitées. D'année en année le mot s'était propagé, mais on n'y attachait plus maintenant le sens péjoratif du début. Brimborion avait dévié de son vrai sens, et était devenu un terme courant qui n'avait rien d'irrespectueux…

L'Empereur lui-même n'hésitait pas à l'employer et il lui arrivait souvent de dire à un homme décoré, en lui pinçant l'oreille, suivant son habitude :

– Où as-tu gagné ton brimborion ?

Le sergent Rebattel attendait la croix depuis longtemps. Il l'avait méritée autant que bien d'autres qui, plus heureux, l'avaient obtenue assez vite.

La première fois qu'il avait été blessé, il croyait bien l'avoir, la deuxième fois, il y comptait, mais à la troisième blessure, il avait abandonné tout espoir.

Il était furieux au fond, mais n'en laissait rien paraître et se moquait de ceux qui l'arboraient sur leur poitrine. « Encore un qui a su « manœuvrer », disait-il. Une fois cependant il avait eu une émotion. À une revue, l'Empereur s'était arrêté devant lui. Rebattel avait vu trouble. Il croyait déjà sentir la main du « Petit Caporal » épinglant le « brimborion » sur sa capote, mais Napoléon lui avait dit simplement :

– Je te reconnais, toi… tu étais à Marengo… Et il avait passé, raide dans sa redingote grise, les mains au dos.

Rebattel avait éprouvé une vive déception, et avait fini par croire que quelque officier l'avait desservi auprès de l'Empereur. Ses soupçons s'étaient d'abord portés sur un commandant qui s'appelait de Boigneville, et ensuite sur un colonel qui l'avait, un jour, pris en faute : « C'est ce chameau-là qui me nuit », ne cessait-il de répéter. Cependant, à Eylau, ce colonel avait été tué, et Rebattel attendait toujours le « brimborion ».

Après l'affaire de Vitebsk l'Empereur, entouré de son état-major, avait décerné de nombreuses récompenses pour apaiser un peu l'armée qui commençait à murmurer, et, cette fois, Rebattel avait obtenu la croix des braves :

– Voyez-vous, nous dit-il, vaut mieux tard que jamais… le mérite finit toujours par être récompensé car le Petit Tondu a l'œil à tout, et il voit tout ce qui se passe sur le champ de bataille. (La veille encore, il accusait l'Empereur de se f… de ses soldats comme de sa première culotte). Faut croire qu'il m'avait remarqué, car il m'a dit en épinglant le brimborion : « Tu es un brave ». Pour ça, je crois qu'il ne se trompait pas… Il a même ajouté « et tes hommes aussi sont des lapins ». Quand il a appris par un grand type qui se tenait à côté de lui et dont j'ignore le nom, que vous n'étiez que des conscrits, il a dit comme ça : « Faut les récompenser, eux aussi »… Oh ! croyez pas qu'il va vous f… la croix, non… vous êtes encore trop jeunes, mais il va s'occuper de vous quand même… On m'a demandé les noms des plus méritants et, ma foi, j'ai répondu que vous l'étiez tous les uns autant que les autres… j'pouvais pas dire autrement, s'pas ?… Cependant, j'ai donné ton nom, Bucaille, parce que c'est toi qui as occis le plus de Russes… J'étais à côté de toi, et j'ai bien vu, N… de D… comment que tu les houspillais ; J'ai cité également Boivin et Martinvast… Vous désolez pas les autres, vous aurez votre tour aussi, car les occasions ne vont pas man-

quer… Paraît que l'Empereur va tenter un grand coup… Je l'sais, mais *motus*, ça ne regarde personne… Allons, c'est pas tout ça, si quelques-uns d'entre vous ont de l'argent de reste, je pense qu'ils ne vont pas lésiner pour arroser la décoration de leur sergent… c'est dans l'ordre… et la maman Gertrude ne demandera pas mieux que de recevoir vos *sit nomen*. Allons… par le flanc droit, en avant… arrche !…

Et Rebattel, plus crâne que jamais, nous entraîna vers la voiture de notre cantinière.

VII

En campagne, pendant le repos, les cantinières se tenaient près du dépôt du régiment auquel elles appartenaient.

C'était un assez bon métier que celui de cantinière. Ces dames commençaient ordinairement par suivre un soldat qui leur avait inspiré de tendres sentiments. On les voyait d'abord cheminer à pied, avec un petit baril d'eau-de-vie en sautoir, mais bientôt elles avaient une voiture et un cheval, qui ne leur avaient rien coûté bien entendu, et que leur avaient procurés des soldats « débrouillards ». Trouver une voiture et un cheval, rien n'est plus simple, lorsque l'on est en guerre. Quant aux provisions : vin, cervelas, fromage et confitures, elles les « achetaient » aussi, la plupart du temps, sans bourse délier. Les cantinières (cela arrivait quelquefois) servaient assez fréquemment de complices aux maraudeurs en mettant dans leurs voitures les objets volés.

Pendant quelque temps, on infligea à celles qui étaient prises prêtant la main aux « chapardeurs » une punition qui était exactement celle qu'on infligeait, sous l'ancien régime, aux filles de mauvaise vie ; elles étaient tondues et condamnées à passer toutes nues à califourchon sur un âne devant le front du régiment.

Cela avait amusé tout d'abord, mais n'avait pas tardé à indigner les soldats parmi lesquels les cantinières avaient beaucoup d'amis.

D'ailleurs la liberté du pillage devenait de jour en jour plus grande, et on finit par fermer les yeux sur les petits trafics de ces dames. Elles ne vendaient pas seulement à boire, elles prêtaient aussi de l'argent. Au camp, la tente de la cantinière servait de salon de compagnie, d'estaminet, de café. On y jouait, on y buvait, on y fumait et l'on s'y tenait au courant des petits potins de régiment.

Le jeu en honneur était le loto, et une amende était infligée à celui qui ne désignait pas les numéros par les périphrases d'usage : le numéro un était appelé le commencement du monde ; le 2, la petite poulette ; le 3, l'oreille du juif ; le 4, le chapeau du commissaire ; le 5, l'alène du cordonnier ; le 7, la potence ; le 22, les canards du Mein[4], le 33, les deux bossus ; le 89, la Révolution, etc....

Les cantinières rendaient de grands services à l'armée, tout en faisant leur fortune. Douées d'une énergie peu commune, bravant le chaud, le froid, la pluie et la neige, comme de vrais soldats, elles suivaient les troupes. Beaucoup avaient la bravoure de vieux grenadiers.

La maman Gertrude, que nous appelions « Finette » (je ne sais pourquoi) portait de l'eau-de-vie aux hommes au milieu des balles et des boulets. Elle avait été blessée deux fois. Et ne croyez pas que ce fût l'amour du gain qui lui fît affronter le danger, non, c'était un sentiment plus noble, puisque les jours de bataille, elle ne demandait pas d'argent.

D'autres cantinières l'imitaient, mais pas avec la même crânerie.

---

[4] Allusion au 22e régiment dont une compagnie poursuivie par l'ennemi se jeta dans le Mein et le traversa à la nage. Cette appellation de « Canard du Mein » fut souvent une cause de duels.

Beaucoup d'entre elles étaient mariées, et je n'ai pas besoin de dire que leurs pauvres maris en voyaient de dures. Quand leur présence devenait gênante, certains sous-officiers ne manquaient jamais de saisir un prétexte pour les punir et les faire coucher à la garde du camp.

La maman Gertrude était la veuve d'un grenadier tué à Iéna. Elle avait environ quarante ans, et était demeurée jolie femme, mais elle avait une façon de s'habiller qui la faisait paraître plus vieille qu'elle n'était. C'est sans doute pour cela qu'on lui donnait ce nom de « maman » qui eût mieux convenu à d'autres beaucoup moins jeunes et bien moins appétissantes.

Les mauvaises langues prétendaient que « la Finette » avait le cœur sur la main et ne savait rien refuser aux sous-officiers et aux soldats, à condition toutefois qu'ils lui plussent. Elle avait toujours un favori qu'elle gardait huit jours, quelquefois plus, mais rarement, et ce favori était généralement un gars solide. Très brune, légèrement moustachue, avec de grands yeux à damner un saint, la maman Gertrude avait le don du commandement. Elle vous remettait les farceurs à leur place, fallait voir, et se débarrassait des ivrognes en un tournemain.

Le sergent Rebattel passait pour avoir obtenu ses faveurs, mais aujourd'hui il était simplement le camarade, et lorsque, pris de boisson, il se montrait trop entreprenant, la « Finette » lui appliquait une vigoureuse gifle et il n'insistait pas.

Quand nous arrivâmes auprès de sa voiture, elle était en conversation avec un sous-officier de voltigeurs qui la regardait amoureusement, en tortillant sa longue moustache.

Nous mîmes fin à ce tête-à-tête, au grand mécontentement du voltigeur qui s'en alla en grommelant.

– Finette, s'écria le sergent Rebattel, devine ce qui nous amène ?

– Parbleu, répondit la cantinière, vous avez envie de vous rincer le bec.

– Ça oui, et sérieusement… mais y a autre chose…

Et tout en parlant, le sergent tenait sa large paume sur sa poitrine pour dissimuler sa croix.

– Et quoi donc ? demanda la cantinière.

– Devine…

– Tu as découvert un chargement de vin ?

– Non.

– Une cargaison de volailles ?

– Tu n'y es pas.

– Tu as peut-être déniché un trésor dans une maison en ruines ?

Le sergent souriait en nous regardant.

– Voyons, parle…

Rebattel laissa tomber sa main, et dit simplement :

– Regarde.

La Finette demeura un moment interdite, puis se précipitant vers le sergent, l'embrassa sur les deux joues en disant :

– Eh bien, Gaspard… tu ne l'as pas volée… y a longtemps que tu devrais l'avoir… vrai je suis contente, oui là, bien contente…

– Moi aussi, murmura Rebattel… On a beau faire fi de ces machins-là, un coup qu'on les a, on a de la satisfaction quand même… Un vieux briscard comme moi qui n'a pas le brimborion passe pour un jean-f… aux yeux de ses soldats… Allons, pour arroser ça, verse-nous du giclard et du meilleur, c'est les conscrits qui payent…

– Pas du tout, c'est moi… approchez, les enfants…

Et la cantinière, grimpant dans sa voiture avec la légèreté d'une jeune fille, nous distribua des « moques » d'un petit vin blanc qu'elle tenait en réserve pour les grandes occasions.

Rebattel pérorait, cherchant ses mots, car il était déjà passablement gris, bien qu'il supportât merveilleusement la boisson, mais depuis le matin, il avait copieusement arrosé sa croix avec les camarades… Il devenait galant, et cherchait à embrasser la Finette. Celle-ci le repoussait en riant aux éclats.

Le sergent crut sans doute que c'était notre présence qui empêchait la cantinière de répondre à son ardeur, car il nous dit, en bégayant :

– Vous autres… allez voir au cantonnement si j'y suis… et n'oubliez pas que vous devez toujours une tournée… ça sera pour demain… Tâchez moyen de conserver de la pécune… ou sans ça… oui parfaitement… comprenez…

Nous partîmes.

De loin nous apercevions le pauvre sergent qui faisait de grands gestes, mais la cantinière pour mettre fin aux expansions de l'ivrogne, fouetta son cheval et Rebattel demeura sur le chemin, ahuri, titubant, le shako en arrière…

Nous ne le revîmes que le soir, mais dans quel état, grand Dieu !… Ce n'était plus un homme, mais un paquet de boue…

« Vive l'Empereur ! Vive l'Em… pe… reur ! bégayait-il entre deux hoquets… salauds de Russes… cochons de Russes !… Revenez-y, n… de D… revenez-y pour voir !… »

Et avec son sabre, il exécutait de si terribles moulinets que nous dûmes nous écarter de lui.

Je ne sais où il passa la nuit ; le lendemain, il était complètement dégrisé. Il avait lavé sa capote et ses guêtres et fourbi le fourreau de son sabre. Il semblait ne se souvenir de rien et nous évitâmes, bien entendu, de faire allusion à la petite scène de la veille.

Des estafettes couraient de tous côtés. Les ordres se précipitaient, nous allions reprendre notre marche en avant.

Rebattel nous fit aligner, prit un air grave, et prononça :

– Bucaille… Martinvast… Boivin ! sortez des rangs.

Nous nous avançâmes. Le capitaine Cassoulet tira de sa poche une feuille de papier et lut à haute voix :

« Par décision, en date de ce jour, les nommés Bucaille, Boivin et Martinvast sont nommés caporaux, en raison de leur brillante conduite au combat de Vitebsk… Ils devront… »

Une colonne qui s'avançait l'obligea d'interrompre sa lecture.

– En avant ! arrche ! commanda-t-il… Nous n'allons pas nous laisser passer dessus par ces clampins… Pas accéléré !… Plus vite, n… de D… !

Notre compagnie, très éprouvée, on le sait, avait besoin d'être reformée et on s'apprêtait à la compléter avec des réserves qui venaient d'arriver.

L'Empereur avait, paraît-il, reçu de mauvaises nouvelles, et allait, à marches forcées, se transporter vers Moscou.

C'était là qu'il espérait signer la paix.

Le lendemain, nous nous trouvions dans une région marécageuse où la marche devenait des plus difficiles. On nous dit que nous nous dirigions sur Kobrin. Une ville ou une autre cela importait peu ; nous n'avions aucune idée de la région dans laquelle nous nous trouvions, et ne pouvions supposer que les distances que nous avions encore à parcourir fussent si grandes.

Un caporal de notre compagnie qui passait pour très instruit avait, quelques jours auparavant, déployé une carte devant nous, et en voyant sur cette carte combien les villes et les villages étaient rapprochés les uns des autres, nous en avions conclu que nous n'étions pas loin de Moscou.

– C'est l'affaire de deux jours, avait dit Rebattel avec assurance… Tenez… v'là la route à suivre.

Ce qu'il prenait pour une route était un fleuve, mais le brave sergent qui ne voulait point avouer son ignorance, répétait à chaque instant :

– Parbleu… j'la connaissais la route… J'avais déjà lorgné la carte… pas besoin d'être officier d'état-major pour s'y reconnaître sur ces machins-là…

Quand il vit que nous pataugions dans des marécages, et qu'il fallait souvent marcher trois ou quatre jours avant de rencontrer un centre habité, il ne se démonta pas pour si peu.

– Parfaitement ! dit-il, les officiers nous font faire un détour pour surprendre les Russes… vous allez voir qu'avant peu nous allons leur tomber dessus à ces saligauds-là…

VIII

L’armée russe se retirait toujours devant nous.

Le 8 août, après un vif combat à Inkowo, Napoléon qui conservait encore une grande supériorité sur son adversaire, devait pourtant considérer que s’il continuait à faire aux Russes le même genre de guerre, l’avantage du nombre qu’il avait encore s’évanouirait bientôt, car ses pertes en hommes et en chevaux étaient infiniment plus fortes que les secours qui lui arrivaient, tandis que chez les Russes, c’était tout le contraire. Il avait laissé en arrière les troupes autrichiennes et prussiennes dont il se défiait en cas de revers.

Pendant que nous nous avancions sur Moscou, Poniatowski et le prince Eugène suivaient la même direction par des chemins de traverse. Napoléon avait appris, paraît-il, que Barklay avait pris position avec la totalité de son armée et fait construire des retranchements en avant de Dorogobuj, et l’Empereur avait conçu l’espoir d’obtenir enfin la grande bataille qu’il désirait. Il avait à la hâte fait partir sa Garde dans la nuit avec ordre de se rendre aux avant-postes.

L’armée avec laquelle il allait combattre Barklay comptait cent cinquante mille hommes environ. Mais il était dit que les Russes, par une tactique que nous devions bientôt comprendre, éviteraient d’en venir à une affaire générale ; ils fuyaient continuellement devant nous. Nous trouvâmes la ville de Dorogobuj abandonnée ; tous ses habitants avaient disparu, en ne laissant presque rien dans leurs maisons.

Où nous croyions nous ravitailler, nous ne trouvâmes que du bois et de l'eau. Nous nous mîmes alors à explorer toutes les habitations.

Avec Martinvast, je partis en reconnaissance. Après avoir erré pendant près de quatre heures, nous ne rapportâmes qu'un quartier de cheval. Beaucoup de chevaux, épuisés par la fatigue et les privations mouraient en cours de route. Ils étaient immédiatement découpés à coups de sabre, et l'on se battait parfois pour obtenir un morceau de la pauvre bête.

Cabassou, notre cuisinier, nous attendait avec impatience. Il avait déjà allumé du feu et installé ses marmites dans une vieille maison de bois d'une saleté repoussante.

– Je voudrais bien savoir, grognait le sergent Rebattel, quels sont les cochons qui habitaient ici.

Et tout en disant cela il se grattait furieusement. Nous fîmes bientôt comme lui ; nous eûmes beau nous déshabiller, secouer nos effets, la vermine revenait continuellement à l'assaut.

Les villages russes sont d'une malpropreté dont rien ne peut donner idée ; dès qu'on y pénètre on est tout de suite incommodé par une odeur de charogne écœurante. Des fumiers à demi liquides stagnent devant les portes, et il n'est pas rare de trouver des excréments jusque dans les chambres.

Nous étions, depuis longtemps, habitués à vivre dans la malpropreté, mais j'avoue que cette fois nous éprouvâmes des nausées en pénétrant dans ces demeures que les Russes appellent « izbas » et où vivent des gens à demi-sauvages.

Quand la soupe au cheval fut prête, Cabassou nous annonça que nous pouvions nous mettre à table.

Nous nous assîmes en cercle autour de la marmite, et commençâmes à plonger nos cuillers de bois dans le liquide fumant.

– Pas trop mauvais le bouillon, dit Rebattel, en faisant claquer sa langue… ça manque de sel et de poivre, mais enfin, ça peut aller… n'est-ce pas, les enfants ?

Même si le bouillon eût été détestable, du moment que le sergent le déclarait mangeable, nous devions être de son avis. Il avait cependant un goût bizarre de chair faisandée, et pourtant le quartier de cheval que nous avions apporté était frais. J'attribuai ce mauvais goût à l'eau dont s'était servi Cabassou et qui devait être corrompue. Pour attraper un morceau de viande dans la marmite, nous piquions au hasard avec nos baïonnettes.

Le cuisinier avait eu soin de partager en tranches le morceau de viande, afin que chacun en eût sa part. Celui qui avait ramené une languette s'en tenait là, et ne devait pas piquer une seconde fois, mais Rebattel, en sa qualité de sergent, avait droit à double part. Il venait de plonger pour la deuxième fois sa baïonnette dans la marmite, quand il poussa un effroyable juron.

Tous les regards se tournèrent vers lui et nous vîmes qu'il agitait au bout de son « aiguille à tricoter » quelque chose de grisâtre avec deux oreilles, quatre pattes et une queue.

C'était un rat !

– Pouah ! hurla Rebattel rouge de colère, en empoignant Cabassou par la manche de sa capote, c'est toi qui as fait ça, cochon, salaud, dégoûtant ! Tu as cru faire une bonne plaisanterie, mais ça va te coûter cher, je t'en réponds… À partir de demain, au lieu de te vautrer dans ta voiture, tu marcheras avec la colonne, sac au dos, chargement complet… Si tu en crèves, tant

pis !… ça t’apprendra à f… des rats dans la soupe, histoire de t’amuser.

– Sergent ! sergent ! un autre rat, s’écria un homme qui venait de piquer dans le bouillon.

Nous étions tous écœurés et certains ne tardèrent pas à restituer ce qu’ils avaient ingurgité l’instant d’avant… On a beau ne pas être délicat, il y a quand même des cas où le cœur se révolte.

– Salaud !… Cosaque !… ne cessait de répéter le sergent Rebattel en secouant l’infortuné Cabassou… Ah ! tu t’en souviendras… c’est un cas de conseil. Attends voir que j’en réfère au capitaine… Ton compte est bon… va… tentative d’empoisonnement… faudra que ça se règle bientôt.

Cabassou protestait avec énergie, jurant ses grands dieux qu’il n’avait pas mis de rats dans la soupe… Il pleurait, se frappait la poitrine, menaçant même de se passer sa baïonnette au travers du corps si on s’obstinait à le croire coupable…

C’était un brave garçon que Cabassou, et je le croyais incapable d’une si répugnante action.

– Où as-tu pris l’eau pour faire la soupe, demandai-je.

– Là, répondit le malheureux en m’indiquant un gros tonneau posé sur deux traverses le long du mur de la maison… J’ai puché là-dedans avec un seau… y faisait à moitié nuit… j’ai rien vu.

Nous basculâmes le tonneau et y trouvâmes quatre rats morts…

Dans beaucoup de fermes, en Russie, pour se débarrasser des rats qui sont fort nombreux, surtout aux environs des plaines, on se sert d'une cuve à demi remplie d'eau ; quelques petites planches sont placées au-dessus. On y met du lard, de la farine ou un appât quelconque. Dès que les rats s'aventurent sur les planchettes, elles basculent, et les rongeurs se noient.

L'innocence de Cabassou fut reconnue. Toutefois, Rebattel, estimant qu'une telle négligence de la part d'un cuisinier exigeait une punition, fit attacher un des rats dans le dos du pauvre garçon, avec défense de le lui enlever avant qu'il en eût donné l'ordre…

Bientôt toute la compagnie était au courant de l'incident, et Cabassou en vit de dures pendant vingt-quatre heures.

À partir de ce jour, dès que nous apercevions un rat, nous appelions Cabassou et l'invitions à se mettre à la poursuite de l'animal pour le jeter dans sa marmite. Nous ne l'appelions plus que Cabassou-le-Rat, et ce surnom le suivit durant toute la campagne.

Jusqu'alors, nous n'avions aperçu que quelques rats de temps à autre. Bientôt, une véritable armée de ces rongeurs devait nous suivre. Malheur à celui qui s'abattait vaincu par la fatigue ! Il ne tardait pas à devenir la proie de ces affreuses bêtes, qui ne trouvant plus rien à manger dans les villes et les villages dévastés par l'incendie, glissaient en noirs bataillons sur les traces des armées.

Souvent, nous voyions pâlir un camarade qui, se sentant à bout de forces, s'accrochait à nous désespérément, car il savait bien que s'il tombait, il était perdu.

Les rats, je dois le reconnaître, furent, en maintes circonstances, les auxiliaires de l'Empereur et empêchèrent bien des

défaillances et aussi bien des désertions. L'ennemi que nous avions devant nous, nous le redoutions certes moins que celui qui nous suivait trottant menu, dans les grandes plaines désertes…

Nous poursuivions toujours les Russes. L'armée continuait de marcher sur trois colonnes. Celle du centre, qui était la plus forte, suivait les routes praticables ; elle était composée de la cavalerie de Murat, qui formait l'avant-garde, et des corps de Davout et de Ney.

Poniatowski et le prince Eugène marchaient dans l'intérieur des terres, le premier sur la droite, le second sur la gauche. Ils se tenaient, autant que possible, à hauteur de l'avant-garde.

Nous avancions à grandes journées vers Moscou. Le 2 septembre au matin (je me rappelle parfaitement la date) notre capitaine nous apprit qu'une grande bataille allait enfin se livrer, mais elle n'eut pas lieu, et nous continuâmes d'aller de l'avant.

Les soldats murmuraient.

On leur avait si souvent répété que lorsque l'on serait à Moscou, la campagne serait terminée, qu'ils avaient hâte d'atteindre cette ville où ils croyaient trouver des vivres en abondance, et un repos bien gagné.

Jusqu'à présent, ma compagnie n'avait donné que trois fois, et n'avait point pris part à la fameuse bataille de la Moskowa.

Enfin le 14 septembre à une heure de l'après-midi, nous arrivions à la suite de Murat sur une éminence appelée « la Butte des Moineaux ». De là, on découvrait Moscou à une demi-lieue devant soi.

– Regardez, les enfants, nous dit le sergent Rebattel, nous y sommes !

Et de son sabre tendu, il menaçait l'horizon.

Le spectacle était féerique. Nous apercevions des palais, des églises avec des dômes de différentes couleurs… C'était Moscou ! Cette ville nous parut immense ; elle s'étendait à l'infini coupée par un fleuve aux eaux bleues où se jouait un soleil magnifique.

Rebattel souriait en hochant lentement la tête, et nous l'entourions ivres de joie, comme des marins qui, après un long et périlleux voyage, aperçoivent enfin le port.

– Y en a là-dedans, murmura Rebattel… y en a de quoi se remplir le ventre et les poches… nous allons enfin être payés de nos peines…

– Et après ? demanda un homme.

– Après, mon fils, nous reprendrons la route de France.

Nous étions persuadés que nous allions le jour même pénétrer dans Moscou, mais l'Empereur, sans doute pour éviter le pillage, fit établir par deux brigades de cavalerie légère, une chaîne de postes le long de la Moskowa, afin de fermer l'entrée de la ville. De l'antre côté du fleuve, une nombreuse cavalerie ennemie semblait vouloir nous barrer le passage, mais bientôt nous vîmes fuir des convois, des troupes et des chevaux.

Les Russes continuaient toujours leur mouvement de retraite.

– Ils se voient perdus, et ils f… le camp, dit Rebattel… ah ! les salauds… ils doivent joliment regretter d'avoir attaqué l'Empereur… Ils auraient cependant dû se douter que rien ne lui résiste… Il sait faire la guerre celui-là, c'est pas comme leurs généraux de pacotille, les Kutusof, les Barklay, les Milarodowitz, un tas de noms à coucher dehors… C'était bon qu'à parader dans les salons avec des duchesses, mais quand ils ont eu le Petit Caporal au cul, ils ont vivement décampé… Y a que les Cosaques qui ont bien donné, mais j'crois qu'il ne doit plus en rester beaucoup, car on a sérieusement tapé dans l'tas.

Rebattel était comme nous : il ignorait jusqu'où pouvait aller la perfidie des Russes. Nous nous croyions victorieux, et le plus grand des désastres nous menaçait.

À peine l'Empereur eut-il pénétré dans Moscou qu'il fut frappé de la solitude qui y régnait. Il le fut davantage encore en ne voyant point paraître la députation qu'il attendait et qui devait venir implorer sa clémence.

Cet acte de soumission des vaincus flattait toujours son orgueil. Il n'en persista pas moins à exiger que cette députation se présentât, et Murat lui amena une dizaine de marchands et quelques individus de la dernière classe du peuple.

Il apprit bientôt ce qu'il n'aurait jamais soupçonné, que la ville, abandonnée par tous les fonctionnaires publics et par la plus grande partie de ses habitants, était à peu près déserte.

L'Empereur voyait ainsi s'évanouir toutes les espérances qu'il avait fondées. Il pénétra dans le faubourg de Smolensk, et s'arrêta pour voir défiler ses troupes.

Jusqu'alors, nous ne l'avions aperçu que de loin, au milieu de généraux chamarrés d'or. Pour la première fois, nous pûmes le contempler à loisir. Il montait un cheval blanc qui devait être

comme nous bien fatigué, car il baissait la tête et semblait dormir. Quant à son maître, il n'avait rien d'imposant. Le visage à demi enfoui dans le col de sa redingote grise, coiffé d'un chapeau qui faisait sur son front une ombre noire, il nous regardait défiler, la main droite dans le revers de son habit. C'est à peine s'il semblait entendre les acclamations que nous poussions en passant devant lui. Il me parut petit, étriqué ; Murat, qui se tenait à côté de lui, énorme, la poitrine bombant sous son dolman à brandebourgs, l'écrasait de toute sa taille.

Ainsi, c'était ce petit homme au teint jaune, aux membres grêles, tassé sur son cheval qui paraissait trop grand pour lui, c'était ce petit homme qui avait lancé un défi à l'Europe entière, et qui entraînait à travers les villes des milliers de soldats.

J'éprouvai, je l'avoue, une vive désillusion, et l'idée que je m'étais faite de l'Empereur se trouva du coup modifiée. C'était ridicule, je l'avoue, mais nous nous étions habitués à voir grand, et nous nous figurions que seul un géant pouvait nous conduire à la victoire.

Plus tard, cette impression s'effaça, tant il est vrai que l'on ne doit jamais se fier à son premier sentiment.

L'Empereur croyait signer la paix à Moscou, mais cette paix ne dépendait plus maintenant du tsar Alexandre, ni de son chancelier Romanzoff… La Russie entière était debout ; les Cosaques s'armaient au fond de l'Ukraine… une fièvre patriotique s'était emparée de la nation…

Presque toute la population avait fui Moscou, et les Russes, résolus à tout sacrifier pour ôter à l'ennemi la possibilité d'une retraite qui lui permît de s'organiser et d'établir ses quartiers d'hiver, s'apprêtaient à se protéger par tous les moyens.

Jusqu'à la nuit, on parvint à maintenir l'ordre parmi les troupes ; plus tard, cela devint impossible.

On ne put empêcher des hommes qui mouraient de faim et de fatigue de se procurer des secours qu'ils avaient sous la main ; les officiers eux-mêmes donnaient l'exemple de la désobéissance.

Nous nous répandîmes dans Moscou pour y chercher des aliments, et cela donna lieu à des scènes sanglantes.

Avec Rebattel, Martinvast et une vingtaine d'hommes de notre compagnie, nous nous étions introduits dans une superbe maison qui semblait inhabitée. Les portes étaient grandes ouvertes et nous espérions trouver là quelques vivres. La faim nous tenaillait l'estomac, et nous étions prêts à tout.

– Puisqu'on nous oublie, dit le sergent Rebattel, servons-nous nous-mêmes.

Nous étions dans une vaste antichambre ornée de statues de marbre et de tableaux représentant les traits de personnage inconnus, tous en grand uniforme, la poitrine constellée de décorations.

– Qu'est-ce que c'est que tous ces Cosaques-là ? s'écria Rebattel… en crevant les tableaux à coups de sabre…

Excités par son exemple, nous saccagions tout. Un besoin, une folie de destruction s'étaient emparés de nous. Nous passions sur des tableaux et des objets d'art la rage qui nous tenait au cœur… nous étions heureux de tout briser, de tout démolir.

Quand l'antichambre eut été dévastée, nous montâmes un grand escalier de marbre en haut duquel on voyait trois portes garnies de vitraux.

IX

Rebattel qui nous précédait ouvrit l'une de ces portes d'un coup de talon, et nous nous trouvâmes dans une vaste salle à manger où le couvert était mis. Sur une nappe damassée, éblouissante de blancheur, il y avait des assiettes, des verres de cristal, des cuillers, des fourchettes en argent, et une énorme bouilloire en cuivre qui contenait un liquide encore chaud. C'était ce que les Russes appellent un samovar.

Le sergent souleva le couvercle, renifla bruyamment, puis dit d'un ton méprisant :

– Pouah ! du thé ! c'est bon pour les malades… laissons ça… nous allons trouver mieux, je suppose. Il ouvrit un placard, et nous vîmes, rangées sur une tablette, de grosses bouteilles ventrues, d'autres longues et minces, et des flacons de grès portant des étiquettes bizarres.

– Voilà de quoi, dit Rebattel.

Et avec le pommeau de son sabre il brisa le goulot d'un de ces flacons. Il goûta et déclara, en faisant claquer sa langue :

– Ça, mes enfants, c'est du nectar…

– Attention ! lui dis-je… voyez-vous que les habitants de cette maison aient empoisonné ces fioles…

Rebattel eut un haussement d'épaules :

– On voit bien, dit-il, que ces flacons n'ont jamais été débouchés…

Et il ingurgita une large régalade. Quelques-uns d'entre nous qui s'étaient répandus dans les autres pièces, revenaient bientôt, rapportant des jambons, et de grandes galettes plates que les Russes appellent « trilkas »…

– Parbleu ! fit Rebattel, je me doutais bien que les particuliers qui habitaient ici devaient avoir des réserves… À table, les enfants !… pour une fois, nous allons nous remplir à en éclater…

Il s'assit au milieu de la table, à la place d'honneur, posa à côté de lui son shako, dégrafa son hausse-col, déboutonna sa capote, et, avec son sabre, se mit à partager un énorme jambon dont il nous jetait les tranches, en agrémentant chaque geste d'une grossière plaisanterie.

Vers le milieu du repas, il voulut nous faire un discours, mais il bredouillait déjà affreusement et mangeait la moitié des mots…

– Je crois… dit-il pour terminer… que c'est… le moment… le moment… de… de boire… à la santé de… de l'Empereur.

Il se leva, s'appuya d'une main à la table, et de l'autre, leva son verre en hurlant d'une voix cassée :

– Vive l'Empereur !

Nous répétâmes tous ce cri, en frappant le parquet de nos bottes, et en lançant dans les vitres les bouteilles vides et les assiettes. Nous nous excitions de plus en plus, et nous continuions de boire… Plusieurs d'entre nous avaient déjà roulé sous la table, d'autres, rendus fous furieux par l'eau-de-vie, brisaient tout à coups de crosse…

Rebattel qui supportait merveilleusement la boisson, conservait encore toute sa lucidité…

Soudain, il se leva, et martelant la table de son énorme poing :

– La fête a assez duré… dit-il… partagez-vous les fourchettes et les cuillers… fouillez partout, liberté de pillage… Je prends tout sur moi.

Ces paroles nous dégrisèrent. Nous explorâmes la maison de fond en comble, et fîmes main basse sur tout ce qui nous semblait avoir quelque valeur. J'eus pour ma part un splendide manteau doublé de fourrure, un bonnet de poil, un sabre recourbé dont la poignée devait être en or, et que j'échangeai bientôt contre une paire de bottes fourrées en assez mauvais état d'ailleurs. Rebattel avait déniché dans une armoire une paire de pistolets qu'il passa gravement dans son ceinturon et une sorte de colback qu'il coiffa aussitôt pour remplacer son shako sans fond et sans visière.

D'autres s'étaient emparés d'effets bizarres : vestes à brandebourgs, culottes de cheval, talpacks, gilets de velours, vestes de peau, etc.… Les armoires à linge furent vidées en un clin d'œil. Depuis longtemps nous n'avions plus de chemises, aussi fut-ce avec une réelle volupté que nous enfilâmes des chemises blanches, sans nous soucier si c'étaient des chemises d'homme ou de femme. Nous déchirâmes des draps de lit pour nous entourer les pieds, et certains se firent de larges ceintures en découpant avec leurs sabres des tentures de velours.

Quand il s'agit de se partager une dizaine de bottes et de guêtres de cuir, qu'un de nous venait de découvrir dans une armoire, des contestations s'élevèrent, et quelques-uns en vinrent

aux mains. Rebattel rétablit l'ordre en faisant lui-même la distribution.

Nous croyions trouver de l'argent, mais après avoir brisé cassettes et coffrets, nous ne recueillîmes en tout et pour tout qu'une vingtaine de pièces d'or que Rebattel s'adjugea en sa qualité de sergent, ce qui souleva, on se l'imagine, de vives protestations.

– Je verserai ça à la caisse de la compagnie, dit-il, pour calmer les mécontents. Mais il faut croire qu'il manquait de mémoire, car nous n'entendîmes plus jamais parler de cette somme.

Le pillage terminé, nous retournâmes dans la salle à manger, pour nous rafraîchir encore un peu, car nous étions toujours fort altérés, et nous nous mîmes en mesure de vider les flacons qui restaient.

Nous n'avions aucune idée de l'heure qu'il pouvait être, car nous vivions dans une sorte de rêve.

– Allons, les enfants, dit Rebattel… en route !…

Nous descendîmes le grand escalier de marbre, traversâmes l'antichambre où nous avions tout brisé, quand, à notre grande surprise, nous trouvâmes fermée la porte par laquelle nous étions entrés…

– Quel est l'enfant de salaud, grommela le sergent, qui nous a joué ce vilain tour ?…

Cette porte était énorme et toute bardée de fer. Nous l'attaquâmes à coups de crosse, mais elle ne bougea même pas.

Cependant, nous nous obstinions à frapper avec rage.

Rebattel tira deux coups de pistolet dans les serrures, mais sans résultat.

– Tiens, s'écria tout à coup un soldat, quelqu'un a allumé, là-haut…

En effet, une lueur rouge qui semblait provenir de la salle à manger, éclairait maintenant les marches de l'escalier.

La maison était donc habitée ?

Pourtant, nous n'avions rencontré personne, au cours de notre perquisition. Il est vrai que nous n'avions pas visité les sous-sols. Nous remontâmes tous en trombe le grand escalier de marbre, décidés à empoigner les gens qui se tenaient là-haut, et à nous faire ouvrir, en employant au besoin la force. Parvenus dans la salle à manger, nous reconnûmes que la lueur venait du dehors.

En face, dans la rue, une maison brûlait, et les flammes venaient lécher les murailles de la pièce où nous nous trouvions… Une vive chaleur arrivait jusqu'à nous, et déjà nous entendions crépiter et craquer les vitres…

– Si nous restons ici dix minutes de plus, dit Rebattel maintenant complètement dégrisé, nous allons être rôtis comme des volailles… Y a pas à hésiter, puisque la porte d'en bas est fermée, passons par les fenêtres !

Nous nous trouvions au premier étage, mais cet étage était situé à quinze pieds au moins du pavé de la rue. Au moyen de la nappe de la salle à manger, des tentures et des rideaux nous confectionnâmes une sorte de corde le long de laquelle nous nous laissâmes glisser.

Il était temps, les flammes commençaient à atteindre l'endroit que nous venions de quitter.

– Ça flambe dur, dit Rebattel… Y a donc personne dans ce sacré N. de D. de pays pour éteindre les incendies ?

À peine avions-nous tourné le coin de la rue que nous aperçûmes devant nous d'autres maisons qui brûlaient…

– Ah ! j'comprends, s'écria le sergent, ces salauds de Russes, avant de partir, ont foutu le feu aux quatre coins de la ville…

Partout, c'était un effroyable tumulte. On entendait, à la fois, le pétillement des flammes, l'affaissement des bâtiments, les cris des animaux qui y avaient été abandonnés, les imprécations des soldats disputant au feu le butin qu'ils avaient découvert.

Le pillage et l'incendie marchaient de front. Une clarté sinistre se répandait maintenant sur la ville des tsars.

De tous les spectacles qu'offrit le sinistre de Moscou, le plus horrible fut certainement celui de l'incendie des hôpitaux russes. Il n'y était resté que des soldats grièvement blessés, tous ceux qui pouvaient marcher ayant fui à l'approche de l'armée française.

Aussitôt que le feu eût atteint les salles où ils étaient entassés, on les vit se traîner le long des créneaux ou se précipiter par les fenêtres. Nous parvînmes, non sans danger, à en sauver quelques-uns.

Pendant trois jours, l'incendie continua ses ravages avec la même violence.

Des magasins d'habillement, d'équipement et de vivres, qui auraient été si utiles à notre armée, furent la proie des flammes.

L'Empereur avait cru, tout d'abord, que ces incendies résultaient d'accidents. Dès le 15, il s'était rendu au Kremlin et s'y était installé avec sa suite. L'infanterie de la vieille Garde faisait le service près de sa personne.

Cependant, les incendies se multipliaient avec une telle rapidité qu'il n'était plus possible de les considérer comme des accidents ordinaires. Leur véritable cause fut bientôt connue. Des incendiaires furent pris en flagrant délit, et Napoléon institua pour les juger une commission militaire. Ils avouèrent qu'ils avaient agi sur les ordres de Rostopchine. On les condamna à mort et ils furent exécutés sur-le-champ.

J'eus le triste devoir de faire partie d'un peloton d'exécution, et j'avoue que j'éprouvai quelque répugnance à faire feu sur des hommes désarmés, bien qu'ils fussent d'horribles criminels. L'un d'eux fit preuve d'un courage étonnant. Il refusa de se laisser bander les yeux, et jusqu'à ce qu'il tombât chanta un air lugubre qui nous faisait froid dans le dos.

Ces exécutions n'arrêtèrent point les incendies. Dans la nuit du 16, ils redoublèrent d'intensité. Un vent impétueux activait les flammes, et Moscou offrait le terrifiant spectacle d'une mer de flammes en furie. De la terrasse du Kremlin, Napoléon pouvait contempler ce désastre. Il voyait avec douleur la destruction d'une ville sur la possession de laquelle il avait fondé ses espérances, et il paraît (c'est un de nos officiers qui nous rapporta ces paroles) qu'on l'entendit s'écrier : « Moscou ! Moscou !... Moscou n'est plus !... je perds la récompense que j'avais promise à ma brave armée. »

Je ne pourrais garantir l'exactitude de ces paroles, mais il y a de fortes chances pour qu'il les ait en effet prononcées.

Le soldat désirait ardemment la paix, non point pour échapper aux dangers, car on a vu qu'il les bravait gaîment, mais à cause des fatigues et des privations qui excédaient ses forces. Il avait compté trouver des vivres dans Moscou, s'y reposer quelques semaines, et il ne rencontrait devant lui que des débris fumants, des cadavres d'hommes et d'animaux carbonisés, des vivres à demi consumés.

On avait cependant découvert dans les caves des denrées qui n'avaient pas trop souffert : du vin, des liqueurs, du sucre, du café, des poissons secs et des légumes, mais en quantité insuffisante pour nourrir toute l'armée.

L'Empereur, incommodé par la chaleur de l'incendie et une pluie de feu qui tombait continuellement sur les bâtiments du Kremlin, était allé s'installer dans le château impérial de Peterskoë, qui est situé sur la route de Saint-Pétersbourg, à une demi-lieue de Moscou.

Il ne reparut au Kremlin que quatre jours après. On disait déjà que, désespéré de son désastre, il avait regagné la France, en abandonnant son armée, et cette nouvelle donna lieu à des manifestations hostiles que les officiers eurent beaucoup de peine à apaiser.

Les Russes avaient continué leur retraite et sans qu'on eût pu le prévoir s'étaient dirigés vers le sud. Ils passèrent à un moment près de la ville en flammes et la vue de l'incendie les mit dans un état de fureur indescriptible. On leur avait laissé ignorer que c'était Rostopchine qui avait fait mettre le feu à Moscou, et les officiers entretenaient la haine des soldats en leur disant : « Les Français ont porté une main sacrilège sur la Ville Sainte, ils veulent la destruction de notre nation et de notre religion. »

X

L'Empereur, comprenant qu'il lui était impossible de rester à Moscou, qui ne pouvait plus être une base militaire, allait nous ramener entre Smolensk, Mohilow, Minsk et Vitebsk. Il espérait de là, appuyé sur la Pologne, menacer au printemps la ville de Saint-Pétersbourg. Il avait rassemblé six lignes de dépôts et de magasins pourvus d'approvisionnements, et il comptait tenir six mois dans sa nouvelle position.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici des descriptions stratégiques, des renseignements militaires. Comme tous mes camarades, je ne savais rien de ce qui se préparait, et ne cherchais point d'ailleurs à le savoir. On nous disait d'avancer, nous avancions ; on nous ordonnait de reculer, nous reculions sans nous rendre compte de ce qui allait se passer.

Jusque-là nous avions eu confiance en l'Empereur, car nous savions qu'il n'entreprenait rien à la légère. Ses projets nous échappaient, mais nous ne cherchions pas à les pénétrer.

Seul, le sergent Rebattel qui croyait être au courant de tout (je ne sais où il puisait ses informations… dans sa tête, probablement) se livrait de temps à autre à des appréciations qui nous faisaient généralement sourire : « Je crois savoir, disait-il, que l'Empereur a l'intention de frapper un grand coup, mais je ne puis rien dire ».

Quand l'événement s'était produit, il ne manquait jamais de s'écrier : « Voyez, ce que je vous disais l'autre jour. » Nous n'avions garde de le contrarier, et semblions toujours prendre

pour argent comptant tout ce qu'il nous annonçait. Depuis qu'il avait obtenu la croix, il ne cessait de faire l'éloge de l'Empereur « un rude homme », « un fier lapin », « une tête solide ».

Auparavant, il en allait autrement et il se plaisait à ravaler le mérite de Napoléon qu'il appelait avec dédain « ce petit lieutenant d'artillerie ».

Pouvait-on lui reprocher ce subit revirement ? Rebattel était comme beaucoup d'autres que l'Empereur avait décorés ; ils étaient fiers de leur croix et reconnaissants envers le maître qui la leur avait donnée.

Pourtant lorsqu'il avait faim ou soif (cela nous arrivait souvent) il grognait comme les autres, mais n'osant plus, comme autrefois, s'en prendre à l'Empereur, il se rattrapait sur le service des subsistances qui, je l'ai dit, laissait fort à désirer, « sur ces saligauds de riz-pain-sel qui commençaient par se servir et laissaient crever les autres ».

Lorsque l'ordre arriva de quitter Moscou, Rebattel qui nous avait annoncé le matin même qu'il allait « y avoir du nouveau », nous dit en frisant sa moustache : « Hein ?… vous voyez que j'étais bien renseigné. »

Nous lui passions volontiers ces petits travers, car, malgré son aspect brutal, c'était un brave homme, et nous l'aimions tous, bien qu'il nous baptisât de noms d'animaux les plus variés. Il semblait avoir pour moi une affection particulière et daignait quelquefois me consulter.

Rebattel ne savait pas lire, aussi, quand arrivait un ordre ou une circulaire, disait-il invariablement en me tendant le papier : « Toi, Bucaille, qui n'as pas eu comme moi les yeux brûlés par la poudre, lis-moi ça. »

Il me faisait généralement lire trois ou quatre fois, car, prétendait-il, il avait l'oreille dure « à force d'avoir entendu siffler les balles », mais je le surprenais quelques instants après, le papier à la main, répétant de mémoire ce que je lui avais appris, et il avait l'air ainsi d'un homme qui sait lire, ce dont il était très fier.

À défaut d'instruction, il pouvait très facilement calculer de tête, et ne se trompait jamais dans ses comptes. Pour tenir sa « comptabilité », il se servait de petits cailloux de différentes couleurs qu'il avait ramassés je ne sais où, et qu'il gardait précieusement dans ses poches.

Au fond, il souffrait beaucoup d'être un « illettré », et jetait sur les livres un regard de convoitise. Où il était amusant, c'était lorsqu'il voulait consulter une carte. Il l'étalait sur le sol, se mettait à plat ventre et, la tête entre les mains, se plongeait dans une profonde méditation.

Un jour, il m'en souvient, il fut surpris dans cette position par un officier d'état-major qui lui demanda en riant pourquoi il tenait sa carte à l'envers.

Rebattel ne se démonta pas.

– C'est, répondit-il, parce que j'étudie la route du retour.

. . . .

Le 5 octobre, à huit heures du matin, nous quittâmes Moscou. On ne peut s'imaginer la joie qui s'était emparée de tous les régiments. Nous supposons que la guerre était finie et que nous regagnions la France.

Nous avions attaché des fleurettes aux canons de nos fusils, et nous chantions le fameux refrain :

En avant, fils de la grenade !
Il ne faut pas vaincre à demi

Réellement, nous nous croyions victorieux, mais nous ne tardâmes pas à comprendre que nous nous leurrions. Kutusof tenait toujours, et ce que nous avions pris pour une fuite n'était que ruse de guerre. Les Russes, après un vif combat près de Winwowo, avaient repassé la Nara et occupaient de solides retranchements établis sur la rive droite de cette rivière.

Nous avions l'impression qu'une bataille allait se livrer, mais Rebattel (toujours bien renseigné) affirmait que les Russes n'oseraient pas nous attaquer.

– Vous comprenez, disait-il, l'Empereur les surveille, et vous allez voir comment il va vous les cerner… Avant quarante-huit heures, nous nous serons emparés de tous leurs convois de vivres et de munitions… C'est une « taltique ».

Nous voyions autour de nous de grands mouvements de cavalerie. L'artillerie arrivait avec un train d'enfer.

Un officier qui passait à cheval lança ces mots : « Les Cosaques sont derrière nous ! »

Rebattel eut un geste de mépris… Les Cosaques, est-ce que ça existait maintenant !

Et il répétait, en faisant tournoyer son sabre : « Qu'ils y viennent, et je leur mettrai ma botte au cul aux Cosaques… oui, ma botte au cul, vous entendez ! »

La nuit venue, nous campâmes dans une plaine remplie de chevaux morts qui répandaient une odeur infecte. Il y avait eu à cet endroit, quelques jours auparavant, un combat d'avant-

postes. Le sol était encore jonché de cadavres parmi lesquels nous reconnûmes des lanciers polonais. Quand la lune se leva et éclaira ce champ de carnage, nous éprouvâmes tous une vive émotion. Bien peu dormirent cette nuit-là.

Camper sur un champ de bataille, se coucher dans le voisinage des morts, respirer continuellement cette odeur de charogne qui monte des corps en décomposition, cela a quelque chose de terriblement impressionnant. On préfère à un pareil spectacle l'horreur d'une mêlée, la lutte corps à corps, parce qu'alors on est excité, grisé par la poudre, à demi fou ; mais lorsqu'on est de sang-froid on réfléchit, et le soldat en campagne ne doit jamais réfléchir, car alors il germe dans son esprit de trop mauvaises pensées.

Au matin, nous nous remîmes en marche. Un bataillon de voltigeurs était venu nous rejoindre. Ils nous apprirent que les Russes nous avaient tournés et que sur l'arrière ils avaient détruit un régiment de fusiliers. Nous sûmes plus tard qu'il n'y avait rien de vrai dans tout cela.

On ne saurait s'imaginer avec quelle rapidité se propagent les mauvaises nouvelles. Quelqu'un lance une phrase, on la commente, on la dénature, et ce qui n'était souvent qu'une vague supposition devient une certitude.

Pour le moment, nous croyions, dur comme fer, ce que l'on venait de nous annoncer, et nous regardions sans cesse derrière nous, croyant à chaque minute voir apparaître l'ennemi.

Peu s'en fallut que l'on ne prît pour des Cosaques des lanciers polonais qui formaient l'arrière-garde et chassaient devant eux les traînards.

Notre capitaine, son éternelle pipe à la bouche, finit par nous rassurer un peu, mais nous n'en demeurâmes pas moins

convaincus que l'on nous cachait quelque chose pour ne pas nous alarmer.

Ah ! nous étions certes moins gais que lorsque nous avions quitté Moscou, car nous prévoyions que nous aurions encore bien des assauts à repousser, avant de revoir la France.

Nous étions en octobre, et le froid commençait déjà à se faire sentir. Il était cependant supportable, surtout pour moi qui avais réussi, on le sait, à m'emparer d'une pelisse et de bottes fourrées, pendant notre séjour à Moscou.

Tant que la température avait été clémente, personne n'avait fait attention à cette pelisse, mais quand ça commença « à piquer », elle devint le point de mire de toute la compagnie.

– Mon garçon, me dit un matin Rebattel, je crois que tu ne conserveras pas longtemps ton manteau de poil… il y a des officiers qui le reluquent, et on finira bien par t'en délester, sous prétexte qu'un soldat n'a pas le droit de faire du « lusque » en campagne… À ta place, sais-tu ce que je ferais ? Eh bien, je le couperais et en ferais des gilets que l'on pourrait facilement glisser sous nos capotes… Ce soir, si tu veux, nous nous occuperons de ça.

Le sergent avait raison. J'étais non seulement ridicule avec cette pelisse qui avait dû appartenir à quelque seigneur russe… mais encore j'avais l'air, aux yeux de nos officiers, de faire le « fanfaron ».

Un lieutenant nommé Hurtu, qui avait remplacé ce pauvre Postel à notre compagnie, ne cessait de répéter, lorsqu'il passait à côté de moi : « Combien ta pelisse ?… je te l'achète le prix qu'elle t'a coûté. »

Je comprenais fort bien ce que cela signifiait.... Un de ces jours, il la « réquisitionnerait » et je n'aurais rien à dire.

Autour de moi, mes camarades ne cessaient de répéter que ma « pelure » faisait scandale et qu'on ne tarderait pas à m'en débarrasser.

Cela n'arriva pas, heureusement, car je suivis le conseil de ce bon Rebattel... La nuit même, tandis que tout le monde dormait, le sergent fit avec son sabre trois parts du manteau et confectionna assez habilement trois gilets sans manches, bien entendu, avec deux trous pour y passer les bras. Nous glissâmes chacun un gilet sous notre capote que nous fermâmes au moyen d'une courroie de sac. Nous étions bien un peu gênés dans cette nouvelle tenue, car notre capote était devenue des plus justes, et nous n'arrivions plus à la boutonner, mais quand on veut avoir chaud il faut endurer quelques petits inconvénients.

Nous offrîmes le troisième gilet au capitaine Cassoulet qui fut charmé de ce cadeau, car, en sa qualité d'homme du Midi, il était très frileux. Il fit arranger ce vêtement par Corneloup, le tailleur de notre compagnie, qui lui confectionna un petit surtout dont il se montrait très fier et qui le faisait ressembler à un officier de hussards. Le plus vexé ce fut le lieutenant Hurtu qui s'était bien promis de s'offrir ma pelisse, mais il était arrivé trop tard, et n'osa rien dire, car il nous sentait soutenus par le capitaine. Il se rabattit plus tard sur une peau de mouton qu'il s'entortillait autour de la poitrine, mais qui devait être fort incommode en marche, car elle remontait continuellement et lui raclait les joues et le menton.

XI

Nous faisions route vers Kalouga… Jusqu'au 6 novembre le temps avait été assez beau et notre mouvement de retraite s'était exécuté en bon ordre. Le 7, la neige commença à tomber et le froid devint très vif. Chaque nuit beaucoup d'hommes et de chevaux mouraient au bivouac…

Le thermomètre marquait déjà dix-huit au-dessous.

Pour les Russes, c'était, paraît-il, un froid très supportable, mais nous qui n'étions pas habitués à une telle température, nous souffrions énormément. Les routes étaient couvertes de verglas ; les chevaux n'avançaient plus que difficilement, et tombaient, parfois, pour ne plus se relever. Notre artillerie et nos transports se trouvèrent bientôt privés de leurs attelages et il fallut abandonner et détruire une bonne partie de nos pièces et de nos munitions de guerre et de bouche.

Cette armée, si belle encore quelques jours auparavant, était bien différente dès le 14, presque sans cavalerie, sans artillerie, sans transports. Sans cavalerie, nous ne pouvions nous faire éclairer, sans artillerie, nous ne pouvions risquer une bataille et attendre les Russes de pied ferme. Il fallait marcher pour ne pas être contraints à une lutte que le défaut de munitions nous empêchait de désirer. Les hommes avaient perdu leur gaieté, leur belle humeur et ne parlaient que de malheurs et de catastrophes.

L’ennemi profitant de ce désarroi envoyait derrière nous ses Cosaques qui enlevaient les convois et massacraient les traînards.

Le duc d’Elchingen, avec trois mille hommes, se tenait à l’arrière-garde. Il avait fait sauter les remparts de Smolensk, mais nous apprîmes qu’il se trouvait cerné et dans une position des plus critiques. Cependant, après avoir tenu l’ennemi éloigné de lui pendant la journée du 18, et l’avoir constamment repoussé avec cette intrépidité qu’on lui connaît, il parvint, la nuit, à faire un mouvement par le flanc droit et à passer un fleuve qui s’appelle, je crois, le Borysthène[5]. Le 19, l’armée passa également ce fleuve ; les Russes furent obligés d’évacuer la tête de pont de Borisow et de se réfugier derrière la Bérésina, poursuivis par le 4e cuirassiers que commandait le général Berkeim.

L’ennemi ne trouva son salut qu’en brûlant le pont qui avait plus de trois cents toises de longueur.

Nous commencions à reprendre confiance, et Rebattel (toujours au courant des mouvements qui se préparaient) annonçait à qui voulait l’entendre que les Russes jouaient leur va-tout et qu’ils allaient bientôt signer la paix… Alors, on leur demanderait des sommes énormes, des chevaux, des vivres, des munitions, et l’on regagnerait la France, après avoir établi dans une grande ville nos quartiers d’hiver.

Le capitaine Cassoulet, lui, se montrait plus pessimiste… Depuis près de quinze jours sa provision de tabac était épuisée, et il voyait tout en noir. Quand il ne pouvait plus fumer, le pauvre capitaine, il perdait la moitié de ses moyens. Il avait remisé « Adélaïde » dans sa cantine, d’où il la sortait quelquefois. Alors, il la regardait tristement, la sentait, portait le tuyau froid à ses lèvres, tirait quelques bouffées imaginaires, et la replaçait

[5] Ancien nom du Dniéper.

dans son étui, un petit sac en peau de porc, qu'il avait confectionné lui-même, et sur lequel il avait écrit en grosses lettres le nom de sa fidèle compagne.

Le froid était de plus en plus vif, et j'en ressentais cruellement les atteintes, malgré mon gilet de fourrure.

Beaucoup de nos camarades succombaient ; une furieuse envie de dormir s'emparait d'eux, et on avait beau les secouer, ils se laissaient tomber sur le sol où la mort ne tardait pas à s'emparer d'eux.

Au bivouac, nous parvenions de temps à autre à allumer quelques feux, mais à peine commençaient-ils à flamber que tout le monde se précipitait vers les foyers ; on s'écrasait, on se battait pour approcher de la flamme, et il arrivait souvent que, sous de sauvages et violentes poussées, les bûchers étaient piétines, écrasés, détruits.

Partout, les malades étaient nombreux ; on les dirigeait sur Wilna, mais les convois avaient tant de peine à avancer que beaucoup de ces malheureux mouraient en route. Quand on les retirait des chariots, ils étaient raidis, contractés, effrayants à voir.

. . . .

Si notre compagnie a, elle aussi, beaucoup souffert du froid, elle a été jusqu'alors assez bien ravitaillée. Dès qu'un cheval tombe, épuisé et que l'on voit qu'il ne se relèvera plus, on l'achève aussitôt, et chacun se met à tailler dans sa chair fumante. Les morceaux sont entassés dans une prolonge qui fait partie de notre matériel, et aux étapes, Cabassou, protégé par la compagnie en armes, prépare le repas, qu'il nous faut parfois défendre à la baïonnette contre des affamés qui ne font plus aucune différence entre les Cosaques et nous.

Nous sommes pour le moment campés à une centaine de toises de la Bérésina, qui charrie d'énormes glaçons et dont les bords sont couverts de marais. Le bruit court que nous allons traverser ce fleuve sur des troncs d'arbres, et nous frissonnons déjà à la pensée que nous devrons tremper nos jambes dans ces eaux glacées… Des escadrons de hussards et de dragons ont déjà essayé d'atteindre l'autre rive en poussant courageusement leurs montures dans le fleuve ; mais, pris entre les glaces, emportés par le courant, ils ont subi des pertes énormes, et ceux qui sont parvenus à rallier le bord sont dans un état si pitoyable qu'ils ne tardent pas à s'affaisser sur leurs chevaux dont les flancs et le poitrail labourés par les glaçons saignent de façon effroyable.

L'Empereur qui, depuis quelque temps, avait toujours marché au milieu de sa Garde avec le duc d'Istrie et le duc de Dantzig, blâma vivement cette tentative accomplie sans son ordre, et fit aussitôt évacuer sur Wilna les héroïques cavaliers dont beaucoup ne virent jamais cette ville.

Cependant, il fallait à toute force traverser le fleuve ; le salut de l'armée était à ce prix. Il paraît qu'on avait trouvé un gué près de Stoudzianka. Napoléon ordonna aussitôt aux généraux Chasseloup et Éblé de partir avec les pontonniers, les sapeurs et les caissons d'outils. Pendant ce temps, le duc de Bellune[6] marchait sur Wettgenstein pour empêcher les Cosaques de nous devancer à la Bérésina.

C'est là que l'Empereur fit une fois de plus preuve de génie. Pour tromper l'ennemi, il ordonna au duc de Reggio[7] de faire toutes les démonstrations possibles vers Stoudzianka, mais les Russes s'étaient renforcés ; la masse noire d'une armée ondulait

---

[6] Victor.

[7] Oudinot.

de l'autre côté du fleuve. Cependant, Tchitchagoff, trompé par des attaques et des feintes admirablement conçues auxquelles avaient pris part Mortier et le duc de Reggio, avait emmené avec lui la plus grande partie de ses forces au-delà de Stoudzianka vers un point que nous menacions avec opiniâtreté.

L'Empereur, de son coup d'œil d'aigle, a vu que c'était le moment de profiter de la situation. Le 26, de grand matin, un escadron de la brigade Corbineau traverse la rivière à la nage, chaque cavalier portant un fantassin en croupe ; en attendant que les ponts soient terminés, la division Dombrowski passe sur des radeaux.

La rive gauche est à nous ; les Cosaques s'enfuient, chassés par nos troupes qui, maintenant, se sont engagées sur le pont construit par le général Éblé… Bientôt, deux cent cinquante bouches à feu avec leurs caissons roulent sur le pont ; les chevalets s'enfoncent sous le poids d'une si énorme charge.

La présence de l'Empereur stimule les énergies.

L'ennemi affolé, qui ne s'attendait pas à cette surprise, se retire vers la tête de pont de Borisow.

Ma compagnie était maintenant sur la rive gauche de la Bérésina, à la suite du duc de Reggio. L'ennemi cherchait à présent à déborder notre droite, et le combat devint des plus vifs.

– Petit, me dit Rebattel, nous avons joliment du monde devant nous… Je crois que ce sera notre dernier combat, mais il sera dur. L'Empereur nous observe… Si tu veux gagner tes galons de sergent, voilà le moment.

Ces mots étaient à peine prononcés qu'un régiment de Cosaques arrivait sur nous. Avec une compagnie de voltigeurs qui nous suivait depuis le passage de la rivière, nous avions formé le

carré. Le capitaine Cassoulet, Rebattel, Martinvast et moi étions au premier rang. Nous voyions venir à une vitesse folle chevaux et cavaliers.

Quand ils ne furent plus qu'à vingt-cinq toises, nous ouvrîmes sur eux un feu de peloton.

– Les chevaux… visez les chevaux, clamait notre capitaine.

Cette première décharge rompit pour un instant la ruée des Cosaques, qui se reformèrent vite, et foncèrent de nouveau sur notre carré. Malgré notre feu, ils parvinrent jusqu'à nous.

Ce fut alors une lutte atroce, formidable… Ils sabraient avec rage, pendant que leurs chevaux mordaient et ruaient de tous côtés, se frayant un passage dans nos rangs qui diminuaient à vue d'œil… Nous étions perdus, nous le sentions bien, mais le désespoir décuplait notre énergie… Nous nous abritions sous les chevaux, nous nous en servions comme de remparts, et plongions nos baïonnettes dans le ventre des Cosaques… On entendait mêlés aux coups de feu, le sifflement des sabres s'abattant sur les shakos, sur les têtes, les épaules. Des hommes se trouvaient écrasés entre les chevaux ; d'autres, suspendus aux crinières des bêtes affolées, cherchaient à désarçonner les cavaliers. Debout sur un cheval mort, Rebattel luttait avec un courage farouche, prodiguant aux ennemis les plus basses injures. Le sang giclait de tous côtés ; des hommes, la figure déchirée, les mains rouges s'agitaient comme des démons, se prenaient corps à corps, roulaient ensemble sur les cadavres… Combien étions-nous encore de notre compagnie ? Qui eût pu le dire dans cette confusion de bras, de têtes, d'épaules qui ondulaient, se tordaient en convulsions frénétiques ? Nous savions que nous allions mourir, et nous ne songions qu'à tuer le plus d'ennemis possible avant de nous abattre sur ce champ de carnage…

Soudain, il y eut un grand piétinement, le galop d'une charge frénétique, et nous crûmes que c'étaient de nouveaux escadrons de Cosaques qui arrivaient, quand, à notre grande joie, nous reconnûmes les casques de nos cuirassiers.

Ce qui restait de Cosaques ne tarda pas à être anéanti. Nous étions sauvés, grâce au général Doumerc. Nous voyant près de succomber, il avait envoyé à notre secours le 4e cuirassiers qui venait déjà d'enfoncer un carré de Russes établi à cinq cents toises du fleuve…

Nous croyons que c'est la victoire… Hélas ! C'est le commencement de la déroute. Les ponts sont encombrés ; cavaliers et fantassins luttent pour obtenir le passage et pendant que les Russes nous guettent, les Français, affolés, surexcités, se battent entre eux comme des forcenés. Napoléon veut que s'effectue au plus vite le passage de l'armée entière. Le prince Eugène et le prince d'Echmuhl doivent franchir la rivière successivement, le duc de Bellune doit fermer la marche et achever de mettre la Bérésina entre son armée et les Russes. De mauvaises nouvelles circulent. On ignore ce qu'est devenue la division Parthouneaux, laissée à Borizow pour garder le chemin de Stoudzianka. La nuit s'écoule. Au matin, on apprend par des estafettes que Wittgenstein a opéré sa jonction avec l'avant-garde de Kutusof. Bientôt, nous sommes attaqués sur les deux rives de la Bérésina. Alors un affreux désordre se répand sur le pont où se presse le reste de l'armée.

L'Empereur a quitté son quartier général, et, placé à la tête de sa Garde, dirige tous les mouvements. Une batterie russe, qui est parvenue à s'installer sur le bord de la rivière, écrase à la fois de son tir les combattants et la multitude inerte des traînards entassés à l'entrée des ponts.

Il restait en effet sur la rive gauche un grand nombre de militaires isolés, d'employés, de domestiques, de vivandiers et

quelques familles fugitives qui nous suivaient depuis Moscou. La plupart auraient pu passer pendant la nuit, en abandonnant chevaux et voitures, mais un grand nombre d'entre eux étaient blessés ou malades, et les terribles souffrances qu'ils avaient endurées les avaient plongés dans une sorte d'apathie. Victor et le général Éblé firent tout ce qui dépendait d'eux pour les tirer des bivouacs où ils s'étaient installés. Pour les décider à partir, ils firent mettre le feu aux voitures. Cette mesure produisit son effet. Victor commença de faire passer son arrière-garde. Éblé avait reçu l'ordre de brûler les ponts à huit heures du matin, mais il ne commença cette opération qu'à huit heures et demie.

Alors se produisit le spectacle le plus lamentable qu'il soit possible d'imaginer. Tous les traînards, hommes, femmes, enfants se précipitèrent sur les ponts en flammes, d'autres se hasardèrent sur la glace qui, trop faible, céda sous leur poids et les engloutit.

À neuf heures, les Cosaques arrivaient. Ils firent prisonniers environ cinq mille personnes de tout sexe et de tout âge demeurées sur la rive…

Ce fut seulement quand s'effondra le dernier pont que parurent les troupes de Wittgenstein…

Et il ne faut pas oublier que pendant que se produisait cette ruée d'une foule affolée sur la rive où elle croyait trouver le salut, la batterie russe continuait sur ces malheureux son tir meurtrier.

Des quatre-vingt-dix mille hommes qu'il avait sur les rives de la Bérésina, l'Empereur en ramena à peine soixante mille que le froid, la fatigue, la faim allaient peu à peu égrener sur les routes couvertes de neige.

XII

Rebattel et le capitaine Cassoulet avaient beaucoup perdu de leur belle confiance du début… Quant à nous, les soldats, nous comprenions que c'était la débâcle, et nous souffrions dans notre amour-propre de Français d'être obligés maintenant de fuir comme un troupeau affolé devant les bandes de Cosaques qui fonçaient sur nous la nuit, et disparaissaient après nous avoir massacré plusieurs centaines d'hommes et s'être emparés de quelques voitures de ravitaillement.

Nous étions tous confondus : des dragons, des chasseurs, des cuirassiers à pied marchaient à côté de grenadiers, de voltigeurs et de fusiliers. L'esprit de corps n'existait plus ; nous fraternisions tous dans un commun désespoir. Ceux qui étaient parvenus à garder leurs chevaux évitaient de s'approcher de nous de peur que nous ne prissions leurs montures. Ils trottaient sur notre flanc, mais leur nombre diminua rapidement. Les bêtes ne pouvaient se nourrir de neige, et ne tardaient pas à s'abattre. Alors, nous nous jetions sur elles pour les dépecer, et, faute de pouvoir faire du feu, nous dévorions crus des morceaux de viande saignante et encore chaude.

Notre cantinière, la pauvre « Finette », était malgré tout parvenue à nous suivre. Bien que blessée, elle conduisait encore sa voiture à peu près vide de provisions. Quand elle voyait un homme près de tomber en chemin, elle appelait l'un de nous et nous disait d'aller chercher le malheureux que nous hissions dans sa « roulotte », et elle lui versait dans la bouche quelques gouttes d'eau-de-vie. Elle en avait encore un petit tonneau à moitié plein qu'elle cachait soigneusement, depuis Moscou, et

elle avait dû user d'adresse et de ruse pour le dissimuler aux yeux des traînards qui l'avaient plusieurs fois arrêtée en route.

C'était tout ce qui lui restait à la pauvre « Finette », mais le précieux liquide allait vite s'épuiser, et elle n'aurait même plus la satisfaction de ranimer ceux que guettait la mort…

Comme elle était gelée, la malheureuse cantinière, Rebattel lui avait fait cadeau de son fameux gilet et un autre lui avait donné un colback volé dans quelque palais de Moscou. À l'affaire de la Bérésina, elle avait reçu dans le bras une balle que le chirurgien était parvenu à extraire, mais le pansement qu'on lui avait appliqué avait gelé sur elle et était devenu aussi dur qu'un carton. Elle devait beaucoup souffrir, mais n'en laissait rien paraître, car cette femme avait un courage merveilleux…

Jusqu'alors, nous étions parvenus à nourrir tant bien que mal « Marengo », le cheval de Finette, mais la maigre provision de fourrage et d'avoine que nous avions pu nous procurer finit par s'épuiser. Nous étions à présent au milieu de grandes plaines où poussaient de place en place quelques bouleaux et de maigres sapins. Pendant quelques jours nous apportâmes au cheval de l'écorce de bouleau qu'il mangeait sans répugnance, mais cette nourriture n'était qu'illusoire, et la pauvre bête maigrissait à vue d'œil.

Rebattel, qui avait consulté sa carte, prétendait que nous arriverions bientôt dans une ville où nous découvririons certainement du fourrage, mais on sait que le pauvre sergent n'entendait rien à la topographie, et il parut tout étonné quand le capitaine lui fit remarquer que la ville en question se trouvait au moins à dix jours de marche.

Nous apprîmes plus tard que notre capitaine se trompait, lui aussi, et qu'il avait confondu les verstes avec les toises. Il était bien excusable, après tout, le brave homme, tous les offi-

ciers ne peuvent appartenir à l'état-major. Il avait d'ailleurs le plus profond mépris pour les cartes, « des bouts de papier, disait-il, qui ne servent qu'à vous égarer la plupart du temps ». Seul, Rebattel croyait à l'utilité des cartes, mais voilà… il ne savait pas les lire !

. . . .

Notre misère devenait de jour en jour plus grande. Ce qui restait de notre belle armée offrait un aspect plus misérable que jamais… Le froid sévissait toujours avec une rigueur effrayante, et nous étions dénués de ce qui pouvait en rendre les atteintes moins rudes.

Nous manquions surtout de chaussures. Celles que nous avions pu nous procurer à Smolensk ou à Moscou, brûlées par les neiges au milieu desquelles on marchait constamment, étaient entièrement usées. Nous étions obligés de nous envelopper les pieds de chiffons, de morceaux de couvertures ou de peaux d'animaux qu'on assujettissait avec des liens de paille ou des ficelles. Mais tous ces moyens étaient bien loin de remplacer les bottes et les souliers ; ils rendaient, au contraire, la marche très lente et très pénible, et ne garantissaient que médiocrement du froid.

Le reste de notre accoutrement était, hélas ! en rapport avec la chaussure. Quand nous nous avancions, surchargés de guenilles ignobles et grotesquement disparates, la tête couverte des coiffures les plus bizarres, la barbe longue et sale, les yeux caves, les joues décharnées, on s'enfuyait à notre approche.

Malgré tout ce que nous faisions pour mitiger les effets du froid, en nous entourant de ce qui pouvait servir de vêtements, nous n'échappions point à la congélation. Combien eurent le nez, les oreilles et les pieds gelés ! J'ai vu des malheureux, dont les membres avaient perdu toute sensibilité, s'approcher des

feux que l'on parvenait quelquefois à allumer… Bien loin de procurer le soulagement qu'ils recherchaient, l'action subite de la flamme donnait lieu à de vives douleurs et déterminait parfois la gangrène.

Ai-je besoin de dire que la désorganisation et la démoralisation étaient portées au dernier degré. Toute idée de commandement et d'obéissance avait disparu. Il n'existait maintenant entre nous aucune différence de rang ni de fortune.

Bientôt, les plus sauvages instincts allaient se déchaîner…

Un matin, après une nuit glaciale, nous nous apprêtions à nous remettre en route, quand nous entendîmes des cris, bientôt suivis de gémissements.

Depuis longtemps déjà, nous étions habitués à ces plaintes ; rien ne pouvait plus nous émouvoir ; les souffrances d'autrui nous laissaient indifférents. Nous nous approchâmes néanmoins et aperçûmes la Finette, agenouillée sur la neige. Quelques soldats l'entouraient.

Nous comprîmes aussitôt ce qui se passait. Marengo, le brave cheval de la cantinière était étendu, le ventre déjà gonflé, les pattes raidies. Il avait résisté longtemps, se contentant d'une maigre nourriture mais, à bout de forces, il venait de s'abattre, et faisait entendre une sorte de ronflement sinistre qui ressemblait à un râle humain.

La Finette, tout en larmes, avait posé sa main sur la tête décharnée de la pauvre bête, et lui parlait doucement, d'une voix entrecoupée de sanglots.

Elle avait fait appeler un vétérinaire, pensant qu'il pourrait peut-être sauver l'animal, mais comment rappeler à la vie un cheval épuisé par les privations et le froid… Marengo mourait de

faim tout simplement, comme étaient morts déjà tant de ses frères dans ces régions maudites, qui s'étendaient à l'infini sous un ciel bas, couleur de cendre.

– Allons, dit Rebattel, en forçant Finette à se relever... tu vois qu'il n'y a rien à faire, viens.

Mais la cantinière résistait, s'obstinant à demeurer près de Marengo qui la regardait douloureusement de ses gros yeux déjà voilés par l'approche de la mort. Elle l'appelait, le caressait et le pauvre animal, à la voix de sa maîtresse, essayait de se soulever, égratignant la neige de ses sabots, tendant les reins dans un dernier effort... Une buée chaude sortait de ses naseaux et se transformait immédiatement en petits glaçons qui tremblotaient sous son souffle rauque. Bientôt, tout le corps fut paralysé ; il ne restait plus que les yeux de vivants, mais une taie bleuâtre les voila définitivement, et la bête ne respira plus.

La Finette, tout en larmes, déposa un baiser sur la tête glacée de l'animal, et nous entraînâmes la pauvre femme vers sa voiture aux brancards de laquelle pendaient encore les harnais.

Déjà une bande d'hommes affamés s'étaient jetés sur le pauvre Marengo qu'ils découpaient à grands coups de sabre, se bousculant, se battant comme des corbeaux sur un cadavre...

– Marengo !... mon pauvre Marengo ! ne cessait de répéter la cantinière... une si brave bête, si douce... si affectueuse... Il ne lui manquait que la parole... Sûr qu'elle comprenait tout... Ah ! Quelle misère ! Que sommes-nous venus faire dans ce pays de malheur !...

Nous hissâmes la Finette dans sa voiture et nous nous attelâmes aux brancards, mais bientôt nous fûmes obligés de nous arrêter. Une roue qui ne tenait plus que par miracle venait de céder...

Nous fîmes descendre la cantinière qui se lamentait toujours, et nous nous remîmes en marche, en la soutenant à tour de rôle. Elle souffrait beaucoup de son bras, mais un chirurgien que nous consultâmes déclara qu'il était impossible de refaire le pansement qui avait gelé sur la plaie et s'était collé aux chairs.

Tout ce qu'il put faire, ce fut de confectionner une écharpe avec un lambeau d'étoffe, afin que la blessée pût y tenir son bras à plat. Cela parut la soulager un peu, du moins elle le disait, mais, par instants, nous voyions sa figure se contracter sous l'effet de la douleur.

C'était une femme courageuse que la Finette, et je sais bien des hommes qui n'auraient pas eu son endurance. Elle oubliait sa douleur par un effort d'énergie merveilleux, mais songeait toujours à son pauvre Marengo, dont il ne restait plus maintenant qu'une masse informe, une carcasse sanguinolente sur laquelle s'acharnaient les rats, dont les noirs bataillons formaient derrière nous de grandes lignes sombres, pareilles à des flots d'encre répandus sur la neige…

Bientôt, des silhouettes grises se montrèrent à l'horizon, rapides, inquiétantes, puis se rejoignirent, formant une masse compacte, qui se rapprochait peu à peu.

– Les loups !… les loups !…

À ce cri sinistre, ceux qui étaient restés en « arrière, et qui n'avançaient plus qu'avec peine, retrouvaient quelque vigueur, comme des bêtes fourbues que l'on fouette, et s'efforçaient de courir, mais tout à coup, ils se sentaient défaillir ; de profonds soupirs sortaient de leurs poitrines, leurs yeux se remplissaient de larmes, leurs jambes fléchissaient, ils chancelaient pendant quelques instants et tombaient enfin pour ne plus se relever, en poussant des cris affreux.

XIII

Je dois rendre hommage ici à nos officiers qui souffraient autant que nous, mais conservaient cependant assez de volonté pour nous redonner du courage.

– Encore un petit effort, mes enfants, nous disaient-ils, nous serons bientôt à Smorgoni. Là, nous trouverons de quoi nous ravitailler et des maisons où nous pourrons faire du feu…

Smorgoni !

Ce nom évoquait à notre esprit une ville splendide, avec d'énormes cheminées où brûlaient des troncs d'arbre, des poêles qui répandaient une chaleur bienfaisante, de grandes cuisines où rôtissaient des quartiers de viande, des chambres, des lits et aussi des caves remplies de bouteilles et de tonneaux.

Quelques-uns s'informaient auprès des officiers et venaient nous répéter ce qu'on leur avait dit.

Smorgoni était une grande ville où l'Empereur avait, en prévision d'une retraite, accumulé vivres et fourrages, une cité de rêve dans laquelle nous allions nous remettre de toutes nos fatigues, reprendre enfin des forces pour regagner la route de France.

Une sorte d'enivrement s'était emparé de nous, les figures s'étaient illuminées, et, pour la première fois, depuis longtemps, les cris répétés de « Vive l'Empereur ! » montèrent de ces ban-

des de soldats en loques, qui, quelques heures auparavant, appelaient la mort de tous leurs vœux.

Au découragement le plus profond avait succédé l'enthousiasme des premiers jours.

Le maréchal Ney parut avec son état-major, et nous l'acclamâmes comme un sauveur…

Bientôt, ce fut l'Empereur à la tête de sa Garde. Il passa au pas de son cheval entre une double haie d'hommes qui ressemblaient plutôt à des bandits qu'à des soldats, mais que l'espoir avait transfigurés et qui étaient presque beaux sous leurs guenilles.

– Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur !…

Ces cris jaillissaient de toutes les poitrines, éclatants, formidables et les bandes de loups qui nous suivaient s'arrêtèrent, épouvantées.

Quand l'Empereur arriva devant nous, impassible, le regard pointé vers les lointains sombres, des hommes se précipitèrent vers lui : ils embrassaient ses bottes, ses étriers, son sabre et jusqu'à son cheval. C'était du délire… J'observai Napoléon ; j'étais tout près de lui, et je crus voir une larme glisser sur ses joues pâles…

Nous attendions qu'il nous adressât la parole, mais il se dégagea et rejoignit les cavaliers qui étaient devant lui… Il me parut amaigri, très triste, et tassé comme un petit vieux sur sa selle. Son regard n'avait plus cette acuité qui m'avait frappé quelques mois auparavant ; il était vague, lointain, et bien qu'il se tournât vers nous, en s'efforçant parfois de sourire, on voyait bien que sa pensée était ailleurs.

À cette époque (nous l'apprîmes plus tard) il venait de recevoir d'inquiétantes nouvelles de France. Il connaissait déjà la conspiration du général Mallet et il avait bâte de regagner Paris où sa puissance était menacée.

Nous attribuâmes sa tristesse à la peine qu'il éprouvait en voyant sa belle armée réduite à quelques milliers d'hommes, et nous lui sûmes gré de ce sentiment de compassion…

Nous continuions d'avancer. Pendant deux jours encore nous fûmes pleins de courage ; nous marchions avec le plus de rapidité possible, mais quand nous constatâmes que les nuits succédaient aux jours, sans qu'apparût à l'horizon la ville vers laquelle nous nous dirigions et que nous croyions atteindre en trois ou quatre étapes, nous perdîmes tout espoir.

Des bruits fâcheux ne tardèrent pas à circuler : on nous avait trompés. Smorgoni n'existait pas, c'était un nom que l'on avait lancé pour nous redonner de l'énergie.

Des officiers qui avaient consulté la carte s'obstinaient à nous dire que le salut était proche, mais nous ne les croyions plus. Des murmures couraient dans les groupes ; bientôt nous chargeâmes de malédictions et l'Empereur et ses généraux. Le maréchal Ney qui nous avait souvent réconfortés par de mâles paroles, demeurait invisible… On eût dit qu'il redoutait de se trouver en notre présence.

Jusqu'alors, nous avions été un misérable troupeau allant droit devant lui sans se plaindre… Maintenant nous étions une bande de furieux que les souffrances et les déceptions rendaient fous… Nous devenions cruels.

Quand un de nos camarades, après avoir lutté longtemps contre la faim et le froid, tombait enfin accablé et qu'on était sûr qu'il avait usé tous les ressorts de la vie, on le traitait déjà

comme un cadavre… Avant qu'il eût rendu le dernier soupir, ses camarades se jetaient sur lui pour lui arracher les misérables vêtements qui le couvraient ; en peu d'instants, il était dépouillé, et on le laissait expirer sur la neige…

Nous en étions arrivés là !

Si quelques-uns d'entre nous (et je me flatte d'avoir été de ce nombre) montraient assez de courage et d'énergie pour ne point se livrer à ces atrocités, la plupart manquaient de force morale et sentaient leur raison s'égarer. Frappés de l'horreur de leur position, et effrayés du sort qui les menaçait ils perdaient tout espoir d'échapper à tant de maux, et tombaient dans un profond accablement. Persuadés que tous leurs efforts ne devaient aboutir qu'à prolonger de quelques heures leurs souffrances, ils devenaient incapables de la moindre réaction. Sourds à toutes les représentations et à toutes les instances, ils persistaient à se croire perdus, et refusant obstinément de continuer leur route, se couchaient sur le sol glacé, abattus, minés par le désespoir…

D'autres, je dois le reconnaître, doués d'une âme plus forte, se raidissaient ; nous voyions marcher à côté de nous des misérables qui s'efforçaient comme des convalescents de mettre un pied devant l'autre. Tout à coup, ils se sentaient défaillir, chancelaient pendant quelques instants, puis tombaient pour ne plus se relever. Nous n'avions plus la force de les soutenir, tant nous étions faibles, nous-mêmes. Les jeunes, ceux que la vie n'avait pas encore trop déprimés, résistaient mieux que les vétérans, les vieux briscards fourbus par dix années de campagne.

Un très grand nombre d'entre nous étaient dans un véritable état de démence ; l'œil hagard, le regard fixe et hébété, ils marchaient comme des automates, les lèvres serrées, la tête en avant. Quand on les interpellait on ne pouvait tirer d'eux que des réponses sans suite. Ils étaient insensibles à tout… De temps

à autre, leur bouche s'ouvrait et lançait le cri de « Vive l'Empereur ! » mais pour eux ces deux mots n'avaient plus aucun sens… C'était une exclamation sans portée, une sorte de réminiscence comme en ont parfois les aliénés.

Je marchais à côté de Rebattel et de Martinvast et à nous trois, nous continuions de soutenir la Finette dont l'énergie était étonnante. Derrière nous venait un groupe de trois dragons, que rejoignit bientôt un petit voltigeur, le torse serré dans une couverture de cheval. Les dragons se tenaient par le bras et avançaient, sans mot dire, traînant les pieds. Bientôt ils nous devancèrent et je remarquai que leurs bottes n'avaient plus de semelles. Quant au petit voltigeur il essayait de les rejoindre mais, à bout de forces, il s'accrocha à moi en disant : « Soutiens-moi, camarade… je n'en puis plus ».

– Mon pauvre Blanchonnet, soupira la Finette qui le connaissait… te voilà aussi !…

– Oui… me v'là, répondit le voltigeur… mais pas pour longtemps…

– T'as t'nu jusqu'ici, grogna Rebattel… t'arriveras avec les autres…

– J'ai faim.

Rebattel tira de dessous sa houppelande un morceau de cheval saignant et le tendit au voltigeur :

– Mange pas tout… faut en laisser pour les autres.

Le voltigeur mordit avidement dans la viande rouge puis la rendit en disant :

– Merci !

Ce quartier de cheval était tout ce qui nous restait comme provisions de bouche. Quand nous l'aurions dévoré, nous ne pourrions plus nous en procurer un autre, car maintenant il n'y avait plus que quelques chevaux qui suivaient encore la colonne et que leurs cavaliers avaient bien de la peine à protéger contre la bande d'affamés qui les entourait. Chaque bête était guettée : à peine tombée, elle était aussitôt dépecée.

Le froid était de plus en plus vif ; par instants, des rafales de neige nous cinglaient le visage. Chaque nuit, au bivouac, nombre d'hommes mouraient de froid. Notre armée (ou du moins ce qui en restait) fondait d'heure en heure.

Un matin, nous fûmes de nouveau attaqués par les Cosaques. Ney et Victor dépensèrent tout ce qui leur restait de munitions et parvinrent à repousser l'ennemi.

Cette dernière bataille mit fin aux souffrances de pauvres soldats qui, se sentant perdus, combattirent avec l'énergie du désespoir. Du beau corps d'armée du maréchal Ney, il ne restait plus que cinq cents combattants ; celui de Victor en comptait un peu plus, un millier peut-être.

Trois cent mille hommes avaient trouvé la mort dans cette désastreuse retraite ! et cent mille étaient prisonniers.

Ainsi finit la seconde grande armée. La première, celle d'Austerlitz, avait fondu en Espagne.

. . . .

Nous arrivâmes enfin à Smorgoni où nous trouvâmes quelques provisions dont beaucoup étaient avariées.

Un grand désordre régnait dans cette ville. Le service des subsistances s'était dirigé sur Wilna, de sorte que les vivres furent distribués sans aucun discernement.

On avait espéré que les corps dissous se reformeraient d'eux-mêmes pour venir à la distribution, mais nous étions tous disséminés et il était impossible de reformer les escadrons et les compagnies où les généraux faisaient fonctions de capitaines, et les colonels celles de sous-officiers. Notre cavalerie était tellement démontée que l'on n'arriva point sans peine, en réunissant les officiers auxquels il restait un cheval, à former quatre pauvres compagnies de cent cinquante hommes. Et c'était cet escadron sacré qui, sous les ordres du roi de Naples, formait maintenait la garde de L'Empereur.

Quand je me présentai avec Rebattel, Martinvast et la Finette pour recevoir quelques provisions, on nous répondit que l'on ne distribuait rien aux militaires isolés.

– Alors, dit Rebattel, les militaires isolés doivent crever de faim ?

D'autres soldats qui nous avaient rejoints et à qui on fit la même réponse prirent fort mal cette décision. Malgré la vive résistance des « riz-pain-sel », ils pénétrèrent dans le magasin aux vivres. Nous les imitâmes, et les commis débordés durent nous céder la place. Je vous prie de croire que l'on se servit copieusement. Au bout d'une heure, il ne restait plus rien dans le magasin.

Rebattel avait retrouvé toute sa gaieté. Il nous entraîna à travers la ville. Dans une rue nous trouvâmes une charrette attelée d'un gros cheval gris pommelé.

– V'là une voiture qui nous attendait, dit-il… Montez, la Finette, je vous l'offre.

La cantinière ne se fit pas prier. Elle monta dans la carriole, mais comme elle ne pouvait tenir les guides, à cause de sa blessure, ce fut le sergent qui remplit l'office de conducteur, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un muletier qui consentît à prendre sa place.

Nous n'envisagions pas sans plaisir la perspective de nous faire véhiculer pour continuer notre route, mais un colonel que nous rencontrâmes nous fit tous descendre à l'exception du muletier et de la Finette, et nous enjoignit de nous rendre au rassemblement qui avait lieu sur une place voisine.

Nous trouvâmes là des militaires de toutes armes et de tous grades, qui attendaient, en battant la semelle, que l'on voulût bien leur donner des instructions.

Et les conversations, allaient leur train.

– Camarades, s'écria tout à coup un cuirassier qui arrivait, savez-vous la nouvelle ? L'Empereur nous a lâchés… oui, il est parti… il en a assez, il retourne en France.

Ce fut de toutes parts un concert de malédictions :

– Il fuit… il f… le camp comme en Égypte…

– Il nous abandonne après nous avoir sacrifiés !

– Il retourne se chauffer aux Tuileries…

– Et il nous laisse crever ici !…

Ces plaintes étaient assez naturelles de la part d'hommes qui avaient mis toute leur confiance en l'Empereur, et qui se voyaient abandonnés, mais étaient-elles justes ?

La conduite de Napoléon, s'il n'eût été que général, aurait été infâme ; comme chef d'un grand peuple, elle lui était tracée par la politique, car les circonstances exigeaient impérieusement sa présence au sein de ses États. Elle y était nécessaire soit qu'il voulût continuer la guerre ou traiter la paix. À quels dangers d'ailleurs son absence ne l'exposerait-elle pas, lorsqu'on apprendrait ses désastres, puisque le général Mallet, avant qu'ils fussent connus, et avec si peu de moyens, avait mis en péril le gouvernement.

Cependant, les soldats qui n'étaient au courant de rien et qui ne comprenaient guère les choses de la politique manifestaient leur mécontentement de façon brutale et les officiers étaient impuissants à les calmer.

Comme l'armée ne pouvait demeurer sans chef, ce fut le prince Eugène qui en prit le commandement. Il parvint à rétablir la discipline, réunit les faibles troupes qui restaient, et leur donna le temps de se reposer et de se refaire. Il fit sa retraite avec ordre, atteignit Posen, et, le 21 février, il occupait Berlin.

DEUXIÈME PARTIE

I

Quand je revins à Paris, en congé de convalescence, à la suite d'une fièvre maligne contractée en Allemagne, l'aspect de la capitale n'était plus celui que j'avais connu à mon départ pour l'armée. Paris, accoutumé depuis quinze ans à des chants de victoire, était maintenant d'une tristesse morne. Et cependant, chaque soir, il y avait fête aux Tuileries[8].

On a beaucoup reproché à l'Empereur ces fêtes et ces bals qui détonnaient au milieu de la désolation générale, mais il s'efforçait ainsi de redonner confiance au peuple, il voyait pâlir son étoile et affectait une tranquillité qu'il était loin d'avoir, car, à ce moment, l'horizon s'assombrissait de plus en plus…

De mauvaises nouvelles arrivaient de la Vieille-Prusse, et les royalistes, qui avaient vu avec quelle facilité le général Mallet avait failli s'emparer du pouvoir, commençaient à comprendre que le « colosse » qui avait terrorisé l'Europe n'était pas invulnérable…

Le procès de Mallet avait aussi révélé bien des choses que l'on ne soupçonnait pas, et les factieux caressaient le secret espoir de détrôner celui qu'ils affectaient avec mépris d'appeler « Monsieur Buonaparte ».

Les récits des officiers et des soldats revenus de Russie avaient singulièrement refroidi l'enthousiasme populaire, mais

---

8 « C'était, dit le général Fezensac, dans ses *Souvenirs militaires*, insulter à la douleur publique. Je me souviendrai toujours d'un de ces bals lugubres où je crus danser sur des tombeaux. »

tout s'oublie, aussi bien les succès que les défaites, et peu à peu l'Empereur sentit renaître sa force.

On n'abat pas une idole du jour au lendemain.

J'avais réintégré la caserne du Champ-de-Mars où arrivaient chaque jour de nouvelles recrues. Pour ces conscrits j'étais maintenant un vieux grognard… j'étais celui qui revenait de Russie, le dur à cuire qui avait résisté aux pires calamités.

On me pressait de questions, et je répondais, heureux, malgré tout, de montrer que j'avais joué un rôle dans l'affreuse tragédie.

Quelques anciens qui avaient, eux aussi, pris part à la campagne, renchérissaient sur ce que je disais, exagérant à plaisir et, ne voulant pas être en reste, j'inventais mille péripéties toutes plus atroces les unes que les autres et qui faisaient frissonner les conscrits.

Presque malgré lui, le soldat est vantard, et quand on l'interroge sur ses campagnes, il a une tendance à tout amplifier, à tout surcharger. Les escarmouches, les petits combats d'avant-postes auxquels il a pris part deviennent, dans son récit, de véritables batailles, et les batailles des drames terribles que l'imagination rend plus effarants encore.

Quand on est sorti indemne du déluge de mitraille au milieu duquel on a passé, on ressent une certaine fierté de pouvoir dire : « Lorsque ça chauffait si fort à X… j'étais là. »

Cet orgueil militaire est en somme bien excusable ; il fait partie du patrimoine du soldat, c'est lui qui entretient l'esprit dans des dispositions belliqueuses et crée parfois des héros.

Pendant la retraite de Russie, j'avais été parmi les grognards ceux qui accusaient l'Empereur de tous les maux qui fondaient sur eux ; aujourd'hui j'excusais toutes ses fautes, et me sentais prêt à marcher de nouveau à la conquête du monde…

Et tous les anciens étaient comme moi.

Dès que nous nous trouvions ensemble, nous ne nous gênions point pour critiquer Napoléon, mais devant les conscrits nous en parlions maintenant avec enthousiasme, car rabaisser l'Empereur c'eût été nous diminuer…

Je faisais toujours partie du 48e que l'on reformait entièrement avec des conscrits et d'autres soldats venus d'un peu partout.

Rebattel nous avait rejoints, et je revis avec joie le vieux sergent.

Dès qu'il m'aperçut, il se jeta dans mes bras, en s'écriant :

– Bonjour, mon fils… on se retrouve enfin. Ah ! on en a vu de dures ensemble, et ça n'est pas fini, car je sais qu'il se prépare encore quelque chose.

Suivant son habitude, Rebattel voulait toujours paraître bien renseigné. Je le trouvai vieilli ; les quelques cheveux qui lui restaient étaient presque blancs, et sa grosse moustache grisonnait. Son visage était ridé, amaigri, et ses épaules s'étaient voûtées. Dame, le coup avait été rude pour lui. Rebattel avait cinquante ans passés, et c'était miracle qu'il eût supporté si vaillamment les terribles fatigues que nous venions d'endurer. Il m'apprit que notre capitaine était mort à Dresde d'une chute de cheval, et que Martinvast avait succombé à l'hôpital de Posen… Quant à la « Finette », elle était complètement rétablie, mais on avait dû lui couper le bras.

– On croyait après ça, dit Rebattel, que la brave femme quitterait l'armée… ah bien ouiche ! elle est plus en train que jamais, et nous la reverrons avant peu… Si celle-là n'a pas le « brimborion » qu'est-ce qui l'aura alors ? Paraît que Murat doit parler de la chose à l'Empereur… et nous arroserons bientôt ça, je l'espère. Ah ! c'est une gaillarde que notre Finette, et il serait à souhaiter que bien des hommes soient aussi courageux qu'elle… J'étais là quand on lui a fait l'opération. Elle a supporté ça d'une façon étonnante… Je lui tenais la tête pendant que le chirurgien la charcutait, et elle ne bronchait pas… Elle me regardait et je t'assure que j'étais plus ému qu'elle… Quand la scie a attaqué l'os, elle a serré les dents et fermé les yeux… Sa figure était devenue si pâle que j'ai bien cru qu'elle allait s'évanouir, mais elle a tenu bon. C'est qu'après, quand ç'a été fini qu'elle a tourné de l'œil. Ah ! sacré mâtin ! j'ai eu une rude suée, je t'assure… mais elle avait tenu à ce que je sois là, j'pouvais pas lui refuser, s'pas ? Elle a toujours eu de l'affection pour moi, tu le sais. Si on s'est parfois un peu chamaillés, ça n'tirait pas à conséquence…

L'arrivée de Rebattel fut, comme on doit le penser, fêtée joyeusement, et les conscrits firent les frais de cette petite fête.

– C'est égal, ne cessait de répéter le brave sergent, pendant qu'on remplissait son verre toujours vide, on est mieux ici que chez les Cosaques, hein Bucaille ? Ah ! les salauds ! ce qu'on les a houspillés… s'il en reste une cinquantaine c'est tout.

Pendant huit jours, le sergent ne dessoûla pas, mais quand, enfin, les *sit nomen* des conscrits furent épuisés, il revint à son état normal… Pour cet homme habitué à guerroyer, la vie de caserne était insipide. Il allait et venait comme une âme en peine, ne sachant à quoi employer sa journée, en dehors des heures d'exercice (car il avait été chargé de l'instruction d'une vingtaine de conscrits).

Un soir que nous étions tous deux attablés dans un cabaret voisin de la caserne où fréquentaient habituellement des grenadiers de la Garde, Rebattel me dit, en caressant sa longue moustache :

– Vois-tu, fils, j'ai une idée.

Il sembla réfléchir, puis reprit au bout d'un instant :

– Est-ce que ça te dirait d'entrer dans la Garde ?

– Ma foi oui… mais voudra-t-on m'accepter ?

– T'occupe pas de ça, je m'en charge…

– Et vous y entreriez aussi ?

– Naturellement…

– Il faudrait des protections ?

– J'en ai… tu penses bien que si je te dis ça, c'est que je suis sûr de mon affaire… Un sergent décoré comme moi ne voudrait pas s'exposer à un échec…

– Mais moi qui ne suis ni sergent ni décoré ?

– Il suffira que je te recommande… La Garde a été très éprouvée en Russie, on est en train de la reformer et le maréchal Ney cherche des lapins, des gaillards qui aient fait leurs preuves… Je sais qu'il doit venir ici demain pour passer en revue les conscrits… je lui parlerai.

– Vous le connaissez ?

Rebattel eut un signe de tête affirmatif.

Entrer dans la Garde, cela ne me déplaisait pas. Je savais la prédilection de l'Empereur pour ce corps d'élite et j'estimais que les chances d'avancement sont moins rares lorsqu'on a le bonheur de se trouver près du « Soleil ».

Il ne me déplaisait pas non plus de troquer mon vilain uniforme contre le frac bleu, le gilet de basin blanc, la culotte de nankin et le bonnet à poil des grenadiers de la Garde. Je n'ignorais pas que ce régiment était toujours mieux ravitaillé que les autres, j'en avais eu la preuve en Russie, car alors que nous commencions à serrer nos ceintures, les soldats de la Garde étaient encore amplement pourvus de vivres et de munitions. Puisque je ne pouvais abandonner l'armée, autant valait servir dans un corps d'élite.

– Ne dis rien, fit Rebattel… les autres n'ont pas besoin de savoir… ils voudraient tous faire comme nous et ça serait l'encombrement… Une fois que nous serons admis, ils feront ce qu'ils voudront… Trouve-toi demain à la porte de la caserne, après la revue. Allons, au revoir, j'ai une démarche à faire du côté de Vaugirard.

Nous nous séparâmes.

Je la connaissais la démarche qu'allait faire le brave sergent. Il avait du côté de Vaugirard un ancien camarade retraité à la suite de blessures, qui tenait un petit débit de vins…

C'était là que, depuis notre retour, Rebattel passait ses journées à boire et à jouer au loto. Sans famille, sans relations, il avait pris l'habitude de vivre sur le commun, et s'il se rendait toujours seul à Vaugirard, c'est parce qu'il ne voulait pas que l'on sût qu'il abusait un peu trop de la générosité de son ami.

Bien qu'il n'eût jamais un liard vaillant, Rebattel était très fier, et comme tous les vieux briscards, un tant soit peu vaniteux. À l'entendre, il connaissait beaucoup de monde, et fréquentait même chez des officiers.

Cela le posait aux yeux des soldats, mais quand il rentrait ivre, il ne manquait jamais de raconter tout ce qu'il avait fait dans la journée, de sorte que nous étions presque tous au courant de sa vie, une vie bien modeste à la vérité, comme celle de la plupart des sous-officiers, qui, à la caserne, voulaient tenir un certain rang (le grade oblige) et dont les maigres ressources n'étaient pas à la hauteur des appétits.

Ils étaient obligés de faire des dettes qu'ils oubliaient d'ailleurs avec une extrême facilité et qu'ils croyaient éteintes par la prescription au retour d'une nouvelle campagne.

II

Le lendemain, après la revue des conscrits, je me trouvais, comme convenu, devant la grand'porte de la caserne.

Rebattel arriva bientôt.

Il avait fait toilette, c'est-à-dire qu'il avait astiqué ferme les boutons de sa capote, son hausse-col, l'aigle de son shako et le fourreau de son sabre. Quant à son uniforme, il l'avait lavé sans parvenir à en enlever les taches. Ses bottes bien cirées laissaient apercevoir par de nombreux trous la peau de ses pieds qui semblaient moins nets que son fourniment.

Il m'inspecta d'un coup d'œil, tira ma capote qui plissait un peu dans le dos, rajusta mon col et donna d'un tour de main une position verticale à mon shako qui penchait un peu sur la droite.

– Tu comprends, me dit-il, faut pas avoir l'air d'un cascadeur, le maréchal n'aime pas ça…

Il se mit au garde à vous, m'ordonna d'en faire autant, et nous demeurâmes sur place, raides comme deux soldats de bois.

Une batterie de tambours à laquelle succéda une rapide sonnerie de clairons annonçait que la revue était terminée.

Le factionnaire de garde à la porte, étonné de nous voir ainsi la main dans le rang, risqua une plaisanterie que Rebattel prit fort mal. Il remit vertement le soldat à sa place, et comme l'autre ripostait, il lui cloua le bec par cette simple phrase :

« Ceux qui n'ont pas fait la retraite de Russie n'ont pas le droit d'élever la voix. »

Bientôt le maréchal Ney parut. C'était un homme de haute taille, solidement bâti, à la figure bon enfant, à la démarche un peu lourde. Il était loin d'arborer, comme Murat, un uniforme éblouissant. Un ample manteau gris bleu, un bicorne quelque peu défraîchi, des bottes à revers en cuir gras sur lesquelles battait un grand sabre recourbé, telle était sa tenue. Quand son manteau s'ouvrait, au hasard de la marche, on apercevait un habit sombre et une culotte de nankin moulant d'énormes cuisses. Il était accompagné d'un colonel de hussards qui semblait un enfant à côté de lui.

Dès qu'il franchit la porte de la caserne, Rebattel avança de trois pas, salua d'un geste automatique et prononça d'une voix que faisait trembler l'émotion :

– Mon… sieur le maré… chal !…

Le maréchal le regarda en souriant, le détailla d'un coup d'œil et lui dit :

– Qu'y a-t-il, mon ami… une réclamation ?

– Non… monsieur le maréchal, veuillez m'excuser si…

– Tu es tout excusé, parle…

– Monsieur le maréchal, si c'était un effet de votre bonté. Je voudrais… pardon, je désirerais entrer dans la Garde… et le caporal que voilà serait heureux, lui aussi, d'obtenir la même faveur, grâce à votre haute bienveillance que… je… que nous connaissons tous, vu que… dans différentes circonstances dont… auxquelles… nous avons pu apprécier…

Le malheureux sergent bafouillait, il était rouge, roulait de gros yeux, cherchant la phrase qui ne venait pas.

Le maréchal, qui vit son embarras, lui frappa familièrement sur l'épaule :

– Tu reviens de là-bas, dit-il, je te reconnais… il ne doit plus en rester beaucoup de ton pauvre 48e.

– Nous sommes encore vingt-deux, monsieur le maréchal…

Ney hocha tristement la tête, et se tourna vers le colonel qui l'accompagnait, en murmurant :

– Les pauvres enfants !

Et s'adressant à Rebattel :

– Tu tiens beaucoup à entrer dans la Garde ?

– Oui, monsieur le maréchal…

– C'est entendu… adresse-moi une demande… je l'appuierai auprès de l'Empereur…

– Nous sommes deux, monsieur le maréchal… le caporal ici présent, que j'en réponds comme de moi-même, voudrait aussi permuter… Il était là-bas… avec moi… et je vous garantis qu'il les a houspillés ferme ces sacrés Cosaques… même qu'on l'a nommé caporal après l'affaire de Vitebsk… qui… vous savez… que… ça chauffait dur…

– C'est bien… adressez-moi une demande tous les deux…

– Merci, monsieur le maréchal… fit Rebattel, en saluant, les talons joints…

Ney eut un sourire, et nous l'entendîmes qui disait au colonel : « N'est-ce pas qu'ils sont beaux, mes grognards ? »

Quand il se fut éloigné, le sergent m'entraîna :

– L'affaire est dans le sac... Tu as vu... il m'a bien reconnu, le maréchal... Parbleu ! ce n'est pas la première fois qu'il me voit... S'il ne m'en a pas dit plus long, c'est à cause de toi... mais si j'avais été seul... Enfin, ça va... nous échangerons bientôt notre « marmite » contre le bonnet à poil... J'avoue que ça m'ennuiera bien un peu de quitter notre bon 48e, mais il existe si peu maintenant... avant un mois, ce sera un nouveau régiment, un régiment neuf où nous ne connaîtrons presque personne... Je m'occuperai aussi de la Finette... et je verrai à la faire, elle aussi, entrer dans la Garde... comme ça, nous nous retrouverons tous ensemble... Dommage que Martinvast se soit laissé glisser, il aurait fait un beau grenadier, l'animal, avec ses cinq pieds six pouces...

Rebattel aimait à se donner des airs protecteurs. Il ne connaissait pas plus que moi le maréchal Ney, mais il finit, après cette brève entrevue, par se figurer que le duc d'Elchingen le tenait en haute estime, et qu'il l'avait à diverses reprises remarqué sur le champ de bataille.

Je n'eus garde de le désillusionner.

– Maintenant, c'est pas tout ça, dit Rebattel... faudrait voir à écrire nos demandes... nous tâcherons de bien tourner ça, pour qu'on voie que nous ne sommes pas des coïons...

Nous achetâmes aux environs de la caserne du papier blanc, des enveloppes, de l'encre et des plumes d'oie, et allâmes nous installer dans un cabaret de la rue de Saxe, voisine du Champ de Mars.

Là, nous nous assîmes, après avoir commandé un flacon de bourgogne, et Rebattel qui n'avait jamais voulu avouer qu'il ne savait pas écrire, me dit, après avoir étalé une feuille blanche sur la table :

– Passe-moi une plume.

Quand il l'eut entre les mains, il réfléchit un instant, puis se pencha sur le papier, mais s'écria avec un geste de colère :

– N. de D. !... mes sacrés yeux !... toujours mes sacrés yeux ! je croyais que ça se remettrait, mais depuis Marengo où que j'ai eu quasiment la vue brûlée, je vois trouble... Prends la plume, mon fils, et écris pour moi... mais attention, hein ? faudrait pas que ta demande et la mienne, ça soye la même écriture... Ah ! quel malheur que je n'y voie pas assez... Attends que j'essaye encore un coup... eh bien, non... y a pas moyen ! ça va de mal en pis... pourvu que ça ne s'aggrave pas... manquerait plus qu'une fois dans la Garde j'y voie plus assez pour piquer dans l'tas...

J'avais l'air d'ajouter foi à ce qu'il disait ; je crus même devoir le plaindre.

Cette petite comédie dura quelques instants, puis je m'apprêtai à écrire :

– Oh !... fit le sergent, pas si vite... faut d'abord savoir ce que nous allons dire... inutile de gâcher du papier... Voyons... c'est à l'Empereur que nous nous adressons... Comment que tu crois qu'on devrait l'appeler ? Sire ou Sa Majesté ?

– À mon avis, c'est Sire qu'il faut mettre...

– C'est pas un peu sec... si on disait par exemple...

Il réfléchit, puis ne trouvant rien :

– Va pour Sire, dit-il… Tu crois que c'est assez respectueux ?

– C'est la formule ordinaire des suppliques et des demandes…

– Eh bien, vas-y…

– Ça y est.

– Bon… à présent, tu sais ce qu'il faut mettre ?

– Ma foi oui : « Sire, j'ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance…

– Parfait… oui… tu y es… votre haute bienveillance, c'est ce que j'aurais mis… C'est toujours ainsi que je commençais autrefois, quand j'avais de bons yeux comme toi… Donc… continue.

– La faveur d'être admis…

– Oui… c'est correct… mais faut bien « espécifier », dans quel régiment de la Garde nous voulons entrer…

– N'avez-vous pas parlé des grenadiers de la Garde ?

– Oui… je crois qu'il n'y a pas mieux, n'est-ce pas ?… Nous ne pouvons songer à la cavalerie… d'ailleurs, moi, j'ai la cavalerie en horreur… Un soldat ne doit avoir qu'à s'occuper de ses armes et de sa personne… s'il faut encore qu'il s'occupe de son cheval, il est obligé de négliger le reste… Écris : « d'être admis dans les grenadiers de la Garde ».

Et Rebattel se pencha vers moi, comme s'il voulait s'assurer que je ne commettais pas d'erreur…

Aussitôt que la demande fut écrite, je la lui lus, et il se déclara satisfait.

– Maintenant, dit-il, à toi… et tâche de faire une autre écriture…

– Soyez tranquille.

Lorsque j'eus terminé il compara les deux demandes, en fronçant le sourcil, puis laissa tomber ces mots :

– Les deux « coligraphies » sont bien dissemblables. L'Empereur n'y verra que du feu.

Je glissai les deux feuilles sous enveloppe, et écrivis de ma plus belle main, en modifiant toutefois mon écriture : « À Sa Majesté l'Empereur, en son palais des Tuileries ».

Rebattel s'empara des enveloppes et ne les lâcha plus. Quand nous fûmes dehors, il les tint ostensiblement à la main, et aux camarades qu'il rencontrait, il disait invariablement : « Je viens d'écrire à l'Empereur… »

Un peu avant de rentrer à la caserne, nous rencontrâmes un ancien caporal que connaissait Rebattel… Il s'appelait Ravignac, et venait tout récemment d'entrer dans la Garde. Il arborait avec orgueil un bel uniforme tout neuf, et marchait avec dignité, comme s'il eût porté le Saint-Sacrement. C'était un superbe gaillard qui, avec son bonnet à poil, semblait d'une taille gigantesque.

– Mes compliments, lui dit Rebattel !… te v'là joliment bien tourné… De loin, j'te prenais pour un officier… Tu ne m'avais

pas dit que tu avais l'intention de lâcher le 3e voltigeurs ». Et c'est dur d'entrer dans la Garde ?

– Oui… assez… faut des protections… Si le cœur t'en dit, j'peux te recommander au colonel de Moronval…

– J'ai mieux que ça, répondit Rebattel !… On n'a pas fait la campagne de Russie sans se créer quelques relations…

– C'est vrai, tu reviens de chez les Cosaques… paraît que ça a chauffé là-bas…

– Pas en revenant, à coup sûr… si t'avais eu comme nous dix-huit degrés « sensigrades » sur le dos, t'en aurais fait une tête, mon vieux Ravignac…

– J'ai vu autant que ça ?

– Et où donc ?

– En Autriche…

Rebattel eut un sourire indulgent :

– Tu dois te tromper, dit-il… jamais en Autriche vous n'avez eu vingt-huit degrés… comme nous…

– Tiens, tu disais dix-huit…

– La langue m'a fourché… C'est vingt-huit qu'on a eus… et y a même une semaine où qu'il a fait trente-huit… ma moustache était comme un glaçon, et j'avais les pieds que je ne les sentais plus… demande plutôt au caporal qu'est avec moi, il pourra te le dire…

– Parfaitement, appuyai-je, le sergent a raison…

Ravignac n'insista plus. Il prêtait d'ailleurs peu d'attention à ce que nous lui disions, occupé qu'il était à frotter une tache qu'il venait de remarquer sur sa manche.

Rebattel lui frappa sur l'épaule :

– Et alors, fit-il, c'est tout ce que t'as à nous dire… j'croyais que dans la Garde on arrosait aussi sa bienvenue…

– Si tu veux, répondit Ravignac… j'suis pas encore à un *sit nomen* près… venez…

Et il nous entraîna, rue de Babylone, dans un débit de vins où il semblait fort connu. Dès que nous entrâmes, un caporal de voltigeurs se leva et vint lui serrer la main…

Ravignac nous le présenta, et nous nous attablâmes, tous quatre, devant un flacon de vin vieux…

III

Comme tous les gens du Midi, Ravignac avait la langue bien pendue…

Tout en continuant de frotter la maudite tache qui s'obstinait à ne pas disparaître, il nous parlait de son nouveau régiment qui avait été, la veille, présenté à l'Empereur, dans la cour des Tuileries, et nous nommait tous les officiers qui étaient là… À l'entendre, il n'y avait jamais eu pareil enthousiasme à aucune revue. L'Empereur avait fait une distribution de croix, et la foule massée aux abords des Tuileries poussait des vivats formidables.

– Le peuple était content de revoir l'Empereur, dit-il, vous comprenez… après l'affaire… et les mauvaises nouvelles qui nous arrivaient de Russie.

– Oui, fit le caporal de voltigeurs, nous avions fini, nous aussi, par croire qu'il était mort… Tout le monde le disait déjà… et s'en est fallu de peu qu'en revenant il ne trouve sa place prise… Ah ! c'est pas pour dire, mais le général Mallet avait joliment manœuvré…

– C'était un traître, s'écria Ravignac, et il n'a eu que ce qu'il méritait…

– Bien sûr… mais c'était quand même un brave… dommage qu'il ait mal tourné… oui… c'était un brave…

– C'est vrai, t'en sais quelque chose.

– Oui, malheureusement, je faisais partie du peloton d'exécution comme vétéran… Jusqu'au dernier moment, j'ai cru que je ne serais pas désigné, mais je suis tombé au sort… Faut vous dire que personne ne s'était présenté quand on avait demandé des volontaires, alors l'adjudant Laborde a fait mettre cinquante noms dans un shako…

– Oui, fit Ravignac, c'est dur quand même de tirer sur un général, un ancien commandant à l'armée du Rhin et à l'armée d'Italie…

Le sort m'avait désigné, continua le caporal de voltigeurs, fallait obéir, s'pas ?

– Il est bien mort à ce qu'on dit ?

– Pour ça oui… Ah ! tant que je vivrai, je me rappellerai cette exécution-là… C'était le 29 octobre… j'oublierai jamais la date… Il tombait une petite pluie fine… On nous avait dirigés, dès deux heures de l'après-midi, sur la plaine de Grenelle. Chacun des corps en garnison à Paris à ce moment avait envoyé un fort détachement de troupes. La Garde soldée et la dixième cohorte étaient rassemblées au grand complet et sans armes. Les compagnies dont les officiers allaient être fusillés avaient leur habit retourné… Toutes les troupes s'étaient formées en trois fronts… Au milieu on avait placé deux pelotons de vétérans, le premier composé de cent vingt hommes et le second, le peloton de réserve, de trente seulement ; moi je faisais partie de ce dernier et j'espérais bien que nous n'aurions pas à intervenir.

– Vous étiez tous des vétérans ? demanda Rebattel.

– Oui…

– La foule ne tarda pas à arriver, toutes les fenêtres des maisons et des guinguettes qui bordent la chaussée du boulevard étaient encombrées de spectateurs parmi lesquels on remarquait beaucoup de femmes…

– Qu'est-ce qu'elles venaient f… là, grogna Rebattel !… c'est-y un spectacle pour les femmes !…

– Nous pataugions toujours dans la boue quand, tout à coup, nous avons entendu un grand murmure parmi la foule. C'étaient les condamnés qui arrivaient. Alors, des gens se sont mis à crier : « Chapeaux bas ! Chapeaux bas ! » et nous avons vu déboucher de la barrière de Grenelle un piquet de gendarmes qui arrivaient au grand trot, sabre nu… Derrière eux, il y avait six voitures dans lesquelles se trouvaient les condamnés.

– Ils étaient donc plusieurs ?

– Attendez, sergent, vous allez voir. Oui, ils étaient plusieurs… y avait d'abord, le général Mallet, puis Lahorie, Guidal, Soulier, Piquerel et Boecchamp ou Bonchamp, et d'autres, je ne sais plus bien. Quand les condamnés eurent été conduits à la place où ils devaient être fusillés, on les fit tous placer sur une ligne, le général Mallet au milieu… Alors, le capitaine de gendarmerie fit ouvrir le ban, et l'officier rapporteur se mit à lire le jugement de la commission militaire… La pluie continuait de tomber et le papier qu'il tenait entre les mains était tout trempé. Quand il a eu fini, le général Mallet s'est écrié, j'entends encore sa voix : « Monsieur l'officier de gendarmerie, en ma qualité de général, et comme chef de ceux qui vont mourir ici pour moi, je demande à commander le feu ».

– Ça c'était crâne, murmura Ravignac.

– Alors, le peloton s'est préparé. « Attention, que s'est écrié le général : portez… armes !… apprêtez armes !… en joue…

feu !… » Tous les condamnés sont tombés, excepté lui… il n'était que blessé, paraît-il…

« Eh bien ! quoi, qu'il a dit, et moi, mes amis, vous m'avez oublié ?… À moi le peloton de réserve !… »

– C'était à votre tour maintenant, dit Rebattel…

– Oui… et je vous assure que mon cœur battait une fameuse charge… Ah ! il avait la vie dure, le général ! Pensez donc, après notre feu de peloton… il n'était pas encore mort, et un adjudant a été obligé de l'achever à bout portant…

– Faut croire, dit Ravignac, que vous ne l'aviez pas tous visé… vous étiez trente… vous n'auriez pas dû le manquer…

– C'est vrai, fit le caporal de voltigeurs, mais y en a dans le tas qui ont tiré à côté…

– Et tu étais du nombre ?

Le caporal ne répondit pas.

– C'est triste tout de même des choses comme ça, ajouta-t-il, au bout d'un instant…

– Oui, dit Rebattel… mais l'Empereur ne pouvait pas faire autrement…

– Il aurait peut-être pu l'exiler.

– Pour qu'il fasse comme un général que je ne veux pas nommer et qu'il aille offrir ses services à l'ennemi… L'Empereur s'est défendu, et il a bien fait. Vois-tu qu'en revenant de Russie, il ait trouvé sa place occupée.

– Ah ! il s'en est fallu de peu… sans l'intervention de M. Pasques, l'inspecteur général de police qui a vu clair dans le jeu de Mallet, ça y était.

– Pour un moment, peut-être, mais il y avait d'autres troupes, elles n'auraient pas toutes marché…

– Pourquoi pas ? du moment qu'elles croyaient que l'Empereur était mort…

Il y eut un silence.

– Ah ! fit Ravignac, parlons d'autre chose, si vous voulez bien… à votre santé !…

– Et à la santé de l'Empereur ! ajouta Rebattel…

– Oui, à la santé de l'Empereur !

Rebattel, allumé par le petit vin, était, suivant son habitude, devenu très loquace… Il finit par montrer à Ravignac nos deux demandes qu'il tenait toujours à la main, et qui étaient déjà passablement froissées.

– T'arrives un peu tard, dit Ravignac… Presque toute la Garde a été reformée et si tu n'as pas un sérieux appui, tu risques de demeurer longtemps sergent au 48e.

– On s'occupe de nous, fit Rebattel avec un petit hochement de tête… Tu penses bien qu'on n'est pas des enfants…

– Ah ! ricana le caporal de voltigeurs, vous voulez entrer dans la Garde… j'aime mieux que ça soit vous que moi. Vous n'aurez plus un moment de tranquillité… À chaque instant ce seront des revues, des prises d'armes… et un astiquage je ne vous dis que ça…

Ravignac protesta avec véhémence. La Garde n'était pas ce qu'on prétendait. Elle avait, en temps de paix, plus de liberté que les autres corps, on y était considéré, bien nourri et, en campagne, on ne manquait de rien.

– Ces régiments-là, c'est bon à faire du fla-fla, rien de plus.

Rebattel protesta, comme s'il faisait déjà partie de la Garde, Ravignac vint à la rescousse, et le malheureux caporal de voltigeurs fut mis à l'amende, c'est-à-dire qu'il dut payer un flacon de vin à ceux qu'il avait outragés.

Après une vive discussion, on se sépara bons amis.

Avant de nous quitter, Ravignac, très allumé, nous fit une foule de recommandations et offrit encore de nous protéger, ce qui choqua fortement Rebattel, lequel ne pouvait admettre qu'un simple grenadier de la Garde, sur la poitrine duquel ne brillait point la croix des braves, semblât le prendre pour un inférieur…

Le soir, nous portâmes nos deux demandes aux Tuileries, et nous rentrâmes à la caserne beaucoup moins confiants que le matin.

Si le maréchal Ney allait nous oublier !

IV

Il ne nous oublia pas.

Huit jours après, Rebattel et moi étions convoqués par le colonel de Merville du 2e grenadiers de la Garde, qui nous annonçait que nos demandes avaient été agréées par le maréchal du palais et que nous comptions, dès maintenant, à l'effectif de ce régiment.

Par une faveur spéciale, que nous devions sans nul doute au maréchal Ney, nous conservions nos grades.

Rebattel ne se tenait plus de joie et fit, ce jour-là, de si copieuses libations, aux frais des jeunes recrues, que je dus le porter dans sa chambre, où il se jeta tout habillé sur son lit, en répétant d'une voix pâteuse : « Vive l'Em… pereur !… Vive le… Maré… chal… le Maré… chal ».

Il ne tarda pas à s'endormir, et je regagnai mon quartier, très excité, moi aussi.

J'étais maintenant soldat dans l'âme, et je ne souhaitais qu'une chose : repartir promptement en campagne. Je ne rêvais plus que batailles, charges à la baïonnette, fusillades et combats de corps à corps.

Qui aurait pu reconnaître aujourd'hui le petit conscrit qui, l'année précédente, suivait à contrecœur le sergent Rossignol ? Ce que c'est tout de même que l'orgueil militaire ! Il se développe sans qu'on y prenne garde, et l'ancien réfractaire devient

peu à peu le modèle des soldats. Du jour où l'on endosse l'uniforme, on est tout de suite un autre homme, et l'on en arrive à considérer les civils comme des êtres inférieurs que l'on est obligé de protéger, parce qu'ils ne sauraient le faire eux-mêmes. Je n'irai pas jusqu'à dire que l'on a pour eux du mépris, ce qui serait exagéré, mais on estime que ceux qui se font tuer, pendant que les bourgeois demeurent bien tranquillement chez eux, les pieds sur les chenets, méritent tout de même d'être placés au-dessus des « péquins ».

Maintenant, j'étais grenadier et, qui plus est, caporal de grenadiers de la Garde. Nul sort ne me paraissait plus enviable, et je me voyais déjà sergent, avec la croix d'honneur sur la poitrine. Il s'agissait de la gagner, cette croix, mais je ne désespérais pas de l'obtenir.

Quand je fus équipé, vêtu d'un bel uniforme neuf, j'éprouvai le besoin de me montrer et, avec Rebattel, qui n'était pas moins fier que moi de sa nouvelle tenue, nous nous promenâmes dans Paris, l'air hautain, lorgnant avec un sourire avantageux les femmes que nous croisions, et regardant insolemment les hommes. Nous parlions haut, mais j'éprouvais, de temps à autre, quelque embarras, quand Rebattel qui parlait plus fort que moi, en sa qualité de sergent, lançait quelque bourde ou prononçait une de ces phrases qui dénotaient son manque absolu d'éducation.

Comme tous les ignorants, il affectionnait les grands mots, les écorchait à plaisir et leur donnait un sens ridicule. Parfois, pour montrer aux passants qu'il n'était pas un illettré, il s'arrêtait devant une affiche, me disait de la lui lire, et la commentait ensuite à haute voix avec des « cuirs » épouvantables.

Lorsque nous pénétrions dans un café, il prenait aussitôt un ton de commandement pour se faire servir, et bientôt on

n’entendait plus que lui. Si quelqu’un s’avisait de sourire, il le prenait aussitôt à partie, et parlait de le pourfendre.

Et il fallait l’entendre alors dégoiser toutes les injures qu’il savait. J’étais souvent fort gêné d’être en sa compagnie, mais il s’était accroché à moi, et il m’était impossible de m’en débarrasser.

Je n’avais un peu de tranquillité que lorsqu’il était ivre et allait se coucher. Cependant nos nouveaux officiers, qui étaient très stricts sur la discipline, lui firent comprendre que s’il voulait demeurer dans la Garde, il devait changer de conduite.

Rebattel se le tint pour dit.

À partir de ce jour, il fut d’une sobriété exemplaire, mais perdit sa gaieté. Il demeurait des journées entières assis dans sa chambre ; pour le distraire je lui faisais la lecture ; mais il ne s’intéressait guère à ce que je lui lisais.

De temps à autre il m’interrompait, en disant :

– Tout ça, c’est de la roupie de sansonnet… tâche donc de te procurer un journal pour voir si quelque chose se prépare… L’Empereur m’a l’air de s’endormir, c’est pas naturel…

Il n’y avait que deux journaux à l’époque, le *Moniteur* et le *Journal de l’Empire*. À partir du 1er nivôse, le *Moniteur* avait été divisé en deux parties, l’une politique et officielle, soumise chaque jour au contrôle d’État ; l’autre consacrée aux sciences, aux arts, à la littérature et aux bulletins de guerre. Quant au Journal de l’Empire[9] c’était une feuille officieuse, qui ne faisait que répéter ce que disait le *Moniteur*…

---

9 Après la chute de Napoléon, le *Journal de l'Empire* reprit son ancien titre de *Journal des Débats*.

Nous ne trouvions guère de renseignements sur les projets de Napoléon. Et pourtant le bruit courait qu'une nouvelle campagne se préparait.

Un soir, on nous annonça que l'Empereur passerait le lendemain en revue les régiments de la Garde. Nous employâmes une partie de la nuit à astiquer, briquer nos cuivres, polir nos armes.

– Ça va chauffer bientôt me souffla Rebattel… car, chaque fois que l'Empereur passe sa Garde en revue, on se met en route quelques jours après.

Si une revue est un spectacle agréable pour les gens qui y assistent, pour les acteurs c'est une réelle corvée.

Lorsque Napoléon devait passer une revue à midi, dès neuf heures les colonels faisaient prendre les armes à leur régiment. Les chefs de bataillon, qui voulaient auparavant s'assurer que tout était bien, alignaient leurs hommes à huit heures et ainsi de suite dans une proportion décroissante jusqu'au caporal qui mettait son escouade sur pied à cinq heures du matin.

Toutes ces prises d'armes successives fatiguaient plus le soldat qu'un jour de bataille.

La revue devait avoir lieu dans la cour des Tuileries.

À onze heures, nous étions tous alignés immobiles, l'arme au pied. Des officiers passaient et repassaient devant nous, affairés, inquiets, puis se groupaient à un signal.

« Sa Majesté va arriver, leur dit un colonel qui se trouvait tout près de notre compagnie, j'espère que vos soldats ne feront pas comme la dernière fois, et qu'ils crieront : « Vive

l'Empereur !... » C'est à vous, messieurs les capitaines et lieutenants, que je m'en prendrai si tout le monde ne crie pas franchement. »

Enfin les tambours battirent aux champs sur toute la ligne.

L'Empereur arrivait ! Son petit chapeau, son frac vert de chasseur à cheval le distinguaient au milieu de son escorte de princes et de généraux brodés sur toutes les coutures.

Une formidable clameur monta de nos rangs :

– Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur !

Quand elle s'apaisait, nos officiers nous ordonnaient de crier de nouveau et cet enthousiasme de commande se communiquait bientôt aux spectateurs qui faisaient chorus avec nous.

L'Empereur était demeuré à cheval et parcourait le front de bandière. De temps à autre, il s'arrêtait, adressait quelques mots à un soldat, et allait plus loin s'entretenir avec un autre.

Il avait l'habitude, aux revues, d'interpeller les hommes, de leur parler comme s'il les connaissait. Il lui arrivait souvent de demander à un officier : « Comment s'appelle ce sergent que je vois là au premier rang, et qui se trouve le troisième dans l'alignement ? « L'officier nommait le sergent, et l'Empereur disait au brave sous-officier « Eh bien, un tel, tu as fait du chemin depuis Austerlitz ». Le sergent, interloqué, demeurait bouche bée, ou répondait d'une voix émue. Alors l'Empereur allait à un autre qui n'était pas moins surpris que le premier en s'entendant appeler par son nom.

Ces petits dialogues avaient toujours beaucoup de succès, et les grognards étaient persuadés que l'Empereur les connaissait tous.

Une fois la revue terminée, nous rentrâmes à la caserne, nous nous débarrassâmes de notre fourniment et courûmes à la cantine.

Là, je rencontrai un certain Davon qui faisait fonctions de vaguemestre, et que je connaissais un peu pour lui avoir demandé plusieurs fois s'il n'avait pas de lettres pour moi… Ah ! elles étaient rares les lettres depuis mon départ. J'avais écrit cinq ou six fois, mais n'avais jamais reçu de réponse, ce qui ne m'étonnait que médiocrement, car, je crois l'avoir déjà dit, le service de la poste aux armées était des plus rudimentaires. L'Empereur avait bien essayé de l'établir, mais il s'était heurté à de telles difficultés qu'il y avait renoncé. En temps de paix, dans les villes de garnison, ce service fonctionnait cependant assez bien.

À mon retour de Russie, j'avais envoyé une nouvelle lettre à mes parents, en leur donnant mon adresse, et j'attendais anxieusement une réponse quand Davon me dit : « Ah ! Bucaille, j'ai quelque chose pour toi ». Il fouilla dans son sac et me remit une enveloppe sur laquelle je reconnus l'écriture de Cécile… Pauvre Cécile ! elle ne m'avait pas oublié… je m'en doutais bien, mais je comptais si peu revenir, quand je guerroyais là-bas au pays des Cosaques, que tous les projets que j'avais formés étaient pour moi de bien vagues souvenirs. Peut-on songer à l'avenir quand on se dit que bientôt peut-être une balle vous rayera du nombre des vivants ?

Aujourd'hui que j'avais retrouvé tout mon calme, je ne voyais plus les choses sous le même jour. Je me laissais de nouveau bercer par les beaux rêves d'autrefois ; je reprenais contact avec la réalité, après avoir longtemps vécu dans une sorte de semi-conscience.

Je lus la lettre de Cécile, et me trouvai aussitôt transporté au pays natal où mon long silence avait été bien pénible pour ceux que j'avais quittés. Ils étaient tous en bonne santé, fort heureusement, mais avaient vécu des heures terribles pendant la campagne qui venait de finir. En phrases simples, mais émues, Cécile me retraçait leur angoisse (et la sienne) et me suppliait de demander un congé pour les voir.

Un congé ! j'y avais bien pensé déjà, mais une note parue dans le *Moniteur,* quelques jours auparavant, annonçait que tous les congés étaient supprimés jusqu'à nouvel ordre.

Je répondis en donnant le texte de cette note, et promis de me rendre à Beaumont, dès que l'interdiction serait levée.

Je ne pensais pas qu'elle le fût de sitôt, car les revues qui se multipliaient, les recrues qui arrivaient chaque jour à Paris, les convois qui tous les matins traversaient la ville, tout cela présageait une prochaine levée de troupes.

On ne nous avait encore rien dit, mais nous nous doutions bien que le départ était proche.

V

Les revers de Napoléon en Russie avaient suscité un réveil général contre sa domination.

Déjà les Russes avaient pour alliées l'Angleterre et la Suède où régnait cependant un Français, le maréchal Bernadotte.

À peine la Prusse s'était-elle vue délivrée de la crainte de son vainqueur qu'elle s'était déclarée contre lui. L'Allemagne, elle aussi, se levait en masse ; quant à l'Autriche, toujours prudente, elle attendait la tournure que prendraient les événements.

L'Empereur, qui prévoyait l'attaque, réorganisait à la hâte son armée, mais cela n'allait point, paraît-il, sans difficultés. Le peuple des villages et des campagnes commençait à murmurer, en voyant qu'on lui enlevait chaque jour ses enfants pour les lancer dans la fournaise. Cependant Napoléon, sans se laisser émouvoir par les manifestations hostiles, créait une nouvelle armée. Il incorpora dans ses bataillons cent mille hommes de la garde nationale. Cent mille autres furent appelés sur les anciennes conscriptions de 1809 à 1812. La classe de 1813 avait déjà été appelée, une partie de celle de 1814 le fut également.

Toutes ces levées donnaient un effectif de plus de cinq cent mille hommes ; malheureusement elles se composaient en majorité de soldats au-dessous de vingt ans, qui ne seraient peut-être pas capables de supporter les fatigues de la guerre.

Les régiments de la Garde avaient été, eux aussi, considérablement augmentés, et c'est ce qui explique pourquoi l'on m'avait si facilement admis dans ce corps où l'on ne pouvait entrer régulièrement qu'après quatre années de service.

Il y avait, chaque jour, de grands mouvements de troupes, et les anciens étaient chargés d'instruire rapidement les recrues. Rebattel et moi en eûmes quarante pour notre part, quarante pauvres petits conscrits qui trouvaient le fusil bien lourd, et dont certains ployaient sous le poids du sac. Ils étaient pleins de bonne volonté cependant, et rivalisaient entre eux d'émulation.

Rebattel les menait durement, les traitait de clampins, de femmelettes, de mal bâtis… Il les faisait évoluer des heures entières, et quand je lui disais qu'il pourrait bien leur accorder quelque repos, il me répondait avec cette brutalité qui lui était coutumière : « On ne nous les a pas donnés pour les mettre dans une boîte, n'est-ce pas ?… Il faut qu'ils marchent ou qu'ils crèvent. »

Certains de ces malheureux avaient les pieds en sang, et quelques-uns, soumis à une trop rude épreuve, tombèrent malades.

Rebattel comprit que s'il continuait à être aussi dur, il verrait bientôt toutes ses recrues partir pour l'hôpital, et finit par se montrer un peu plus humain.

Je dois dire pour son excuse qu'il avait été lui-même mené très durement lorsqu'il était entré au service, et il demeurait persuadé que, pour faire de bons soldats, il faut dès le début employer la « manière forte ».

Si je lui faisais remarquer que ces pauvres jeunes gens ne tenaient plus debout, il me répondait : « Qu'est-ce que je dirais, moi ! Eux sont pleins de vigueur et peuvent pivoter. »

D'ailleurs, les autres instructeurs ne se montraient guère plus doux pour les conscrits et semblaient même uniquement préoccupés de vérifier leur « force de résistance ».

Les officiers faisaient de longues pauses dans la cour de la caserne et regardaient manœuvrer les « petits jeunes ». La régularité et la précision des mouvements les intéressaient peu, ce qu'ils voulaient c'était que les recrues apprissent très vite l'escrime à la baïonnette. Quant aux exercices de tir, ils n'avaient lieu qu'une fois par semaine. Nous allions dans la plaine de Grenelle où l'on avait préparé des silhouettes que l'on relevait dès qu'elles avaient été abattues. Ces silhouettes qui étaient faites de planches peintes en noir et en blanc se trouvaient disposées sur une seule ligne, à quatre pieds environ les unes des autres. Elles étaient en général au nombre de vingt-quatre et chaque conscrit était tenu d'abattre la sienne, au commandement.

Ils visaient bien mal, nos pauvres « petits », et leur maladresse mettait les officiers en rage. Il arrivait souvent que sur les vingt-quatre silhouettes cinq ou six seulement fussent abattues. Les artilleurs ne pointaient pas mieux, et cela ne laissait pas d'inquiéter sérieusement nos chefs…

Chaque jour, il arrivait de nouvelles recrues. Napoléon qui avait plus que jamais besoin d'hommes avait forcé les jeunes gens des familles aisées, qui s'étaient rachetés du service, à entrer dans un nouveau corps de cavalerie d'élite, formé sous le nom de garde d'honneur.

L'heure du départ approchait, mais nous manquions à peu près de tout. Cependant, le moral de l'armée s'était remonté très vite. Les conscrits désolés et irrités au début se montraient maintenant pleins d'entrain, et les vieux grognards de Russie les stimulaient de leur mieux. Un très beau et très généreux mou-

vement se manifestait, qui attestait de nouveau le puissant ressort de l'âme française.

Un matin, l'ordre arriva. Nous allions entrer en campagne. Les régiments composés de conscrits et de soldats exercés se mirent en route d'abord ; la garde à cheval suivit, puis les grenadiers dont je faisais partie.

Dois-je dire que j'éprouvai une assez vive désillusion ! Je ne retrouvais plus dans mon nouveau corps cette franche camaraderie, cette familiarité qui existaient au 48e. Les soldats et les officiers de la Garde croyaient devoir adopter un air grave et des façons de grands seigneurs.

Et rien n'était plus ridicule que de voir ces hommes qui manquaient non seulement d'instruction, mais encore d'éducation, plastronner, parader, en tenant des propos qui faisaient sourire ceux qui les entendaient.

Ne fallait-il pas qu'un régiment d'élite se singularisât et se montrât en tout supérieur aux autres ?

Qu'on ne s'attende pas à lire ici le récit détaillé de nos dures étapes. Elles furent ce qu'étaient ces courses rapides auxquelles Napoléon avait habitué son armée. De Mayence où nous arrivâmes, après deux ou trois contre-ordres qui retardèrent un peu notre marche, nous nous dirigeâmes sur Weissenfels, franchîmes la Saale et là les conscrits de notre avant-garde reçurent avec bravoure le choc de la cavalerie russe qu'ils chassèrent devant eux avec une ardeur étonnante.

Nous assistâmes de loin à l'action, et nous fûmes, je dois le dire, émerveillés de l'intrépidité de ces enfants que l'Empereur (on ne comprenait pas pourquoi) avait tenu à placer à l'avant-garde.

– Fameux, les petiots, dit Rebattel. Ils ont tenu à montrer qu'ils ont du poil aux yeux, s'ils n'en ont pas sous le nez. Ça va bien… avec des lapins comme ça, on va fortement étriller les Cosaques.

Pour Rebattel, les Russes étaient toujours des Cosaques. Il ne les désignait jamais autrement. Et il fallait entendre comme il les traitait ! Les Prussiens ne l'intéressaient point ; c'étaient les Cosaques qui étaient toujours en jeu. Dès qu'une attaque se dessinait, il fronçait le sourcil et me disait : « J'espère bien qu'on va nous envoyer contre ces mangeurs de chandelles. » Mais jusqu'alors nous n'avions pas encore « donné ». Il faut croire qu'on nous réservait pour le « coup final ».

Nous nous portions en trois colonnes sur Leipzig, afin de tourner les coalisés et de les acculer aux montagnes de Bohême. Le 1er mai, nos braves petits conscrits repoussèrent de nouveau la cavalerie ennemie dans la plaine de Lutzen, en présence de Napoléon.

Ce fut lors de cet engagement que trouva la mort le maréchal Bessières, un de nos plus vaillants officiers de cavalerie. Au moment où il allait reconnaître une position dans le défilé de Rippach, un boulet le traversa de part en part.

Le lendemain, notre armée poursuivait sa marche en avant. Il y eut, pour la possession des villages que défendait le corps du maréchal Ney, une lutte furieuse, opiniâtre, désespérée. Ces villages furent plusieurs fois pris et repris. Blücher, à un moment, parvint à percer notre centre, mais il fut refoulé par Lobau et par Ney.

L'Empereur Alexandre envoya aussitôt ses réserves, et Napoléon lança contre lui sa Garde…

Rebattel qui attendait ce moment avec impatience me dit en se serrant contre moi :

– Allons-y, mon fils !…

La nuit tombait. Protégés par l'artillerie qui avait ouvert sur l'ennemi un feu d'enfer, nous nous précipitâmes à la baïonnette, mais bientôt nous fûmes entourés, criblés de mitraille et formâmes le carré ; une charge furieuse passa sur nous : j'entendis des hurlements de douleur, des commandements lancés en une langue étrangère, puis… plus rien…

Quand, au matin, je revins à moi, je me trouvais avec Rebattel et quatre autres grenadiers de la Garde dans une maison délabrée, dont le toit avait été crevé par les boulets. Nous étions étendus sur de la paille. Un soldat russe, fusil sur l'épaule, se tenait dans l'encadrement de la porte…

Nous étions prisonniers.

Je voulus me soulever, une horrible douleur me rabattit sur le sol. Je me tâtai par tout le corps, et ressentis à la poitrine du côté droit, une vive cuisson en même temps que je ramenais ma main pleine de sang. Quand je ne bougeais pas, je ne souffrais pas trop, mais au moindre mouvement c'était une affreuse torture qui m'arrachait des cris.

À côté de moi, Rebattel, étendu sur le dos, le visage aussi blanc qu'un linge, la bouche entr'ouverte, demeurait immobile.

Je l'appelai. Il répondit par un grognement.

Ah ! ils étaient tristes nos débuts dans la Garde ! Les quatre autres grenadiers qui étaient avec nous geignaient à fendre l'âme, et l'un d'eux répétait sans cesse : « De l'eau ! de l'eau ! »

La sentinelle qui nous gardait ne semblait pas l'entendre.

Le canon tonnait au loin, et quand il s'arrêtait on percevait le bruit d'une fusillade. Je n'avais pas la moindre idée de l'heure qu'il pouvait être. Cela n'avait nulle importance, mais, par une sorte d'aberration d'esprit, je ne songeais qu'à me renseigner.

Un grenadier qui se trouvait à ma droite, de l'autre côté de Rebattel, ne cessait de sacrer. Par instants, il se soulevait, agitait une main rouge de sang et injuriait le factionnaire, immobile devant la porte.

Malgré ma blessure, je parvins à me pencher vers Rebattel, qui ne bougeait toujours pas.

Quand il me vit, il murmura :

– Vaudrait mieux être crevés que d'être ici.

– Où sommes-nous ?

– Sais pas…

– Près de Bautzen, bien sûr, lança un blessé.

– Qu'est-ce qui nous a amenés ici ?

Personne ne répondit.

– Souffrez-vous ? demandai-je à Rebattel.

Il eut une légère inclination de tête…

– Et toi ? demanda-t-il.

– Moi aussi.

– Ah ! sacrés cochons de Cosaques, si jamais j'en reviens, ils me payeront ça…

– Oui… si on en revient, fit un grenadier…

Au loin, le canon s'était tu. La bataille était finie. Étions-nous victorieux ? Non, sans doute, puisque nous étions toujours prisonniers dans cette cabane. Qu'allait-on faire de nous ? Où allait-on nous conduire ? Nous vîmes la nuit venir pour la deuxième fois.

– Ils vont nous laisser crever ici, les chameaux ! dit un de nos camarades…

– Bien sûr, grogna un autre…

VI

L’obscurité avait envahi l’étroit espace dans lequel nous nous trouvions... Au dehors, on entendait le roulement lointain des chariots et de l’artillerie. Cela s’éloignait, puis reprenait bientôt. Jusqu’au milieu de la nuit ce fut un défilé ininterrompu.

– De l’eau ! de l’eau ! clamait toujours un de nos compagnons, mais personne ne lui répondait. Ce malheureux devait souffrir atrocement, car, par instants, il poussait de sourds gémissements.

Et rien n’était plus lugubre que cette plainte en pleine nuit. Le blessé qui geignait ainsi s’appelait Romieu (un de ses camarades nous avait dit son nom). Il avait reçu plusieurs coups de sabre et avait tellement perdu de sang qu’il ne tarda pas à délirer.

Jamais je n’ai assisté à plus navrante agonie. Le pauvre Romieu, qui allait certainement mourir, évoquait, d’une voix qui s’affaiblissait de plus en plus, les souvenirs qui lui tenaient particulièrement au cœur. Un nom de femme, toujours le même, sortait continuellement de ses lèvres ; parfois il proférait des injures, puis hurlait d’une façon affreuse. J’essayai de lui parler, mais il ne dut pas m’entendre, car il continua de vociférer en s’agitant. Tout à coup, il poussa un cri formidable, puis on n’entendit plus rien.

Nous écoutions, angoissés...

Quelqu’un dit à haute voix :

– Romieu ! Eh ! Romieu !…

Il n’obtint pas de réponse… Quelques secondes s’écoulèrent.

– Romieu… m’entends-tu ?

Même silence.

– Il est mort !…

L’agonie de ce camarade nous avait profondément troublés. Nous demeurions haletants, croyant que la terrible plainte allait reprendre, mais rien !…

– Comment qu’vous l’appeliez ? demanda Rebattel, qui ne faisait que sommeiller depuis que nous étions là, étendus sur la paille.

– Romieu !

– Ah !… connais pas !…

Et il retomba dans une sorte de torpeur d’où il ne sortait que pour menacer les Cosaques.

Nous étions blessés, et sérieusement, il faut croire, puisque nous étions incapables de faire un mouvement, mais l’idée que nous pourrions mourir ne nous venait pas à l’esprit. Ce qui nous préoccupait avant tout c’était de savoir que nous étions prisonniers…

On nous avait raconté tant de choses sur les traitements que les Russes faisaient endurer à leurs prisonniers que nous nous demandions déjà si on n’allait pas nous laisser mourir de

faim dans cette maison où on nous avait transportés. Un soir, on nous embarqua dans deux mauvaises voitures et nous fûmes conduits dans une ville où se trouvait un hôpital. Où étions-nous ? nous n'en savions toujours rien. Les gens que nous interrogions ne comprenaient point ce que nous leur disions.

Un médecin-major, qui nous soignait et qui baragouinait quelques mots de français, nous apprit que nous étions à Gôrlitz. J'aurais désiré obtenir quelques renseignements sur la dernière bataille que nous avions livrée, mais il était inutile d'y songer. Tout ce que nous pûmes apprendre, c'est que nous avions été ramassés sur le champ de bataille parmi des centaines de cadavres.

Je me rappelais vaguement que nous avions à un certain moment essuyé plusieurs charges de cavalerie, et que finalement notre carré avait été rompu.

Là s'arrêtaient mes souvenirs.

Deux jours après notre arrivée à l'hôpital de Gôrlitz (qui était assez bien aménagé) nous reçûmes la visite d'un officier russe, un général, qui, après nous avoir regardés, nous dit avec un accent singulier :

– Vous êtes des braves... on aura soin de vous... nous respectons le courage, et c'est pourquoi nous vous avons recueillis sur le champ de bataille.

Comme nous le regardions étonnés, il ajouta :

– Oui... nous respectons le courage.

Et se tournant vers les officiers qui l'accompagnaient, il leur parla, pendant quelques instants, mais nous ne pûmes comprendre ce qu'il leur disait. Cet officier, je le sus plus tard,

était le général Benningsen, qui commandait la réserve russe. Grâce à lui, nous fûmes bien traités et surtout bien soignés. Nous guérîmes, sauf un de nos camarades trop gravement atteint, qui, comme le pauvre Romieu, rendit l'âme, huit jours après notre entrée à l'hôpital.

Nous n'étions donc plus que quatre…

Quand nous pûmes sortir dans le jardin de l'hôpital, qui était entouré d'une grille posée sur un mur de cinq pieds environ, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous étions gardés à vue. L'un de nous, ayant voulu ouvrir une petite porte, trouva en face de lui un factionnaire en armes qui le menaça de sa baïonnette.

Nous comprîmes que toute tentative de fuite était impossible, du moins pour l'instant.

– Mes enfants, nous dit Rebattel, m'est avis que ces chameaux de Cosaques ne vont pas nous lâcher comme ça… Ils sont bien trop heureux d'avoir des prisonniers, ils voudront les montrer… Je connais ça… À Spandau, où j'étais prisonnier avec une centaine de camarades, on nous forçait à sortir tous les jours, pour nous montrer aux populations comme des bêtes curieuses. Ça sera la même chose ici, vous verrez. Mais j'espère bien que nous ne moisirons pas dans cette ville de malheur. À la première occasion, nous filerons et au grand trot encore…

– Nous sommes bien surveillés, lui fis-je remarquer.

Il esquissa dans le vide un geste magnifique :

– Avant quinze jours, dit-il, nous aurons rejoint l'armée…

Et cela était dit avec une telle assurance que personne n'osa élever la moindre objection.

Les deux camarades qui étaient prisonniers avec nous s'appelaient Larivière et Dumontel. L'un était caporal, l'autre simple grenadier.

Larivière était un joyeux vivant qui avait toujours un bon mot à dire ; Dumontel, d'un caractère plus réservé, n'ouvrait la bouche que pour répondre quand on l'interrogeait. Il semblait réfléchir sans cesse, mais peut-être ne pensait-il à rien. Rebattel le prenait toujours à témoin quand il affirmait une chose qui pouvait paraître invraisemblable, et Dumontel l'approuvait d'une inclination de tête, en répétant invariablement « C'est juste ».

Larivière et Dumontel avaient fait, eux aussi, la campagne de Russie. Tous deux étaient fanatiques de l'Empereur, et ne toléraient point que l'on critiquât ses actes. Tout ce qu'il avait fait était bien fait… C'était un « homme » et ses généraux ne lui venaient pas à la cheville.

Ils étaient persuadés, eux aussi, que nous ne tarderions pas à nous évader. Larivière, qui avait été prisonnier en Autriche, se faisait fort de nous indiquer la façon dont on peut s'enfuir d'un camp ou d'une forteresse.

Nous nous remettions assez vite de nos blessures, et le moment était proche où nous allions sortir de l'hôpital. Parmi les autres malades, il y avait environ une trentaine de prisonniers. Presque tous, à part sept ou huit, appartenaient à la cavalerie, et nous ne les fréquentions pas. L'antagonisme qui régnait entre les troupes à pied et les troupes à cheval subsistait toujours, même en captivité. C'était stupide, je le reconnais aujourd'hui, mais cette haine était traditionnelle, et je n'ai pas remarqué qu'elle se fût atténuée à l'époque où je retrace ces souvenirs.

Nous eûmes la chance de sortir de l'hôpital tous ensemble… c'est-à-dire avec Larivière et Dumontel. Nous étions devenus des camarades, et nous aurions été fort marris de nous voir séparés. On nous conduisit dans une sorte de caserne abandonnée située sur une hauteur d'où nous dominions la ville.

L'officier qui nous reçut, un gros homme borgne, aux favoris roux, nous dit avec un fort accent germanique :

– Fous êtes brisonniers de guerre… Tant que votre fou d'Empereur ne se décidera pas à faire la baix… fous resterez ici. Che fous bréviens que si fous tentiez de fous enfuir, fous seriez vusillés… avez gompris ?

Et comme nous ne répondions pas, il ajouta en dardant sur nous son œil vert :

– Oui… vusillés… tâchez pas oublier ça…

Il prit nos noms qu'il écorchait à plaisir, puis s'adressant à Rebattel :

– Fous, zergent, resbonsable de tout manquement à la discipline…

Rebattel écumait, et je vis le moment où il allait dire son fait à l'officier, mais il se contint.

– Fous surveillerez vos hommes… Si fous avez une réclamation à adresser, c'est à moi que fous devez barler… Fous n'aurez qu'à temander le commandant Rickling.

Sur ces mots, l'officier tourna les talons, et s'en alla, en faisant siffler sa cravache.

– Sale Cosaque ! murmura Rebattel… nous ne verrons pas longtemps ta sale gueule… va !

VII

La caserne où l'on nous avait parqués avec les autres prisonniers se composait de trois corps de bâtiment presque en ruines. À droite s'élevait une grande tour avec un toit en poivrière, dont les murs étaient crevés par endroits. Des poutres soutenaient deux échauguettes qui menaçaient de s'écrouler ; quant à la porte donnant accès à cette tour, elle avait été condamnée au moyen de pièces de bois cimentées dans le mur. Une longue bâtisse de trois étages aux fenêtres grillagées était reliée par des ponts de briques à deux bâtiments dont l'un servait de magasin à fourrage et l'autre d'écuries. Un mur haut de vingt pieds, percé d'étroites meurtrières entourait une cour mal pavée où l'herbe croissait de place en place excepté aux endroits où l'on passait chaque jour. Nous étions parqués au rez-de-chaussée du bâtiment attenant à la tour, dans une grande salle dallée où l'on avait disposé des paillasses avec de vieilles couvertures grises. Dans le couloir deux sentinelles montaient la garde jour et nuit. Il flottait dans notre réduit où le soleil ne pénétrait jamais une odeur écœurante de fumier, et le vent glissait sournoisement par les fenêtres dont la plupart étaient veuves de vitres.

Le premier jour tous les prisonniers avaient été réunis dans cette salle du rez-de-chaussée, mais le lendemain de notre arrivée on nous répartit par groupes de dix dans des chambres du premier étage habitées jusqu'alors par les rats. Rebattel, Larivière et moi nous avions été réunis à sept autres prisonniers appartenant à divers corps. Quant à Dumontel, il faisait partie d'un autre groupe.

Tous ceux qui se trouvaient avec nous étaient de simples soldats. Ils devaient par conséquent obéir à Rebattel. Tout alla bien d'abord, mais des discussions ne tardèrent pas à s'élever entre nous, et ce furent alors des disputes quotidiennes. Le commandant Rickling venait deux fois par jour faire sa ronde, et en profitait pour nous tenir des discours ridicules dans lesquels il daubait ferme sur l'Empereur et ses généraux.

Il s'efforçait surtout de semer le découragement parmi nous.

– Votre Embereur, disait-il, a été obligé de se replier sur Mayence… nous le regonduisons en Vrance, et pientôt il devra céder sa place au Roi… Ah ! ah ! ah ! il est bien dégonflé votre Napoléon. Il se figurait qu'il allait gonquérir l'Europe… Enfin, réjouissez-vous, il sera avant peu forcé de faire la baix, et vous serez libres…

C'était chaque fois le même discours, car le commandant Rickling n'avait guère d'imagination.

Cependant, on ne pouvait nous laisser ainsi inoccupés. Un matin, on nous fit tous sortir dans la cour, et nous y trouvâmes des soldats en armes qui nous emmenèrent hors de la ville. Il y avait là des marais que nous fûmes chargés de combler avec de la terre et des immondices. Seuls, les simples soldats étaient employés à ce travail répugnant. Les sergents et les caporaux étaient exempts de corvée ; leur rôle consistait à stimuler l'ardeur des hommes qui, on l'imagine, montraient peu d'entrain dans l'accomplissement de leur tâche.

Un officier allemand qui avait un bras de moins était chargé de la surveillance générale, et comme il ne savait pas un mot de français, il se servait d'un interprète pour transmettre ses ordres.

Les relents pestilentiels qui se dégageaient de ces terrains pourris nous donnaient des nausées. Les hommes ne tardèrent pas à contracter la fièvre paludéenne, et chaque jour, le nombre des travailleurs diminua.

Ceux qui se sentaient pris de faiblesse étaient reconduits à la caserne par deux ou trois soldats. Jusqu'alors, Rebattel, Larivière et moi, nous avions échappé à la contagion, mais il était probable que nous ne résisterions pas longtemps.

Un soir que nous revenions, troupeau lamentable, sur le chemin sablonneux qui conduisait à notre camp, Rebattel nous dit à voix basse :

– Ça m'est égal de crever, mais je ne veux pas laisser ma peau dans cette saleté de pays-là… Faudrait voir, mes enfants, à prendre une décision.

Comme je lui faisais remarquer qu'il nous serait bien difficile de nous enfuir avec nos uniformes, il réfléchit un moment, et reprit :

– Ça peut s'arranger.

Il n'en dit pas plus. Peut-être avait-il une idée. Huit jours passèrent. Le nombre des travailleurs diminuait à vue d'œil. Trois déjà étaient morts, et une quinzaine, en proie à la fièvre, gisaient sans soins sur leurs paillasses humides.

Rebattel était plus soucieux que jamais. Quand je l'interrogeais, il se contentait de répondre :

– Faudra voir…

En attendant, nous dépérissions chaque jour et la nourriture qu'on nous donnait n'était point de nature à nous réconfor-

ter. Le matin, à onze heures, on nous servait une soupe écœurante où nageaient des morceaux de viande avariée, et, à cinq heures, nous recevions une écuelle de légumes sans sel. Pour boisson nous avions une eau croupie qui nous soulevait le cœur.

Le découragement s'était emparé de nous… Rebattel lui-même ne disait plus : « faudra voir ».

Je ne sais ce qui serait arrivé, si un événement que nous étions loin de prévoir ne fût venu brusquement changer la face des choses.

Un matin, nous entendîmes une sonnerie de clairons, puis ce furent des cris, des vivats. Que se passait-il donc ? Le major Rickling se chargea de nous l'apprendre :

– Votre Empereur, dit-il, est pourchassé comme un cerf par la meute de nos braves soldats… Il est gontraint de fuir… Le golosse s'effondre… L'Europe va retrouver sa tranquillité.

Il ne nous donna pas d'explications et s'en alla en sifflant un air de marche.

Il était heureux, le major Rickling, il jubilait et les troupes placées sous ses ordres semblaient partager sa joie. La ville elle-même était en fête ; on entendait à chaque instant éclater des pétards ; des musiques entonnaient des hymnes de triomphe. Les soldats reçurent d'amples distributions de bière et d'eau-de-vie si bien que, vers le soir, l'ivresse patriotique avait dégénéré en une autre qui fut écœurante.

Les deux sentinelles qui montaient la garde devant nos chambres cessèrent tout à coup d'aller et venir, et s'effondrèrent dans le couloir.

Depuis le matin, Rebattel était d'une nervosité singulière. Quand tous les bruits se furent éteints dans la caserne, il s'approcha de Larivière et de moi :

– C'est le moment, dit-il… venez.

Il ouvrit la porte et se glissa dans le couloir. Nous le suivîmes. Nos autres compagnons dormaient, terrassés par la fièvre. Bientôt nous heurtions des corps étendus sur les dalles. C'étaient ceux de nos sentinelles.

Rebattel se baissa, leur enleva leur manteau et leur casque, prit leur sabre, et nous dit :

– Jetez ces manteaux sur vos épaules, coiffez ces casques… bouclez les sabres à votre ceinture…

Au moment où nous mettions les pieds dans la cour, un grand soldat se dressa devant nous, titubant. Rebattel l'étourdit d'un coup de poing, lui enleva son casque, son sabre et son manteau, et nous nous trouvâmes tous trois vêtus en soldats prussiens.

La difficulté consistait maintenant à sortir de la caserne en passant devant le poste. On allait certainement nous interpeller, et comme nous ne savions pas un mot d'allemand, nous serions en bien dangereuse posture… Tout alla pour le mieux. Les soldats du poste étaient ivres et dormaient. Seul le factionnaire veillait, mais de copieuses libations avaient dû lui troubler la vue ; il nous regarda et lança une phrase qui devait être une joyeuse plaisanterie, car il se mit ensuite à rire aux éclats.

Nous étions libres.

Il s'agissait maintenant de sortir de la ville et de nous orienter. À notre droite, nous apercevions, sous la lune, la

masse noire d'une montagne. Deux routes convergeaient vers une petite place sur laquelle se trouvait le « Rathaus »…

– Prenons à gauche, dit Rebattel.

En chemin, nous croisâmes quatre soldats qui nous regardèrent, puis l'un d'eux s'approcha, et nous dit quelques mots. Rebattel répondit par un bredouillement, mais l'homme insista. Larivière et moi nous nous étions rapprochés du sergent.

Les soldats nous regardaient avec méfiance, quand l'un d'eux s'écria :

– *Gefangenen !… Gefangenen !* (Prisonniers !… Prisonniers !)

Tous quatre dégainèrent, mais déjà Rebattel, d'un terrible coup de pointe en pleine poitrine, en avait étendu un sur le sol… Larivière et moi abattîmes chacun le nôtre, et le quatrième s'enfuit à toutes jambes.

– Mauvais cela, dit Rebattel, en essuyant avec une touffe d'herbe sa lame rouge de sang… voilà un oiseau qui va donner l'alarme…

Larivière et moi nous nous élançâmes à la poursuite du fugitif, mais il nous fut impossible de le rejoindre. Le drôle qui se sentait menacé s'était à la hâte réfugié dans une maison où nous ne pouvions le suivre.

Nous revînmes vers Rebattel.

– Mes enfants, nous dit-il, je crois que nous n'allons pas tarder à avoir une bande de Cosaques à nos trousses…

Nous quittâmes la route pour nous réfugier dam un bois de sapins auquel on accédait par un petit sentier sablonneux. Nous ne nous dissimulions pas que nous serions bientôt rejoints, mais nous étions prêts à tout. Notre cas était grave… ce qui nous attendait c'était le peloton d'exécution, car nous ne serions pas seulement considérés comme des fuyards, mais aussi comme des meurtriers.

Rebattel nous entraînait en faisant d'énormes enjambées, mais le sentier que nous suivions devint bientôt impraticable. Il était envahi par les ronces et rempli de crevasses que nous étions obligés, à chaque instant, de franchir, au risque de nous rompre le cou. Nous arrivâmes enfin à une clairière d'où l'on dominait la ville et la route que nous avions quittée l'instant d'avant.

Tout était calme. Le soldat avait dû cependant alerter les postes. Comment se faisait-il que les Prussiens n'eussent pas encore fait leur apparition ? Est-ce qu'ils étaient trop pris de boisson pour se déplacer ? En ce cas, il eût fallu admettre que les officiers étaient dans le même état que leurs hommes, ce qui n'aurait rien eu d'extraordinaire, car les réjouissances et les libations avaient duré toute la journée.

– Allons… dépêchons, ne cessait de nous dire Rebattel…

Ses exhortations étaient bien inutiles, car nous tenions autant que lui à échapper à nos ennemis. Nous ne savions pas où nous allions. Nous nous étions lancée au hasard, mais la direction que nous avions prise était-elle la bonne ? Devait-elle nous conduire vers l'ouest ?… Nous n'avions aucune idée de la position géographique de Gorlitz.

Larivière prétendait que nous ne devions pas être très éloignés de Dresde, et nous espérions que si nous parvenions à atteindre cette ville nous retrouverions là les troupes françaises.

Nous savions que c'était à Dresde que l'Empereur avait établi son quartier général, mais y était-il encore ? Le bois d'où nous croyions bientôt sortir se prolongeait indéfiniment. Parfois, les sapins s'éclaircissaient et nous supposions que nous approchions de la plaine, mais bientôt ils devenaient plus nombreux, et nous nous retrouvions au milieu des ronces et des broussailles.

– Arrêtons-nous, dit Rebattel.

Nous ne demandions pas mieux, car nous ne tenions plus sur nos jambes. Épuisés par une dure captivité, mal remis de nos blessures, nous n'avions plus cette belle résistance qui nous avait permis naguère d'accomplir des marches forcées de quinze lieues par jour. Nous fléchissions sur nos jarrets et ressentions parfois des étourdissements.

Nous nous étendîmes sur l'herbe, roulés dans nos manteaux, et ne tardâmes pas à nous endormir. Cependant, le froid nous réveilla bientôt, un froid âpre, piquant qui vous glaçait jusqu'aux moelles. Une bise sournoise glissait à ras du sol, et faisait tourbillonner des nuées de feuilles mortes. Une sonnerie de clairons nous parvint, portée par le vent…

Nous la connaissions bien cette sonnerie mélancolique que nous avions entendue tant de fois lorsque nous étions parqués dans la caserne de Gorlitz.

– On dirait que l'on nous a oubliés, murmura Larivière.

– Hier, répondit Rebattel, ils étaient trop saouls pour s'occuper de nous, mais la poursuite va commencer dès qu'il fera jour, vous allez voir ça…

Nous nous étions levés, car nous grelottions, et nous battions la semelle pour nous réchauffer, quand notre attention fut

soudain attirée par une lumière qui brillait entre les branches. Cette lumière vacillait dans le brouillard, et nous crûmes un moment qu'elle venait vers nous, mais nous reconnûmes bientôt qu'elle était immobile…

– Faudrait voir un peu, dit Rebattel.

Nous nous glissâmes à travers les buissons, nous écorchant aux épines les mains et le visage, et nous arrivâmes enfin devant une petite maison de bois percée de deux fenêtres dont l'une était éclairée. Nous nous approchâmes sur la pointe des pieds, et aperçûmes à travers des vitres craquelées une pièce exiguë dans laquelle se tenaient un homme et une femme. Dans un coin on voyait une hache posée sur un tas de fagots.

– Entrons, dit Rebattel à voix basse.

Et il fit jouer le loquet de la porte. L'homme et la femme s'étaient levés, surpris, mais en reconnaissant des soldats portant le casque et le manteau des Prussiens, ils se rassurèrent. Nous nous trouvions dans une de ces cabanes de bûcherons, comme on en voit beaucoup dans les forêts allemandes. Elles sont généralement habitées par deux ou trois personnes qui ne descendent en ville que lorsque la neige les force à interrompre leurs travaux.

L'homme salua et nous adressa la parole en allemand, et comme aucun de nous ne pouvait lui répondre, il se tourna vers sa femme, et tous deux nous regardèrent avec méfiance. Je savais heureusement quelques mots que j'avais appris à Gorlitz :

– *Brot !* dis-je, en portant ma main à ma bouche.

Et comme les paysans ne bougeaient pas, je répétai en enflant la voix :

– *Brot !…*

Cette fois, la femme intimidée par mon ton autoritaire alla chercher dans un coffre un de ces gros pains bis que les Saxons appellent *Roggenküchen*, et en coupa trois tranches qu'elle nous tendit d'un geste brusque, pendant que son mari nous observait à la dérobée.

Nous ingurgitâmes en un rien de temps nos morceaux de pain, et Rebattel, par une expressive mimique, fit comprendre qu'il voulait boire.

La femme disparut dans un petit cellier attenant à la cabane, et revint bientôt avec un pot de bière.

Les braves gens étaient maintenant rassurés… et sans doute avaient-ils deviné qui nous étions, car l'homme se mit à sourire.

– *Gefangenen*… nous dit-il.

– *Ia*, répondis-je.

Il eut un geste vague et prononça une phrase à laquelle je ne compris rien.

– Dresde ! dit Rebattel.

Le bûcheron étendit le bras dans la direction de l'ouest et hocha la tête… Désignant ensuite du doigt nos casques et nos manteaux, il bredouilla quelques paroles.

Comme nous ne comprenions pas, il nous montra ses habits.

– Qu'est-ce qu'il raconte ? dit Rebattel…

– Il nous explique qu'avec nos uniformes nous serons vite reconnus.

– Tu crois ?

– Oui, c'est sûrement cela qu'il veut dire.

Je tirai de la doublure de mon gilet un écu que j'étais parvenu à conserver et le montrai au bonhomme.

Ses petits yeux bleus s'éclairèrent. Il dit quelques mots à sa femme qui alla chercher dans un coffre de vieux habits de toile usagés que nous enfilâmes sur nos uniformes après nous être débarrassés de nos manteaux et de nos ceinturons. Je remis l'écu au bûcheron et il nous fit signe de le suivre… Nous sortîmes avec lui, tenant sous notre bras nos défroques allemandes. Nous n'étions guère rassurés. Où nous conduisait-il ?…

Enfin, nous nous arrêtâmes devant un monticule sous lequel couvait un feu de braise. C'était ce que les bûcherons appellent un four à charbon de bois. Nous jetâmes nos casques et nos manteaux dans ce four, et enfouîmes en terre nos trois sabres. Nous étions à présent transformés en paysans… il ne nous manquait que des coiffures.

Nous retournâmes chez le brave homme, et sa femme nous confectionna rapidement trois bonnets avec des peaux de lièvre. Nul n'eût pu maintenant reconnaître en nous des prisonniers de guerre. Restait la question la plus grave : rejoindre les lignes françaises sans éveiller les soupçons des soldats prussiens.

Notre but, je l'ai dit, était d'atteindre Dresde. Le bûcheron nous avait indiqué du geste le point approximatif où se trouvait cette ville, mais nous ignorions combien de lieues il nous faudrait parcourir avant d'y arriver.

Il s'agissait d'abord de sortir de ce bois (ou plutôt de cette forêt) qui était beaucoup plus vaste que nous ne l'avions supposé.

Nous fûmes heureusement servis par la chance.

VIII

Depuis les derniers combats, il régnait sur les routes une grande confusion. Les paysans qui avaient été chassés de leurs villages à l'heure de la bataille, y revenaient soit en voiture, soit à pied. Des groupes de soldats séparés de leur corps se mêlaient à cette foule et faisaient route avec elle. Lorsque nous sortîmes enfin de la forêt, nous nous trouvâmes aussitôt en compagnie. Nous étions sauvés. Dans ces groupes de soldats et de paysans, nous trouvâmes un homme qui baragouinait quelques mots de français. Afin de ne pas éveiller ses soupçons, nous lui dîmes que nous étions déserteurs, et il nous approuva d'avoir abandonné la cause de l'Empereur qui, selon lui, était perdu, et venait de demander un armistice afin de préparer un traité de paix.

Vous sûmes plus tard qu'à cette époque, après la grande bataille de Leipzig qui avait duré trois jours, et où nous avions eu cinquante mille hommes tués, blessés ou prisonniers, l'Empereur avait en effet entamé des négociations avec ses ennemis, mais ceux-ci, qui se sentaient en force, étaient devenus tellement exigeants qu'il avait dû s'en remettre encore au sort des armes.

Il voyait ainsi s'évanouir son rêve de la monarchie universelle.

Déjà les Russes et leurs alliés, après s'être fait précéder d'un manifeste qui séparait la cause de Napoléon de celle de la nation, et qui promettait à la France l'intégrité de son ancien territoire, avaient passé le Rhin sur divers points à la fois. La

Franche-Comté, l'Alsace, la Bourgogne et la Lorraine allaient être envahies.

De Dresde nous étions rentrés en France à marches forcées, et on nous avait dirigés sur Châlons.

Là, nous retrouvâmes le maréchal Ney qui nous passa en revue. Arrivé devant Rebattel qu'il reconnut, il lui dit :

– Ah ! te voilà, mon brave… Tu étais à Leipzig ?

– Non, monsieur le maréchal… à Bautzen, c'est là que j'ai été blessé et fait prisonnier.

Le maréchal lui donna une petite tape sur l'épaule en disant :

– Il n'en est pas resté beaucoup de votre compagnie ?

– Je crois, monsieur le maréchal, que nous ne sommes plus bien nombreux à présent… On nous a ramassés sur le champ de bataille et faits prisonniers… mais on s'est évadés… et on est encore solides au poste… je vous assure.

Le maréchal se tourna vers un colonel de la Garde qui l'accompagnait, causa quelques instants avec lui, puis se tournant vers nous, dit à haute voix :

– Les trois évadés, sortez des rangs.

Nous fîmes quatre pas en avant et demeurâmes immobiles face au maréchal. Celui-ci nous félicita en présence des troupes et nous dit :

– À partir de ce jour le sergent Rebattel est nommé sous-lieutenant à la 2e compagnie des grenadiers de la Garde et les

caporaux Bucaille et Larivière feront fonctions de sergent à la même compagnie…

Rebattel chancelait d'émotion. Il était très pâle ; il voulut prononcer quelques phrases de remerciement, mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

Nous reprîmes nos places dans le rang et, quand la revue fut terminée, nous nous dirigeâmes vers la cantine du camp. Là, Rebattel fit découdre ses galons de sergent et me les remit en disant :

– Tiens, mon fils… prends ces galons… ils sont un peu défraîchis… mais je suis sûr qu'ils te porteront bonheur comme à moi…

Et il ajouta, mais plus bas :

– Tu sais, pour toi je suis toujours le sergent Rebattel… c'est pas mes galons de sous-lieutenant qui pourront me faire oublier que tu es un ami… Espérons qu'un jour, toi aussi, tu auras de l'avancement… et ça ne tardera peut-être pas, car je sais qu'il se prépare quelque chose de soigné… On attend l'Empereur… paraît qu'il va les remettre au pas tous ces Cosaques…

– S'il n'avait affaire qu'aux Cosaques, mais, malheureusement, il a contre lui les Prussiens, les Autrichiens et les Russes.

– Tant mieux, il se débarrassera d'eux d'un coup. Ah ! ils ne savent pas ce qui les attend… Ils ont eu le toupet de venir chez nous, mais ça va leur coûter cher…

– Ça pourrait tourner mal, dit un voltigeur qui se trouvait dans la cantine…

Rebattel le regarda :

– Qu'est-ce que tu dis, toi ?…

– Je dis, fit le soldat, que ça ne s'annonce pas bien… Les alliés arrivent de tous côtés… J'ai entendu un officier qui disait tout à l'heure qu'avant quinze jours ils seraient à Paris.

Rebattel faillit suffoquer…

– À Paris ! rugit-il… à Paris !… oui, s'il n'y avait que des clampins comme toi… Heureusement que nous avons des briscards, des durs à cuire… et même des conscrits qui ne se laissent pas marcher dessus… F… le camp… je ne sais ce qui me retient de…

Le voltigeur s'était éclipsé. Pendant près d'une demi-heure, Rebattel ne fit que grogner et pester contre « ce vaurien, ce trembleur, ce porteur de fausses nouvelles ».

– À Paris !… ah ! ah ! ah ! faudrait voir… S'ils y arrivent un jour, c'est que l'Empereur ne sera plus… qu'un boulet l'aura envoyé *ad patres*, mais tant qu'il sera là… on ne verra jamais une chose pareille… non… jamais !…

Larivière et moi parvînmes à le calmer. Les conscrits qui se trouvaient en notre compagnie avaient offert une régalade pour arroser nos galons et Rebattel qui, depuis longtemps, n'avait pas eu l'occasion de « s'humecter la plaque de four », retrouva vite toute sa gaîté fanfaronne.

J'ai dit que l'Empereur avait formé de nouveaux régiments de la Garde dans lesquels entraient environ un tiers de recrues. Ces « jeunes », qui se trouvaient encadrés de vieux briscards, allaient bientôt recevoir le baptême du feu. Chaque jour de nouvelles troupes arrivaient à Châlons… Il régnait dans le camp une

agitation intense ; à chaque instant des estafettes passaient et repassaient au galop ; des officiers d'état-major se pressaient vers la tente où se trouvaient réunis maréchaux et généraux. On attendait Napoléon qui devait venir de Paris où il avait confié à la fidélité de la garde nationale l'Impératrice et le petit Roi de Rome.

Il arriva le 25 janvier dans l'après-midi, et aussitôt tout fut en branle au quartier général. Le lendemain matin il passa en revue ses régiments, et ce fut de nouveau l'enthousiasme des grands jours.

L'Empereur avait retrouvé son armée.

Les soixante mille hommes réunis à Châlons étaient prêts à marcher à l'ennemi avec une ardeur nouvelle, car cette fois il s'agissait de défendre le sol de la France.

Dès le lendemain, commencèrent des manœuvres qui amenèrent une série de succès. Le 29, nous culbutions une avant-garde ennemie à Brienne, et deux jours après, Blücher était battu et manquait d'être pris avec son état-major. Ce combat avait été dur. Blücher qui communiquait avec les Autrichiens par Bar-sur-Aube avait voulu se maintenir à Brienne jusqu'à leur arrivée. Il s'était établi sur une colline : ses plus belles troupes occupaient les terrasses du château, et les Russes tenaient le bas de la ville. Ma compagnie eut l'honneur de donner le premier assaut ; le général Château qui s'était mis à la tête de la colonne nous entraîna avec une telle fougue que la position fut enlevée en un clin d'œil, et Blücher eut à peine le temps de se sauver.

Dans la soirée, Napoléon après avoir donné des ordres retournait à son quartier général, suivi de quelques officiers. La nuit était fort obscure, et il fallait être très rapproché pour pouvoir distinguer les uniformes et se reconnaître.

Tout à coup, une bande de Cosaques arrive, parvient jusqu'à la route et se jette brusquement sur l'escorte de l'Empereur. Bientôt celui-ci est menacé, mais Corbineau et Gourgaud se jettent au-devant de lui, et Gourgaud d'un coup de pistolet abat un cavalier qui allait transpercer l'Empereur. Les ennemis battent en retraite, mais reviennent bientôt, et tombent sur un escadron de carabiniers de la Garde qui les massacrent jusqu'au dernier.

Ce guet-apens, qui avait failli coûter la vie à l'Empereur, le rendit désormais plus prudent, et il ne s'aventura plus, le soir, dans la plaine, qu'avec une forte escorte de cavaliers.

Malgré l'énergie déployée par nos généraux, malgré les combats acharnés qui se livrent chaque jour, l'ennemi qui nous est supérieur en nombre s'avance sur Paris. Napoléon se montre alors d'une décision et d'une habileté remarquables. Il écrase une division russe à Champaubert, coupe l'armée de Silésie en deux, bat Sacken à Montmirail, et met en déroute le corps du général Yorck, à Château-Thierry.

Quelques jours après, nous marchions sur Meaux avec le corps de Macdonald. Nous joignons alors Victor et Oudinot déjà aux prises avec Schwarzenberg qui se dirigeait sur Paris avec une armée de cent cinquante mille hommes. Le surlendemain nous lui livrons bataille devant Nangis et nous lui faisons éprouver le même sort qu'à Blücher. Son armée est battue, et il fait demander un armistice.

L'Empereur qui se sent sûr de lui ne veut rien signer. Nous étions persuadés que Victor allait, comme il en avait reçu l'ordre, s'emparer de Montereau, mais il n'en fit rien, et nous dûmes marcher sur cette ville. L'ennemi, qui avait une bonne artillerie, labourait furieusement le plateau sur lequel nous nous trouvions.

C'est à cette heure que Napoléon fit preuve d'un beau sang-froid. Voyant que les canonniers n'arrivaient pas à contre-battre les batteries ennemies, il pointa lui-même plusieurs pièces, sous un feu terrible, et comme ses officiers le suppliaient de se retirer, il leur répondit sans s'émouvoir : « Ne craignez rien… le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu. »

Cependant, malgré notre tir, les Autrichiens avançaient et allaient arriver sur le plateau. Notre compagnie, qui avait déjà été fort éprouvée, reçut l'ordre de se porter en avant. Un demi-escadron du 5e lanciers se précipita sur l'ennemi, entraîné par le baron Thévenot, qui criait : « Hardi ! Hardi ! mes amis, sabrez-moi cette racaille ». Et à la tête de ses hommes, le sabre à la main, il s'élança au galop, mais avant qu'il eût fait dix toises, il était frappé d'une balle au front, vidait les étriers, et tombait de cheval. Privés de leur chef, entourés par les Autrichiens, les lanciers allaient être massacrés. C'est alors que notre compagnie, qui ne se composait plus que de cinquante hommes, entra en action, commandée par le capitaine Lorillot. Il fut tué presque aussitôt. Rebattel prit alors le commandement.

D'une voix de tonnerre, il s'écria en brandissant son sabre :

– Foncez dedans, mes enfants… culbutez-moi tous ces Cosaques.

Ces Cosaques étaient des Autrichiens, mais, je l'ai déjà dit, pour Rebattel tout ennemi était un Cosaque. Nous nous jetons sur les tuniques blanches avec furie, en hurlant comme des démons… Rebattel, blessé, continue de sabrer avec frénésie ; je me tiens à côté de lui, et frappe de droite et de gauche. Une balle m'enlève mon bonnet à poil, un coup de baïonnette me traverse le bras gauche ; ma fureur s'accroît, je suis fou furieux, et je sens mon sabre qui s'enfonce dans de la chair encore, encore et toujours.

Enfin les ennemis s'éclaircissent autour de nous ; des piles de cadavres nous entourent et nous voyons les Autrichiens qui fuient devant un escadron de réserve qui descend du plateau.

Rebattel s'appuie alors sur moi. Il est rouge de sang.

– Mon fils, me dit-il, je crois que cette fois, j'ai mon compte… mais c'est égal… nous les avons bousculés les Cosaques.

Six hommes seulement sont debout à nos côtés, horribles, sanglants, les habits en lambeaux… C'est tout ce qui reste de notre pauvre compagnie déjà si éprouvée…

Rebattel fléchit, il va tomber… J'appelle un grenadier, et à nous deux, bien que mon bras me fasse horriblement souffrir, nous le ramenons dans nos lignes.

Au moment où nous débouchons sur le plateau, nous nous trouvons face à face avec l'Empereur. Rebattel, que nous soutenons toujours, se met au garde à vous… Nous l'imitons. L'Empereur nous regarde. Nous sommes, sans compter Rebattel, sept hommes, souillés de sang, affreux, méconnaissables…

Et Napoléon, qui vient d'appeler un de ses officiers d'ordonnance, épingle lui-même sur les sept poitrines la croix de la Légion d'honneur…

À cette minute, je ne sens plus ma blessure… je ne vois que le visage de l'Empereur, un visage grave, un peu triste, qui semble resplendir dans une auréole lumineuse. Le bruit du canon m'empêche d'entendre ce qu'il dit… je ne saisis que quelques mots : « Bravoure… honneur… la France !… »

Rebattel a tenu autant qu'il a pu, mais il vient de s'évanouir. On le transporte à l'ambulance où je vais moi-même me faire soigner avec les six camarades qui ont survécu à l'affreux carnage et qui sont tous blessés, eux aussi. Larivière n'est point parmi eux… Le brave garçon est resté là-bas dans la plaine…

IX

Rebattel avait été sérieusement atteint, et le chirurgien conservait peu d'espoir de le sauver. Quant à ma blessure, elle n'offrait aucune gravité, mais je serais condamné au repos pendant plusieurs semaines, et cela au moment où je brûlais d'envie de me distinguer encore.

J'étais devenu un vrai grognard.

Le métier des armes, qui me répugnait autrefois, me semblait maintenant le plus enviable des métiers et j'aurais provoqué en duel quiconque m'eût soutenu le contraire. J'avais aussi le plus profond mépris pour ceux qui se réjouissaient d'avoir attrapé ce qu'ils appelaient la « bonne blessure », celle qui vous immobilise dans une ambulance, à quelques lieues de la ligne de feu.

Faut-il le dire ? Je me considérais maintenant comme un rouage nécessaire, presque indispensable, et je maudissais le sort qui faisait de moi un infirme quand l'Empereur avait besoin de tous ses hommes pour repousser l'envahisseur.

J'avais été, avec Rebattel et plusieurs autres, évacué sur Melun. Les grands blessés voyageaient en charrette, mais ceux qui, comme moi, pouvaient marcher faisaient la route à pied. C'était en vérité un triste cortège que celui de tous ces éclopés se traînant sous la conduite d'officiers blessés, eux aussi, jusqu'à l'étape où ils devaient trouver des soins et le repos.

De temps à autre, nous nous cramponnions à l'arrière des charrettes et nous nous laissions traîner.

La nuit, nous nous étendions le long des chemins, et ceux qui étaient plus valides que les autres allaient mendier quelque nourriture chez les paysans. Ceux-ci se montraient en général fort peu généreux et avaient toujours de bonnes rainons à invoquer pour refuser des vivres. Il fallait que les officiers intervinssent et nous obtenions alors par la menace ce que nous n'avions pu obtenir par la persuasion.

Le canon tonnait toujours derrière nous, et semblait se rapprocher. Des fuyards arrivaient à chaque instant, et propageaient les plus mauvaises nouvelles. Selon eux, l'Empereur était battu et se repliait en hâte vers Paris ; d'autres nous affirmaient qu'il avait été fait prisonnier par Schwarzenberg. À la vérité Napoléon, croyant devancer l'ennemi, avait quitté en hâte son quartier général pour marcher au secours de la capitale. Il avait envoyé à franc étrier le général Dejean pour annoncer son arrivée aux Parisiens.

Quand nous atteignîmes Melun, où nous croyions nous reposer enfin, l'ordre arriva de nous expédier sur Paris, et nous montâmes dans des voitures réquisitionnées par un général dont je n'ai jamais su le nom…

Au relais de Fontainebleau nous trouvâmes l'Empereur. On nous installa dans une ambulance de fortune où quelques chirurgiens refirent tant bien que mal les pansements de ceux qui étaient le plus gravement atteints.

Je m'informai aussitôt de Rebattel, et finis par le découvrir dans une annexe de l'ambulance.

Ah ! il était bien mal en point, le pauvre Rebattel ! Son visage, encore noir de poudre, le faisait ressembler à un nègre, et

la souffrance avait tellement altéré ses traits que je n'aurais pu le reconnaître si un infirmier ne me l'eût désigné.

Je m'approchai et lui pris la main. Il poussa un grognement, ouvrit les yeux et murmura d'une voix que je ne reconnaissais plus :

– Ah !… c'est toi, mon fils… blessé aussi ?

– Oui…

Il essaya de se soulever en s'arc-boutant sur les coudes, mais n'y put parvenir, et se laissa retomber en grinçant :

– Je suis foutu !…

– Mais non… vous en reviendrez.

– Je suis foutu !…

Il tourna vers moi sa pauvre face ravagée où seuls ses petits yeux gris vivaient encore :

– Je te dis que je suis foutu… La bête était solide, mais, cette fois, elle a son compte… Fallait que ça arrive, mais c'est égal, c'est trop tôt quand même… J'aurais voulu voir la fin de cette affaire-là… Où en est-on ?… J'espère qu'on les a refoulés ces salauds de Cosaques, et que l'Empereur va les forcer à signer la paix…

Il poussa un soupir, promena un instant sa main sur sa poitrine, et reprit, hachant ses mots, commençant des phrases dont il ne trouvait pas la fin :

– Tas d'idiots… ils croyaient qu'ils allaient comme ça culbuter le Petit Tondu… Ils ne savaient donc pas… Ah ! oui…

c'est une « tête » à qui on n'en fait pas voir… Tu te rappelles comme il les a bottés les Cosaques ?… Blücher… ça n'existe pas… et l'autre le Schwar… c'est pas des généraux… Y se sont mis toute l'Europe contre Lui… toute l'Europe, tu entends… eh bien, moi, je te dis… oui, je te dis…

Il se tut, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, et demeura immobile, le visage crispé, le souffle rauque… Je voulus dégager ma main qu'il avait prise l'instant d'avant, et qu'il tenait toujours, mais il me retint :

– T'en va pas, mon fils, bégaya-t-il… Ah ! les salauds ! Ils ont vu, hein ?… et maintenant… maintenant… c'est de la pourriture à corbeaux… Toi, tu t'en tires… moi… j'monte dans la barque au « charon »… N… de D… ! c'est rageant tout de même… sous-lieutenant… et s'en aller… s'en aller !… Pas le temps seulement d'voir roussir ses galons… Tu le seras aussi… officier toi… oui… t'as l'étoffe… j'ai vu ça…

L'infirmier me dit à l'oreille :

– Laissez-le… ça le fatigue de parler… vous voyez bien qu'il n'a plus que le souffle…

Je dégageai doucement ma main, et m'en allai…

Arrivé près de la porte, je me retournai, cherchai encore des yeux mon pauvre ami, puis je sortis. Je n'avais jamais été si ému… Pauvre Rebattel !… oui, il avait raison, cette fois il n'en reviendrait pas… il était touché à mort… Et cependant je ne pouvais m'imaginer qu'il pût mourir. Il avait été blessé tant de fois !… Ne plus le voir à côté de moi, ne plus entendre sa grosse voix claironnante, il me semblait que c'était là une chose impossible… et pourtant tout indiquait que sa fin était proche… J'aimais cet être brutal, mais si franc, si brave, si loyal… je l'aimais comme s'il eût été mon père… Il m'avait dressé, avait

fait de moi un grognard comme lui, je lui devais mes galons, ma croix et cet esprit militaire qui me faisait, au début, complètement défaut. Il avait été un rude éducateur, mais je lui étais reconnaissant de l'intérêt qu'il m'avait porté. Sous son apparence rude et grossière, il avait un cœur d'or… c'était un sentimental et certaines confidences qu'il m'avait faites m'avaient appris à le connaître… Il était de ces bourrus qui craignent de paraître ridicules en épanchant leur cœur dans le sein d'un ami, mais je savais bien qu'il avait pour moi une vive sympathie et lorsqu'il me rudoyait en s'efforçant de prendre une mine sévère, on sentait que c'était une attitude qu'il se donnait. Il y avait deux hommes en lui : l'homme extérieur qui sacrait continuellement en roulant de gros yeux, et l'homme intérieur qui avait pour ceux qu'il avait distingués une tendresse de grand frère.

J'étais rentré à l'ambulance où venaient d'arriver de nouveaux blessés qui, ceux-là, n'étaient pas tendres pour l'Empereur. Ils l'accusaient d'avoir, comme en Russie, abandonné l'armée lorsqu'il avait vu que cela tournait mal. Ils ignoraient les raisons qui avaient poussé Napoléon à se diriger sur Paris.

Cependant, à notre grand étonnement, il était maintenant à Fontainebleau. Que faisait-il ? Qu'attendait-il ? Une chaise de poste étant venue se ranger devant une maison, nous crûmes un moment qu'il allait partir, mais non… il restait toujours là.

J'ai su peu après, par Constant, son valet de chambre, qu'au moment où l'Empereur se préparait à partir pour Paris, le général Belliard lui avait fait observer qu'il s'exposait à être fait prisonnier par les alliés, et que la garde nationale sur laquelle il comptait serait impuissante à le défendre. Alors Napoléon, la mort dans l'âme, s'était décidé à envoyer le duc de Vicence à Bondy où se trouvait le quartier général de l'Empereur Alexandre et à attendre à Fontainebleau le résultat de cette tentative de

négociation. Il disposait encore de cinquante-quatre mille hommes, prêts à mourir pour lui.

Le général Mortier devait protéger le quartier-général de l'Empereur.

Nous ne nous rendions pas compte de ce qui se passait. Nous étions persuadés que d'autres troupes allaient arriver à Fontainebleau, et que lorsque l'Empereur aurait réuni une armée suffisante, il marcherait sur Paris.

Pendant ce temps, à Paris, la garde nationale et la population résistaient aux alliés, mais Marmont, voulant éviter à la capitale les horreurs d'un massacre, et jugeant qu'il fallait renoncer à une défense inutile et périlleuse, demanda à traiter. Il paraît qu'à ce moment Napoléon lui envoyait l'ordre de se défendre à outrance jusqu'à l'arrivée des secours qu'il amenait.

Mais il était trop tard, la capitulation était signée.

L'Empereur se soumit à l'arrêt de la destinée.

Onze jours après, exactement, il abdiquait, comprenant qu'il ne remonterait plus le courant. Le 13, il signait un traité qui le séparait pour toujours de sa femme et de son fils, et qui lui donnait la souveraineté dérisoire de l'île d'Elbe avec une garde de six cents hommes.

Accablé par le malheur, séparé à jamais de ce qu'il avait de plus cher au monde, l'Empereur tenta de se tuer, en absorbant un poison, mais le remède énergique qui lui fut aussitôt administré par le docteur Yvan le sauva de la mort. Quand la nouvelle se répandit que l'Empereur avait voulu attenter à ses jours, ce fut dans l'armée une consternation dont rien ne peut donner idée. Les soldats se portaient en masse vers le château dans lequel ils voulaient pénétrer à toute force.

– On l’a empoisonné, disaient les uns…

– C’est les royalistes qui ont fait le coup, affirmaient les autres.

– Vengeons-le…

– Oui… oui… Mort aux traîtres !…

Ce ne fut que lorsqu’un valet de chambre vint affirmer que l’Empereur était sain et sauf, et qu’il se montrerait bientôt à ses troupes que l’effervescence se calma un peu. Néanmoins une méfiance persistait, et les plus mauvais bruits continuèrent à courir jusqu’à ce que l’Empereur parût à une des fenêtres du château… J’étais aux premiers rangs… Pauvre Empereur !… qu’il était changé ! Son visage était d’une affreuse pâleur, et sa main qu’il agitait pour répondre à nos acclamations, une petite main maigre et blanche, ressemblait à une main d’enfant.

C’était donc là l’homme qui, pendant dix-sept ans, avait étonné le monde !… Malgré moi, je fus pris d’une crise de larmes ; beaucoup, autour de moi, pleuraient aussi.

La fenêtre se referma… l’Empereur avait disparu !…

X

Dans l'après-midi de ce jour, je me rendis de nouveau à l'ambulance où se trouvait mon pauvre Rebattel.

– Si tu veux le voir encore en vie, dépêche-toi, me dit l'infirmier.

Je m'approchai. Rebattel, étendu sur le dos, la bouche entr'ouverte, ne faisait pas un mouvement. Je lui pris la main. À ce contact, il tourna vers moi ses yeux à demi voilés…

– C'est moi, lui dis-je… Bucaille…

– Ah !… murmura-t-il d'une voix sifflante… c'est toi, mon fils…

Il fit effort pour reprendre sa respiration et articula faiblement :

– Ça y est… Je vais passer l'arme à gauche… j'te disais bien que j'étais foutu… Ça se sent ces choses-là… Les médecins ont beau dire… on sait bien… Triste tout de même !… s'en aller comme ça quand on a besoin de vous pour botter les Cosaques… salauds de Cosaques !…

Il se tut un instant et reprit :

– Quelles nouvelles ? Ce cochon de Blücher, et ce… tu sais bien… l'autre… Schwar… Schwar…

– Schwarzenberg ?

– Oui… On les a étrillés, hein ?… Ils sont en train de f… le camp… L'Empereur les a matés encore une fois, n'est-ce pas ?

– Oui, répondis-je, ne voulant pas lui apprendre l'affreuse vérité…

– Ah !… tant mieux !… Je savais bien, parbleu !… Je pars content…

Sa voix s'affaiblissait de plus en plus… Ses lèvres remuaient comme s'il mâchonnait quelque chose ; déjà l'ombre de la mort s'étendait sur lui. Il me pressa la main à deux reprises, bredouilla quelques mots que je ne compris pas, puis réunissant tout ce qui lui restait de forces, il me dit :

– Je ne te vois plus… Adieu, mon fils… Tu as été un bon ami… toujours… on pouvait se fier à toi… Écoute, quand je serai fini, tu prendras ma croix… là, sur ma poitrine… tu la conserveras bien soigneusement, et quand tu… retrouveras la Finette, tu lui diras… tu lui diras… « V'là ce que Rebattel m'a chargé de vous remettre… c'est tout ce qu'il avait de plus cher au monde… il ne pouvait pas vous donner mieux… » et tu l'embrasseras de ma part… de ma part… entends-tu ? Elle comprendra… Tu me promets ?…

– Oui, répondis-je.

– Merci !… Tiens, prends-la tout de suite, ma croix, ça vaudra mieux… on ne sait pas…

Je détachai sa croix.

– Non. Donne-la moi… je veux la… tenir jusqu'au dernier moment… après… après.

Et il la tint sur sa bouche pendant quelques instants, la baisant avec ferveur…

– On aurait pu m'enterrer avec, oui… mais on l'aurait oubliée… tandis que la Finette, la Finette la conservera… Tu lui diras aussi… tu entends mon fils, tu lui diras…

Déjà, il ne trouvait plus ses mots, sa voix n'était plus qu'un souffle…

– Approche-toi… plus près… encore plus près…

À partir de ce moment, il divagua… Des phrases sans suite dans lesquelles revenaient les mots de Cosaques, de Blücher, de Moscou… de Finette sortaient de sa gorge comme un râle…

– C'est la fin, dit l'infirmier qui s'était approché…

Le moribond ouvrit encore une fois les yeux, ses pauvres yeux qui ne voyaient plus rien, sa main gauche se porta sur sa poitrine à l'endroit où il croyait peut-être encore trouver sa croix, et il expira en murmurant :

– Vive… l'Em… pereur !

Ainsi s'envola cette âme simple, esclave du devoir, fidèle jusqu'au bout au Maître qui pour elle passait avant tout, même avant Dieu.

Le visage tourmenté de Rebattel avait repris sa sérénité, son masque anguleux, si dur autrefois, était empreint maintenant d'une douceur infinie… Un sourire errait sur ses lèvres… Il était parti tranquille, le pauvre ami, certain que nos armées étaient victorieuses et que la gloire de Napoléon n'avait pas été entamée.

. . . .

Une vingtaine de blessés suivirent la petite charrette qui emmenait à sa dernière demeure le sous-lieutenant Rebattel. Ce fut une cérémonie rapide. Il mourait tant d'hommes, chaque jour, que l'on n'avait pas le temps de s'apitoyer sur ceux qui s'en allaient. Il fut enterré dans un champ, proche de la ville. Je plantai sur sa tombe une branche de sapin, et m'en retournai, le cœur bien gros, me sentant seul désormais, sans amis. J'avais toujours cru que ce serait moi qui partirais le premier, car je m'étais habitué à considérer Rebattel comme invulnérable… Il avait toujours eu une telle chance ! On eût dit que les biscaïens, les balles et les boulets ne pourraient jamais l'atteindre. N'avait-il pas coutume de répéter qu'il avait la peau trop dure pour qu'on pût l'endommager sérieusement. Hélas ! il avait compté sans la fatalité qui choisit ses victimes à son jour et à son heure…

Ma blessure ne me faisait presque plus souffrir et je pouvais maintenant enfiler mon habit, que jusqu'alors je jetais sur mes épaules comme un manteau… J'allais de temps à autre rôder autour du château où se tenait l'Empereur, et je recueillais, de-ci, de-là, quelques renseignements. Il devait bientôt partir, et comme on savait qu'il emmenait six cents hommes avec lui, c'était à qui obtiendrait la faveur d'être du bataillon qui l'accompagnerait. Plusieurs allèrent même le trouver et firent valoir leurs titres. Les soldats qui, comme moi, avaient fait la campagne de Russie furent classés dans les premiers rangs, mais ils étaient nombreux, et ceux qui pouvaient le mieux intriguer passèrent sur le dos des autres.

Un matin que je me tenais devant le Palais, il en sortit un général qui me regarda et me posa quelques questions. Quand il apprit que j'avais fait Moscou, Bautzen, et que j'avais été blessé

à l'affaire de Montereau, il me dit : « Tu voudrais sans doute suivre l'Empereur, mon ami ? »

Il m'était bien difficile de répondre par la négative.

C'eût été avouer que les malheurs de Celui qui nous avait menés tant de fois à la victoire ne me touchaient guère.

– Oui, mon général, répondis-je…

– Ton nom ?

– Bucaille, sergent au 2e grenadiers de la Garde.

– Où as-tu gagné ta croix ?

– À Montereau, mon général…

– Tu es blessé ?

– Oh !… je vais mieux…

– Trouve-toi demain matin, en grande tenue, dans la cour du château.

Je remerciai, en faisant le salut militaire, et l'officier s'éloigna. C'était le général Bertrand qui avait succédé à Duroc comme maréchal du Palais.

Je fus un peu surpris qu'il m'eût ainsi abordé pour me proposer de partir avec l'Empereur, mais je sus peu après que celui-ci recherchait de préférence, pour composer sa garde d'exil, les hommes qui étaient décorés de la Légion d'honneur.

C'est ainsi que je me trouvai incorporé dans le bataillon d'élite qui allait bientôt partir pour l'île d'Elbe. J'avoue que cet

honneur auquel je ne m'attendais pas ne me satisfaisait qu'à demi. J'étais, on l'a vu, devenu un fanatique de l'Empereur car, à l'école de Rebattel, j'avais appris à l'aimer, mais la perspective d'aller me retirer dans une île pour y mener la vie de caserne ne me souriait guère. J'avais déjà fait des projets et, deux jours auparavant, j'avais écrit chez moi, à Beaumont, pour annoncer à mes parents que je serais bientôt libéré. Je ne voulais pas servir les Bourbons et par conséquent je devais quitter l'armée.

Le hasard en avait décidé autrement… Il fallait se résigner. D'ailleurs, la revue qui eut lieu le lendemain 20 avril ranima l'enthousiasme que je sentais faiblir en moi de jour en jour, depuis la mort de Rebattel.

L'Empereur, avant de partir, avait tenu à faire ses adieux à ceux de la Garde qu'il laissait en France… Ce fut une cérémonie émouvante que je n'oublierai jamais de ma vie. Nous étions tous rangés dans la cour du château et l'Empereur retrouva là ce qui restait de sa gloire passée, les fiers survivants d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Madrid et de Wagram… Je le vois encore descendant les degrés du palais, puis s'avançant vers nous. Quand il fut au centre de ses troupes, il promena sur ses vieux grognards un regard attendri et, d'une voix qui tremblait d'émotion, prononça, en scandant bien ses phrases, les paroles suivantes, qui firent vibrer tous les cœurs et tirèrent des larmes à ceux qui peut-être n'avaient jamais pleuré.

« Officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille Garde.

« Je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans que nous sommes ensemble, je suis content de vous. Je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire. Toutes les puissances de l'Europe se sont armées contre moi ; quelques-uns de mes généraux ont trahi leur devoir et la France elle-même a voulu d'autres destinées. Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile, mais la France eût été malheu-

reuse. Soyez fidèles à votre nouveau roi, soyez soumis à vos nouveaux chefs, et n'abandonnez point notre chère patrie. Ne plaignez pas mon sort ; je serai heureux lorsque je saurai que vous l'êtes vous-mêmes. J'aurais pu mourir. Si j'ai consenti à survivre, c'est pour servir encore votre gloire. J'écrirai les grandes choses que nous avons faites. Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasse votre général. Venez, général Petit, que je vous presse sur mon cœur. Qu'on m'apporte l'aigle que je l'embrasse aussi. Ah ! chère aigle, puisse le baiser que je te donne retentir dans la postérité ! Adieu, mes enfants. Mes vœux vous accompagneront toujours. Gardez mon souvenir ! »

C'est à peine si l'Empereur put achever, car il pleurait… nous pleurions tous, et cette douleur commune de ceux qui restaient et de celui qui s'en allait avait quelque chose de sublime.

Une heure après, l'Empereur montait en voiture avec le général Bertrand ; une faible escorte l'accompagnait.

Ceux qui devaient le suivre en exil se mirent en route le lendemain. Partout, sur notre passage, nous fûmes acclamés, excepté dans certaines villes où triomphait déjà le royalisme. Le danger augmentait à mesure que nous avancions vers les provinces méridionales. Nous apprîmes que l'Empereur, qui nous précédait, n'était pas entré dans Avignon où quelques énergumènes le guettaient pour l'assassiner. À Orgon, il avait été, paraît-il, sérieusement menacé. Il parvint cependant à s'embarquer dans le port de Saint-Raphaël et ce fut une frégate anglaise qui transporta dans son île celui qui avait commandé au monde entier.

Cette frégate, si j'ai bonne mémoire, s'appelait *l'Intrépide !* Six jours après, il débarquait à Porto-Ferrajo qui est, comme on sait, le chef-lieu de l'île d'Elbe.

Quant à nous, qui avions été considérablement retardés en cours de route, noue n'arrivâmes dans ce port qu'un mois après.

XI

La traversée fut longue et pénible : je souffris beaucoup du mal de mer. Nous étions parqués sur le pont du bateau comme des bestiaux, et nous recevions de temps à autre des paquets de mer, de sorte que nous étions presque continuellement dans l'eau.

J'avoue qu'à ce moment je fis de bien tristes réflexions. Pourquoi avais-je quitté la France ? Pour aller mener dans une île une existence monotone. Si encore j'avais eu l'espoir de revenir bientôt, mais je pouvais demeurer longtemps en exil, car c'était un exil que je m'étais imposé volontairement pour suivre l'Empereur. S'il s'était agi de le protéger, de veiller sur lui à toute heure du jour et de la nuit, la décision que j'avais prise aurait eu au moins une raison d'être ; mais non, je ne serais là-bas qu'un inutile, un soldat dont la valeur militaire ne compterait plus…

N'aurais-je pas dû me faire renvoyer dans mes foyers, où j'aurais mené auprès des miens une existence paisible ?

Cécile devait toujours m'attendre et son souvenir, qui s'était presque effacé de mon esprit, redevenait plus vivace maintenant que je n'étais plus entraîné dans la ruée folle des batailles et que je pouvais enfin rassembler mes idées.

Depuis deux ans, j'avais pour ainsi dire vécu dans un rêve peuplé d'affreux cauchemars, et bien loin de tout ce qui est la vie normale.

Une fièvre, ou plutôt une sorte de fureur guerrière m'entraînait aux pires excès : le carnage, l'odeur de la poudre, le bruit de la fusillade et du canon me faisaient tout oublier. Quand, par hasard, un souvenir du pays se présentait à mon esprit, je le chassais bien vite de peur de me laisser amollir par le regret. Le brave Rebattel se chargeait d'ailleurs de me rappeler à la réalité.

Quand il s'apercevait que je « rêvassais », comme il disait, il me tirait aussitôt de la torpeur qui commençait à m'envahir, en sacrant à outrance, et en me parlant des grandes choses que nous allions entreprendre.

Pauvre Rebattel ! Je lui dois de grandes satisfactions d'amour-propre, et l'honneur d'avoir été reconnu pour un héros. Sans lui, sans l'exemple de courage qu'il me donnait chaque jour, il est probable que je serais toujours demeuré le grenadier Bucaille, vague individualité perdue au milieu de la masse. Mais il en est de l'héroïsme comme du reste… une fois passée la tourmente, l'excitation nerveuse apaisée, il s'évanouit vite, n'est bientôt plus qu'un souvenir et l'on se demande même si ce souvenir est bien réel tant il semble merveilleux.

. . . .

Peu après notre arrivée dans l'île, l'Empereur nous organisa, comme si nous devions connaître encore l'âpre joie des batailles. Il nous forma en un bataillon qu'il divisa en six compagnies, avec un état-major, une compagnie de marins, et un escadron de lanciers polonais. C'était une bien petite armée à la vérité et nous avions conscience de n'être plus que des figurants destinés à donner à l'ancien souverain le spectacle de sa gloire passée, peut-être l'illusion d'une revanche.

Bien que séparé de sa famille qu'il aimait vraiment, quoi qu'en aient dit certains, il montrait un visage calme, une tran-

quillité d'esprit qui n'était sans doute qu'apparente mais il avait une telle force d'âme qu'il savait dominer la douleur morale comme la douleur physique.

Maintenant, nous le voyions assez souvent, il venait même causer avec nous, et se montrait ; particulièrement aimable envers les légionnaires (et nous étions nombreux dans l'île). Trois fois par semaine, nous faisions l'exercice, et, tous les dimanches, il y avait une revue. N'était le décor nouveau qui nous entourait, on se serait cru transporté dans la cour du Carrousel, au temps de la toute-puissance du Maître. Tout se passait comme autrefois, aux mêmes heures, et les mêmes vivats le saluaient quand il paraissait. À force de crier, nous arrivions à nous griser et à oublier pour un instant que nous n'étions que des soldats de parade dont les armes ne serviraient plus à rien. L'Empereur suivait nos manœuvres avec une grande attention.

Parfois nous le rencontrions dans l'île où il faisait sa promenade accompagné de quelques officiers.

Un jour que j'étais assis prés d'un champ d'oliviers, il vint à passer, sur la route, à quelques pas de moi. Je me levai aussitôt et le saluai. Il me regarda en souriant, s'approcha et me dit, en me pinçant l'oreille, ce qui était chez lui une marque d'amitié :

– Eh bien, sergent, que fais-tu là ? Tu t'ennuies, n'est-ce pas ?

– Non, Sire.

– Voyons, sois franc.

– J'avoue que je ne m'amuse pas beaucoup…

– Il faut prendre le temps comme il vient… et savoir attendre… savoir attendre… tout est là !

Il rejoignit un groupe d'officiers et s'en alla avec eux dans la direction de la mer.

Un de mes camarades, qui avait assisté de loin à ma courte entrevue avec l'Empereur, me dit en me rejoignant :

– Il t'a parlé, hein ?

– Oui.

– À moi aussi il m'a parlé, pas plus tard qu'hier et il m'a dit… sais-tu ce qu'il m'a dit ?

– Comment le saurais-je ?

– Eh bien, il m'a dit : « Patiente, tu ne resteras pas longtemps ici. » Veux-tu parier qu'il projette quelque chose… Avec ce diable d'homme, il faut s'attendre à tout…

– Que peut-il faire maintenant, tout le monde l'a abandonné en France… même ses généraux ?…

– Tous heureusement ne sont pas comme Augereau… Ah ! oui, celui-là a été plus ingrat que les autres, et pourtant, à certain moment, si l'Empereur avait voulu… tu connais l'affaire des fourgons ?… Enfin, ne parlons pas de ça… Pour en revenir à ce que m'a dit l'Empereur, je suis sûr qu'il mijote quelque affaire… Tu n'as pas remarqué qu'il est toujours au bord de la mer… On dirait qu'il attend quelque chose… Parbleu, il ne va pas rester ici toute sa vie… surtout qu'il ne roule pas sur l'or à ce qu'il paraît.

– Qui t'a dit cela ?

– Son premier valet de chambre… C'est un camarade, nous sommes du même pays… Il a entendu une discussion entre

l'Empereur et le résident anglais, tu sais ce grand escogriffe à favoris. Paraîtrait qu'on n'aurait pas tenu les promesses du traité de Fontainebleau... On devait lui verser deux millions de pension, mais on n'en a rien fait... Tu penses, maintenant qu'il est là, et qu'on ne le craint plus, on lui tient la dragée haute...[10] mais il va leur jouer le tour, tu verras...

Celui qui tenait ces propos était un sergent de grenadiers du nom de Bacheville. Il se disait parent d'un de nos officiers, Barthélemy Bacheville, qui avait eu les pieds gelés en Russie et qui portait toujours de drôles de chaussures. Ce Bacheville (je parle du sergent) avait vaillamment fait son devoir depuis 1809, date à laquelle il était entré dans l'armée. Il avait la croix, c'était un brave, mais il était généralement détesté parce qu'il se vantait beaucoup et traitait durement ses hommes. Je l'avais peu vu jusqu'alors, et nous ne nous étions parlé que deux ou trois fois. J'eusse peut-être évité sa compagnie, mais comme il avait beaucoup connu Rebattel, j'étais heureux de parler avec lui de mon pauvre ami.

J'avais plus de sympathie pour un autre sergent, un Parisien nommé Manjoux, que l'on avait surnommé « Trompe-la-Mort » à cause de sa maigreur. Celui-là était un joyeux vivant qui, sans en avoir l'air, était d'un courage à toute épreuve. Il avait pris un drapeau autrichien à la bataille de Wagram et avait été, pour ce fait, décoré par l'Empereur sur le champ de bataille Nous nous rencontrions souvent. Manjoux était toujours très gai, et avait une façon, si comique de débiter ses histoires que l'Empereur lui-même prenait souvent plaisir à l'entendre.

Chaque fois qu'il le rencontrait, il lui disait :

---

[10] Sir Niel Campbell, résident anglais auprès de l'Empereur à l'Ile d'Elbe, écrivait le 31 octobre 1814 à son gouvernement « que si Napoléon se trouvait plus longtemps à la gêne (textuel) au point de ne pouvoir continuer à maintenir l'extérieur d'une Cour, il était capable de faire une descente à Piombino, à la tête de ses soldats... »

– Eh bien, Manjoux, quand prends-tu un nouveau drapeau ?

– Cela ne dépend que de vous, Sire, répondait invariablement le joyeux drille.

Une certaine familiarité s'était établie entre eux. L'Empereur adorait les gens gais et ne dédaignait pas de plaisanter. Il était assez enjoué de sa nature et très taquin, mais ses accès de gaîté ne duraient guère et il était vite repris par ses préoccupations.

Sa mère et la princesse Pauline Borghèse étaient venues partager son exil, mais la vie n'était pas gaie à l'île d'Elbe ; aussi ces dames, pour se distraire, donnaient-elles quelquefois des bals auxquels assistaient les officiers.

L'Empereur avait d'abord protesté contre ces réjouissances, mais Pauline avait tellement insisté, et de façon si caressante, qu'il avait laissé faire. Il finit même pas assister à ces soirées, ce qui fit dire au résident Niel Campbell « que Napoléon prenait fort bien son exil et qu'il oubliait facilement les milliers d'hommes qu'il avait fait tuer ».

Niel Campbell avait manqué de perspicacité ; il aurait dû, au contraire, se méfier de cette gaîté qui n'était qu'apparente et cachait peut-être d'obscurs projets. Son gouvernement ne manqua pas, dans la suite, de lui en faire la remarque.

L'Empereur était tenu au courant de ce qui se passait en France par des officiers de tous grades qui venaient lui rendre visite à l'île d'Elbe. On lui apportait régulièrement le *Moniteur*.

Un dimanche soir, un inconnu débarqua à Porto-Ferrajo et se rendit auprès de Napoléon. Je n'ai jamais pu savoir quel était

cet homme, qui ne resta que peu de temps dans l'île. Après son départ, les manœuvres et les revues reprirent de plus belle.

– M'est avis, me dit un matin Manjoux, qu'il se prépare un coup. L'Empereur est toujours en conférence avec ses officiers, et le général Bertrand ne fait qu'aller et venir du port à la ville…

– Tu crois à une prochaine manifestation, lui dis-je, mais que veux-tu que fasse l'Empereur ?…

– Je te dis qu'il se prépare… Depuis un mois, il y a des bateaux qui abordent ici la nuit… L'autre soir on a commandé des hommes pour aller chercher des caisses à bord d'un bâtiment… Tu verras, avant peu, y aura de « l'ognon »[11].

– Tant mieux, car la vie devient monotone ici. Les gens nous regardent d'un mauvais œil… on dirait qu'ils se méfient de nous.

– Et ils n'ont pas tout à fait tort, car il y a pas mal de chapardeurs parmi nos camarades et plusieurs réclamations ont déjà été adressées au Résident…

. . . .

Manjoux était bien renseigné ; des navires venant de Naples, de Gênes et d'Alger débarquaient fréquemment des caisses qui disparaissaient aussitôt. Un mouvement inaccoutumé régnait autour de nous. L'Empereur se montrait plus fréquemment et paraissait fort agité. Il y eut, une après-midi, inspection générale des armes.

– Je t'avais bien dit, fit Manjoux, que l'on préparait quelque chose…

---

[11] Expression militaire qui signifie : « Ça va chauffer. »

– Tu ne supposes pas que nous allons nous embarquer pour la France ?

– Qui sait ?

– Mais ici l'Empereur est surveillé.

– On supprimera s'il le faut ceux qui le surveillent…

– Ça sera difficile.

– Certes, mais ce qui sera plus difficile ce sera de débarquer en France, car tu penses bien que les côtes sont gardées…

– On ne peut tout de même pas mettre des troupes tout le long du littoral… Enfin, on verra… moi je suis prêt.

– Et moi aussi, parbleu !… Mais celui qui risque gros dans tout cela, c'est l'Empereur… S'il manquait son coup, cette fois, on l'enverrait dans une île au bout du monde.

XII

Un mois passa. Le calme était revenu et je supposai que l'Empereur avait renoncé à son projet. D'ailleurs avait-il jamais eu l'intention de quitter l'île d'Elbe ? Peut-être lui avions-nous prêté des desseins qu'il n'avait pas. Cependant, en y réfléchissant bien, il semblait inadmissible qu'il se résignât à vivre en exil… Cet homme au caractère impétueux, qui avait fait trembler le monde, devait finir par un coup d'éclat. Il était impossible d'admettre qu'il attendrait tranquillement la mort dans la retraite qu'on lui avait imposée.

Manjoux, qui rôdait partout, et était au mieux avec un des valets de chambre de l'Empereur, essayait bien de recueillir quelques renseignements, mais rien ne transpirait des projets de Napoléon. Tout était maintenant mystérieux et cependant nous pressentions qu'un grand événement allait se produite.

Il se produisit, en effet, et plus tôt que nous ne le supposions. Une nuit (c'était, il m'en souvient, le dimanche 26 février), la princesse Pauline donnait un bal où tous les officiers se trouvaient réunis ; dans l'après-midi, le résident anglais, Niel Campbell, était parti pour Livourne. Napoléon n'était plus surveillé que par les officiers anglais qui avaient été conviés au bal… Celui-ci battait son plein, et l'Empereur se tenait dans les salons, distribuant des poignées de main, ayant un mot aimable pour chacun, quand nous fûmes brusquement alertés.

Les officiers circulaient dans nos chambres et disaient : « Prenez vos armes… prenez tout votre fourniment de campagne… nous partons !… »

Pendant ce temps, le bal continuait ; on entendait la musique et l'on voyait, derrière les fenêtres brillamment illuminées, passer et repasser les couples des danseurs… Nous fûmes à la hâte dirigés vers le port où un grand brick et d'autres bateaux attendaient et nous embarquâmes à la lueur des falots.

Nous ne nous doutions pas à ce moment que l'Empereur était au milieu de nous. Quand nous le reconnûmes, il nous dit d'un ton décidé : « Grenadiers, nous allons en France… » Et il ajouta, presque aussitôt : « à Paris ». Quelques exclamations de joie s'étant élevées, il nous recommanda le silence. J'étais tout près de lui, et je l'entendis qui disait au général Bertrand : « Le sort en est jeté ! »

Au loin, la musique du bal continuait à se faire entendre ; elle nous arrivait portée par le vent.

Bientôt le brick se mit en marche, toutes voiles dehors, suivi de quatre autres bâtiments. C'était un fort bateau qui s'appelait l'*Inconstant*. Lorsque nous le sentîmes glisser silencieusement sur la mer, nous nous mîmes à danser de joie… Nous nous embrassions, nous faisions mille extravagances, comme de véritables enfants.

Les lumières de la ville disparurent peu à peu, et le brick, poussé par une brise favorable, se mit à filer à belle allure. Nous apercevions l'Empereur, assis dans la cabine du capitaine faiblement éclairée ; il avait avec lui les généraux Drouot et Bertrand qui se penchaient de temps à autre, sans doute pour consulter quelque carte.

– Tu vois, me dit Manjoux, ça y est… Tu penses bien que toutes ces allées et venues que nous avions remarquées avaient un but… Le capitaine Hector vient de m'apprendre que le bateau est plein de munitions… Tout cela est venu de Gênes et

d'Alger... Nous sommes pourvus et nos fusils ne manqueront pas de poudre... Paraît même que nous avons des canons... Ah ! mon vieux, tu t'imagines la surprise des « Cocardes blanches » quand elles nous verront débarquer. Ce gros poussah de comte de Provence est en ce moment bien tranquille aux Tuileries, mais il ne se doute pas de ce qui va lui tomber dessus...

– Tu oublies, répondis-je, que nous ne sommes qu'une poignée d'hommes...

Manjoux cligna de l'œil d'un air malicieux.

– Tu dois bien supposer que l'Empereur sait ce qu'il fait... Dans l'île, il n'était pas sans nouvelles de Paris... Souvent y a des officiers qui sont venus lui rendre visite... ils ont dû le mettre au courant, lui dire qu'on l'attendait, sans quoi il ne se serait pas risqué à tenter un coup pareil. À peine serons-nous débarqués qu'on le portera en triomphe...

– Nous ne sommes pas encore arrivés... Maintenant, c'est la nuit, tout marche à souhait, mais au jour nous pourrions bien faire de mauvaises rencontres.

– Eh bien, on se défendra... À quoi ça nous servirait-il alors d'avoir des fusils ?...

– Les autres auront sans doute des canons...

– Bah ! nous aussi nous en avons, paraît-il.

– Je ne les ai pas vus...

– Ils doivent être dans l'entrepont.

– Oui, dit un grenadier qui se trouvait près de nous, je les ai vus... et ils ont un ventre, je ne vous dis que ça...

– Et des canonniers ?

– Y en a parmi nous et de raides.

La nuit se passa en conversations. Chacun voulait donner son avis sur l'événement, et certains, qui se prétendaient renseignés, émettaient des suppositions stupides.

Cependant le vent devint contraire et, à l'aube, nous n'avions parcouru que six à sept lieues. Au loin, nous apercevions des navires. Il y eut parmi les marins une certaine agitation et l'un d'eux murmura : « Nous allons être obligés de retourner à Porto-Ferrajo ».

Ah ! celui-là ne connaissait pas l'Empereur ! Il irait jusqu'au bout quoi qu'il dût arriver. Il jouait sa dernière carte. Depuis quelque temps, il se tenait à l'avant, sa longue-vue à la main…

Son attention était retenue par des navires qui se trouvaient à une assez grande distance. Nous crûmes tout d'abord qu'ils venaient sur nous, mais ils se perdirent bientôt dans l'est. L'Empereur retourna dans sa cabine, et nous nous écartâmes pour le laisser passer. Il était tout souriant, et répéta à trois ou quatre reprises : « Patience, mes enfants, nous arriverons bientôt ». De chaudes acclamations accueillirent ces paroles, mais il y eut peu après une vive émotion à bord… On venait d'apercevoir deux frégates et un bâtiment de guerre français, que l'on reconnut pour être le *Zéphyr*, venait droit sur nous. L'Empereur, que l'on avait prévenu, reparut sur le pont, regarda quelques instants, et nous donna l'ordre d'enlever nos bonnets à poil qui nous signalaient de loin à l'ennemi, car, si étrange que cela pût paraître, ce navire français était maintenait un ennemi. Quand il se fut rapproché, l'Empereur, qui ne le quittait pas des yeux, dit à Drouot : « Faites coucher les hommes sur le tillac ».

Et il attendit, le visage à demi enfoui dans le collet d'une redingote brune qu'il avait adoptée pour le voyage. Bientôt les deux bâtiments furent presque bord à bord. Le capitaine salua :

– Vous venez de l'île d'Elbe ?

– Oui… répondit le commandant de l'*Inconstant*.

– Comment se porte l'Empereur ?

– Très bien.

– Ah ! tant mieux !

Et le brick s'éloigna. L'Empereur rit beaucoup de cet incident.

– Les voilà, maintenant, dit-il, renseignés sur ma santé…

La nuit était venue. Nous nous étendîmes sur le pont, enroulés dans nos manteaux ; d'autres descendirent dans la batterie. Le froid était vif, le temps couvert… L'*Inconstant* qui avait maintenant vent arrière coupait victorieusement l'eau de son étrave ; mais, vers le matin, la brise changea tout à coup et il dut su remettre à louvoyer. Nous n'aimions guère cette allure qui nous faisait parfois pencher tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ce qui nous obligeait à nous cramponner à tout ce qui se trouvait sous notre main. Un de nos camarades, qui se tenait debout près du bastingage, faillit même, dans un coup de roulis, être emporté à la mer et, si un matelot ne l'eût retenu, il prenait un bain qui eût pu lui être fatal.

– Eh bien, mon vieux, lui dit ce farceur de Manjoux, tu voulais donc nous quitter…

L'homme qui appartenait à la garde à cheval polonaise prit mal cette innocente plaisanterie, et se mit à vociférer en protestant de façon ridicule de son dévouement à l'Empereur.

Il régnait d'ailleurs une certaine animosité entre les Polonais et nous. Ils se montraient très fiers de leurs beaux uniformes, et méprisaient les autres soldats, mais surtout les fantassins… Je dois reconnaître qu'en certaines affaires ils s'étaient bien comportés, mais rien ne les autorisait cependant à se croire supérieurs à nous. Ils étaient de plus très susceptibles, ainsi qu'on a pu le voir, et comme ils comprenaient imparfaitement notre langue, cela donnait lieu très souvent à de vives discussions, quelquefois même à des rixes.

Le lendemain matin, nous découvrîmes encore un navire, mais il passa assez loin de nous.

Vers dix heures, l'Empereur sortit de sa cabine et demanda quels étaient ceux qui savaient écrire Je me présentai. Nous n'étions pas nombreux.

– Mes enfants, dit-il, vous allez écrire sous ma dictée.

Nous nous procurâmes, non sans peine, plumes et crayons. Un Parisien ingénieux fabriqua de l'encre avec un mélange quelconque ; ceux qui n'avaient pas de plumes en confectionnèrent avec de petits morceaux de bois qu'ils taillèrent à leur extrémité.

L'Empereur commença de dicter. Quand nous, eûmes terminé, nous passâmes nos feuilles à d'autres camarades qui les recopièrent à plusieurs exemplaires.

Et le spectacle était curieux de tous ces hommes écrivant, les uns couchés à plat ventre, les autres tenant leurs feuilles sur le dessus de leurs shakos.

Ces proclamations étaient datées du Golfe Juan où nous allions débarquer.

Quand elles furent toutes prêtes, le général Drouot les recueillit, les examina, corrigea certaines fautes, puis les fit placer dans une grande sacoche de cuir.

Au fur et à mesure que nous approchions de la côte, notre inquiétude grandissait car nous nous demandions si l'on n'était pas déjà au courant en France du retour de Napoléon, et si nous n'allions pas trouver des canons braqués sur nous à l'heure du débarquement.

Quelle honte pour l'Empereur si, à peine à terre, il allait être saisi et fait prisonnier… Pour s'emparer de lui, il faudrait nous passer sur le corps et nous tuer jusqu'au dernier, mais l'affaire n'en serait pas moins manquée.

Manjoux à qui je communiquai mes craintes était plus confiant que moi.

Il était persuadé que les troupes, qui s'étaient vues obligées d'adopter la cocarde blanche, ne manqueraient pas, lorsqu'elles apercevraient l'Empereur, d'arborer l'aigle et la cocarde tricolore.

Je voulais, moi aussi, espérer que la vue de celui qui les avait conduits tant de fois à la victoire soulèverait chez les soldats l'enthousiasme d'autrefois, mais il fallait compter sans les nouvelles recrues, celles qui n'avaient pas encore vu Napoléon, et qui obéissaient à des chefs choisis parmi les officiers royalistes.

Beaucoup de généraux, nous le savions, avaient abandonné l'Empereur après son abdication… Consentiraient-ils au-

jourd'hui à appuyer une tentative dont le résultat semblait assez douteux ?

– Rappelle-toi, me dit Manjoux, comment l'Empereur sait parler à ses troupes... Dès qu'il aura seulement ouvert la bouche, tu verras toutes les cocardes blanches tomber à terre comme de la neige... Si nous avons la chance d'atteindre une grande ville, sans être arrêtés, nous irons jusqu'à Paris, et nous serons bientôt plus de cent mille.

L'Empereur, qui se trouvait derrière nous et que nous n'avions pas entendu venir, posa soudain sa main sur l'épaule de Manjoux :

– Tu as raison, lui dit-il... nous serons même plus de cent mille...

Nous saluâmes, un peu gênés, mais l'Empereur qui vit notre trouble nous rassura en disant :

– Avec des gaillards comme vous, nous n'aurions même pas besoin d'être cent mille pour reconquérir la France...

XIII

Le 1er mars, nous abordâmes la côte française au Golfe Juan et établîmes notre bivouac dans un champ d'oliviers.

Les paysans, étonnés d'abord, se rassurèrent peu à peu.

Il y avait parmi nous quatre grenadiers qui étaient d'Antibes, et qui se chargèrent de les renseigner, en employant leur patois. Bientôt l'Empereur reçut une délégation à la tête de laquelle se trouvait un ancien sergent de voltigeurs qui avait perdu une jambe à Eylau. Il voulait à toute force nous suivre, malgré son infirmité, et quand on lui eut fait comprendre que c'était impossible, il pria l'Empereur d'engager son neveu, un jeune homme de dix-huit ans qui fut agréé aussitôt.

– Voilà déjà du renfort, me dit Manjoux en riant…

L'Empereur voulut d'abord s'assurer la garnison d'Antibes, et envoya une trentaine de grenadiers en parlementaires, avec la consigne de se présenter comme déserteurs et de séduire les troupes, mais on les attendit vainement. Sans doute s'étaient-ils mal acquittés de leur mission ou avaient-ils été suspects dès leur arrivée. Il fallut renoncer à s'adjoindre les soldats d'Antibes.

À la nuit, nous nous mîmes en route ; les lanciers polonais qui nous accompagnaient portaient leur selle sur le dos, en attendant qu'ils pussent trouver des chevaux. Nous fîmes le premier jour dix lieues sans nous arrêter, étape particulièrement difficile dans un pays fort accidenté. Bien que nous eussions

perdu à l'île d'Elbe l'habitude de la marche, nous accomplîmes cependant ce tour de force, car c'en était un.

Le 5, nous arrivions à Gap et, là, l'Empereur faisait imprimer les proclamations qu'il avait dictées à bord de l'*Inconstant*.

Il y en avait deux : une à l'armée, une autre au peuple français.

Je ne reproduirai ici que celle qui s'adressait aux soldats, et qui est peut-être une des plus belles que l'Empereur ait lancées :

« Soldats !

Nous n'avons pas été vaincus. Des hommes sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, leur pays, leur prince, leur bienfaiteur. Dans mon exil, j'ai entendu votre voix ; je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls. Nous devons oublier que nous avons été les maîtres des nations, mais nous ne devons pas souffrir qu'aucune se mêle de nos affaires. Qui prétendrait être le maître chez nous ? Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Montmirail ! Les vétérans de l'armée de Sambre-et-Meuse, du Rhin, d'Italie, d'Égypte, de l'Ouest, de la gendarmerie sont humiliés. Venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef, et la victoire marchera encore au pas de charge. L'aigle avec les couleurs nationales volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. Dans votre vieillesse, entourés et considérés de vos concitoyens, ils vous entendront avec respect raconter vos hauts faits, et vous pourrez dire avec orgueil : « Et moi aussi je faisais partie de cette grande armée qui est entrée deux fois dans les murs de Vienne, dans ceux de Rome, de Berlin, de Madrid, de Moscou, qui a délivré Paris de la souillure que la trahison et la présence de l'ennemi y ont empreinte ».

Quand il affirmait que « l'aigle impériale volerait de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame », il disait vrai.

Accueilli d'abord avec plus d'étonnement que d'enthousiasme, il vit les populations s'animer au fur et à mesure qu'il avançait. Lorsqu'il eut traversé la Durance, il commença à recevoir des renforts.

Le 7, comme nous entrions dans le département de l'Isère, nous rencontrâmes un bataillon qui nous accueillit bientôt avec transport. Ce bataillon hésitait d'abord. Napoléon s'approcha, et découvrant sa poitrine : « S'il en est un qui veuille tuer son Empereur, il le peut, me voici ! », s'écria-t-il.

Des cris de : « Vive l'Empereur ! Vive Napoléon ! » lui répondirent. Manjoux exultait.

– Hein ? me dit-il, tu constates que j'avais raison, quand je te disais que notre voyage de la côte méditerranéenne à Paris serait un voyage triomphal… Partout où nous passerons, nous serons reçus à bras ouverts, et les officiers royalistes ne parviendront pas à retenir leurs troupes.

– Oui, répondis-je, tu avais raison, mais t'es-tu demandé ce qui arrivera une fois que nous serons à Paris ?

– Parbleu ! c'est bien simple ! l'Empereur réorganisera son armée et courra sus aux Russes, aux Autrichiens… et aux Prussiens. Ah ! nous assisterons encore à de beaux combats, tu peux en être sûr… et qui sait, nous décrocherons peut-être bientôt nos galons d'officier.

– Oh ! moi, je me contente de mes deux sardines et de ma croix.

– Alors, tu ne voudrais pas être officier ?

– À quoi bon ? Comme sergent, j'estime que je rends autant de services. Pour être officier, vois-tu, il faut des qualités que je n'ai pas.

Manjoux haussa les épaules :

– Les seules qualités pour un officier, dit-il, c'est d'avoir du courage et de l'audace… Vois donc ceux qui ont obtenu de hauts grades, est-ce que tu crois que ce sont des hommes autres que nous ?… Aujourd'hui les grades ne s'obtiennent plus par faveur, mais à la force du poignet. Le moindre fils du peuple peut devenir maréchal de France… et la preuve… nous l'avons eue plus d'une fois sous les yeux : Augereau, fils d'un domestique ; Lefebvre, fils d'un meunier ; Murat, fils d'un laboureur ; Drouot, fils d'un boulanger ; Masséna, fils d'un vigneron… et j'en oublie…

– Mon cher Manjoux, tu me sembles bien ambitieux.

– Oh ! moi, vois-tu, je vise toujours plus haut… ça n'est pas défendu, n'est-ce pas ?

– Bien sûr… On te verra peut-être un jour maréchal de France, et duc de quelque chose…

– Ne te moque pas de moi, Bucaille… je n'ai pas tant de prétentions, mais je deviendrais chef de bataillon ou simplement capitaine, que cela ne me déplairait pas… En tout cas, si j'obtiens les galons de lieutenant, ça me permettra de vider une vieille querelle…

– Que veux-tu dire ?

Un ordre lancé par notre commandant nous sépara l'un de l'autre.

Nous approchions de Grenoble, il fallait être prêts à toute éventualité.

C'était, nous l'apprîmes, le général Marchand qui défendait cette ville.

Bientôt nous vîmes approcher des troupes. Est-ce que celles-là allaient aussi faire leur soumission ? Quand elles ne furent plus qu'à une centaine de mètres, le colonel qui les commandait arbora l'aigle et la cocarde tricolore et son régiment nous rejoignit en criant : « Vive l'Empereur ! »

Ce régiment était le 7e de ligne, et son colonel, François Huchet de La Bedoyère, que les Bourbons devaient faire fusiller quelques mois plus tard. Dès que nous arrivâmes à Grenoble, les portes de cette ville étaient fermées, mais la garnison nous attendait. Il y avait là le 4e d'artillerie, dans lequel l'Empereur avait été officier, et l'esprit qui animait ce régiment ne pouvait qu'être favorable. Bientôt ce fut de la frénésie : les portes de la ville avaient été brisées par les habitants eux-mêmes ; soldats et civils fraternisaient.

Napoléon était maintenant sûr du succès, et nous arriverions à Paris sans tirer un coup de fusil.

Dans l'espace de six jours, nous avions fait quatre-vingts lieues, sur des routes souvent défoncées, et dans une saison où la pluie et la boue ne sont point rares. Il y a, je crois, peu d'exemples dans l'histoire d'une marche aussi rapide.

Avant de quitter Grenoble, l'Empereur passa en revue la garnison. Quand il fut devant le front du 4e d'artillerie, il s'arrêta et s'adressant aux canonniers : « C'est parmi vous, dit-il, que j'ai commencé le métier de la guerre ; je vous aime tous comme d'anciens camarades. Je vous ai suivis sur le champ de

bataille, et j'ai toujours été content de vous ; vous et toute l'armée serez contents de moi. Les soldats ont retrouvé en moi un père ; ils peuvent compter sur les récompenses qu'ils ont mérités. »

En un instant toutes les troupes avaient arboré la cocarde tricolore et ce n'étaient point des cocardes neuves, mais des vieilles, salies, usées qui avaient vu plus d'une fois le feu de l'ennemi. Chaque soldat avait naguère caché la sienne dans son sac, comme une relique et tous étaient heureux de pouvoir la montrer maintenant, pour prouver à l'Empereur qu'ils comptaient bien le revoir à leur tête.

Nous continuâmes notre marche, acclamés par les populations.

Partout, à notre approche, dans les moindres villages comme dans les plus grandes villes, les cloches sonnaient en notre honneur.

Un enthousiasme que nous n'avions peut-être jamais ressenti nous emportait tous, nous soulevait d'un souffle héroïque. Nous étions fiers de suivre l'Empereur, et pas un de nous maintenant ne doutait de la victoire.

Manjoux était venu me rejoindre, et nous marchions tous deux côte à côte…

– Eh bien, lui dis-je, et cette querelle ?

Il me regarda, étonné, puis se souvenant :

– Ah ! oui… c'est vrai, je n'ai pas fini mon histoire… tu tiens à la connaître ?

– Dis toujours, cela fera passer le temps.

– Oui… Eh bien ! si je tiens tant à avancer en grade, et à décrocher au moins les galons de lieutenant, c'est pour demander raison à un homme que tu connais.

– Et qui donc ?

– Le lieutenant Gérard…

– Bien sûr que je le connais, nous l'avons même à quelques pas devant nous… Il n'a pas la réputation d'être un méchant homme… Que t'a-t-il fait ?

– Cela remonte à 1809… c'est-à-dire à six ans déjà… c'était la veille de la bataille de Wagram… Gérard était sergent, et moi simple caporal… nous avions été bien ensemble jusqu'alors, mais voilà-t-il pas qu'il s'avise de me donner un ordre, et comme je n'avais pas entendu, il se met à m'en débiter, fallait voir… j'ai riposté comme de juste, et alors, tu ne sais pas ce qu'il m'a dit… il m'a dit : « J'ai bien tort de discuter avec un idiot comme toi ». Idiot, ma foi, c'était pas un compliment, bien sûr, mais enfin j'aurais passé là-dessus, quand il a ajouté : « C'est pas dans les voltigeurs que tu devrais servir (à ce moment je n'étais pas encore dans la Garde) tu devrais appartenir au régiment des riz-pain-sel ».

Pour une injure, c'en était une… il avait l'air de me dire que j'étais bon à rien, quoi ! C'est des choses qu'on n'oublie pas quand on a un peu de cœur au ventre… Le lendemain j'enlevais un drapeau autrichien… c'était une bonne réponse, hein ? J'aurais cru que Gérard m'aurait au moins complimenté, mais sais-tu ce qu'il m'a dit… Oh ça ! par exemple, c'était le comble… il a dit « que les Autrichiens avaient f… le camp, en abandonnant leur drapeau sur le champ de bataille, et que je n'avais eu qu'à le ramasser. » Alors, je lui ai répondu : « Si nous avions le même grade, vous me rendriez raison de ce que vous venez de

me dire, ça viendra peut-être un jour. » Comprends-tu, maintenant, pourquoi je désire si vivement avancer en grade ? Quand il a vu qu'on me nommait sergent et qu'on me donnait la croix, il a failli en faire une maladie… car lui, il ne l'a pas la croix… je ne sais même pas comment il est parvenu à se faire nommer lieutenant… On dit qu'il est protégé par le prince Eugène… Depuis, il a cherché à renouer avec moi, parce qu'il sait bien que je le retrouverai un jour, mais moi je n'ai pas oublié… M'accuser d'avoir ramassé un drapeau, quand j'ai attrapé quatre blessures pour m'en emparer, et que j'ai failli avoir le poignet coupé !… Ça se paye, ces choses-là. Est-ce que tu n'es pas de mon avis ?

– Je ne puis que t'approuver.

– Eh bien ! avant peu, tu verras un beau duel… Ah ! je ne le ménagerai pas, je te prie de le croire… et il le sait bien, l'animal, car, pendant que nous étions à l'île d'Elbe, il ne quittait pas la salle d'armes.

– Il se peut que tu attendes longtemps encore.

– Non… À la prochaine affaire, je décrocherai mes galons… j'en suis sûr… l'Empereur me connaît, tu as vu que, là-bas, il ne dédaignait pas de causer avec moi… Un jour, il m'a même demandé : « Qu'est-ce que tu désirerais, Manjoux ? » « Moi, Sire, que je lui ai répondu, je désirerais devenir officier. » Alors, il a souri, et a dit comme ça : « C'est dans les choses possibles, mon brave. »

– Donc, tu as des chances…

– Oui, n'est-ce pas ? À la prochaine bataille je veux faire une action d'éclat ou crever.

XIV

Là-bas, à Paris, quand on avait appris l'arrivée de Napoléon, le Roi avait rendu une ordonnance qui mettait « l'Usurpateur hors la loi » et le duc d'Orléans, secondé par le maréchal Macdonald, était parti en toute hâte pour Lyon.

Le duc d'Angoulême, le maréchal Masséna, les généraux Marchand et Duvernet devaient de leur côté couper la retraite à l'Empereur…

Le 11 mars, tandis qu'on annonçait à Paris que Napoléon avait été battu, il entrait à Lyon à la tête de l'armée envoyée pour le combattre.

Il établit dans cette ville son quartier général et nous pûmes enfin prendre un peu de repos.

Le succès était maintenant assuré. Chaque jour les royalistes se voyaient abandonnés. Le maréchal Ney se trouvait à Lons-le-Saunier et avait reçu l'ordre de marcher contre l'Empereur, mais celui-ci lui fit écrire par le général Bertrand, et le « brave des braves » publiait bientôt un ordre du jour dans lequel il « engageait ses troupes à se rallier à Napoléon ».

Le 20 mars, nous entrions dans Paris que le Roi venait de quitter précipitamment. L'Empereur reprenait possession de sa bonne ville, au milieu des vivats et des acclamations. Le peuple était dans les rues formant la haie sur le passage des troupes, et nous saluait des cris de : « Vive Napoléon !… Vive l'armée !… »

Le captif de Fontainebleau, le fugitif de l'île d'Elbe triomphait de ses ennemis.

Le lendemain, il passait ses troupes en revue, entouré des généraux Bertrand, Cambronne et Drouot, qui l'avaient suivi en exil.

« Soldats, dit-il, en s'avançant sur le front de bandière, je suis venu avec six cents hommes en France, parce que je comptais sur l'amour du peuple et sur le souvenir des vieux soldats. Je n'ai pas été trompé dans mon attente. Soldats, je vous remercie. La gloire de ce que nous venons de faire est tout au peuple et à vous. La mienne se réduit à vous avoir connus et appréciés. »

Nous étions revenus aux beaux jours de l'Empire. Napoléon était bien décidé, paraît-il, à conserver la paix, mais les armées alliées n'étaient pas encore licenciées.

La coalition fut bientôt reformée, et onze cent mille hommes s'avançaient contre la France, pendant que Murat qui venait de perdre son royaume accourait auprès de l'Empereur, en lui demandant pardon de l'avoir abandonné dans sa disgrâce et en jurant de lui rester fidèle.

Forcé de faire la guerre, Napoléon se prépara avec une extraordinaire rapidité. Il publia un décret rappelant sous les drapeaux tous les hommes qui les avaient quittés. Les militaires en retraite furent invités à entrer dans des bataillons spéciaux. On procéda ensuite à la levée des conscrits de 1815. Le 1er Juin, l'armée comptait 277,000 hommes présents sous les drapeaux. La coalition, de son côté, avait plus d'un million de soldats. Les chances de l'Empereur consistaient dans le déploiement exagéré des armées ennemies qui ne leur permettait pas de se masser rapidement sur un point donné.

Pendant que se faisaient tous ces préparatifs, les « vieux », c'est-à-dire ceux qui, comme moi, avaient déjà combattu, étaient à peu près libres. Nous nous promenions dans Paris, avec autant de fierté qu'à notre retour de campagne.

Je dois dire cependant que dans certains quartiers nous recevions un accueil des moins sympathiques. Si l'Empereur avait dans la population parisienne de nombreux partisans, il avait aussi pas mal d'ennemis.

Pendant les quelques semaines qu'il était demeuré au pouvoir, Louis XVIII n'avait pas ménagé les faveurs, et beaucoup avaient obtenu des places et des sinécures que l'arrivée de l'Empereur leur faisait perdre.

Un jour que Manjoux et moi étions entrés dans un café de la rue Saint-Honoré, nous nous vîmes insultés par une dizaine d'individus qui, à en juger par leur mise, devaient être des bourgeois aisés :

– Pas de traîneurs de sabres ici, dit l'un.

– À la porte les soldats de l'Usurpateur !…

Peut-être eût-il été plus sage de battre en retraite, mais la colère nous emporta, et nous répondîmes à nos insulteurs en termes plutôt vifs.

Plusieurs d'entre eux qui avaient été soldats nous provoquèrent, et je ne sais ce qui serait arrivé si la garde que le patron du café était allé prévenir n'avait fait son apparition. Cependant, Manjoux et moi ne voulions pas abandonner la place, et il fallut toute la persuasion de l'officier de police pour que nous nous retirions.

Il arrivait aussi que dans la rue des gens arborassent devant nous, en manière de défi, des cocardes blanches à leurs chapeaux. C'étaient les femmes qui se montraient en général les plus acharnées contre l'Empereur, les mères qui avaient perdu un fils à la guerre, les jeunes filles dont le fiancé avait été tué. Les préparatifs que l'on faisait, les recrues qui arrivaient chaque jour, effrayaient ceux qui avaient cru la paix revenue…

L'enthousiasme du début se refroidissait peu à peu ; l'étoile de l'Empereur commençait à pâlir. Il était temps qu'il remportât victoire sur victoire.

À l'École militaire, où j'étais caserné, il arrivait chaque jour, en même temps que les jeunes recrues, des volontaires ou des militaires rappelés par le décret. Nous reconnaissions parfois d'anciens camarades, des hommes à la moustache grise qui venaient reprendre du service. Je fis un matin, dans la cour, la rencontre d'un nommé Lebras, qui était venu avec nous en Russie ; il avait revêtu son vieil uniforme aux boutons ternis, mais semblait néanmoins très fier de sa tenue. Nous nous serrâmes la main ; il venait de Châlons et, en passant dans cette ville, il avait rencontré la Finette.

– Elle sera bientôt ici me dit-il. Elle a trouvé moyen d'acheter une voiture et un cheval, et bien qu'elle n'ait plus qu'un bras, faut voir comme elle conduit son attelage. Pendant l'exil de l'Empereur elle s'était retirée à Nangis, sa ville natale, car elle ne voulait pas servir sous les ordres du Roi… Ah ! c'est qu'elle est patriote, la Finette… mais à présent on va la revoir sur les champs de bataille… car je crois que ça va chauffer encore, hein ?

– C'est probable.

– Tu ne sais rien ?

– Non… tout ce que je sais c'est qu'on se prépare ferme, et que nous allons bientôt entrer en campagne.

– Moi, j'ai répondu à l'appel de l'Empereur, et y en aura plus d'un comme moi… On ne pouvait pas l'abandonner tout de même, surtout au moment où il a besoin de tous ses soldats… Oh ! mais dis donc Bucaille, j'avais pas remarqué, t'as le brimborion…

– Oui, je l'ai gagné à Montereau…

– C'est bien, ça… moi aussi, j'aurais pu l'avoir le brimborion, mais chaque fois que j'accomplissais une action d'éclat, y avait jamais un officier pour me signaler… Dans ces choses-là, comme dans tout, y a une question de chance, vois-tu.

– Bien sûr, fis-je en souriant…

– Et moi, j'ai jamais eu de chance, mais ça ne m'a pas empêché tout de même d'accourir au premier appel… Le devoir avant tout, s'pas ? et Rebattel ?

– Mort !

– Ah ! le pauvre gars !… et glorieusement ?

– Peux-tu en douter ?

– C'était un dur à cuire, celui-là… il n'a pas profité longtemps de ses galons de sous-lieutenant…

– Non… C'est souvent quand on a obtenu ce qu'on désirait que l'on disparaît…

Lebras me demanda encore des nouvelles de quelques camarades, et nous nous séparâmes.

Je ne tenais guère à renouer avec lui, car c'était un garçon jaloux et médisant, et Rebattel, qui jugeait bien les hommes, ne l'aimait guère. Il appartenait de plus à cette catégorie de soldats qui parlent beaucoup, mais font peu de besogne.

Ah ! mes amis… ils étaient devenus rares !… je n'avais plus que Manjoux aujourd'hui et je dois dire que, depuis que je le connaissais, je n'avais rien relevé chez lui qui pût me mettre en défiance… Il disait toujours carrément ce qu'il pensait, et je ne l'avais jamais entendu tenir de mauvais propos sur qui que ce fût.

Le hasard qui nous avait rapprochés devait nous réunir longtemps peut-être, car Manjoux faisait partie maintenant de notre compagnie. Je ne m'en plaignais pas : c'était un joyeux compagnon, toujours prêt à faire une partie ou une promenade, et nous devînmes deux inséparables.

Je remarquai toutefois que, du jour où je fus l'ami de Manjoux, le lieutenant Gérard, qui semblait autrefois bien disposé à mon égard, montra une certaine froideur et me fit même quelques réflexions que j'eus l'air de ne pas entendre, pour éviter toute discussion avec un supérieur.

L'Empereur continuait de reformer son armée, et l'on disait que s'il n'était pas attaqué avant le 1er octobre il pourrait mettre sur pied huit cent mille hommes… Son génie infatigable et fécond ne l'avait pas abandonné dans la terrible crise qui se préparait. Son dessein était d'attendre l'ennemi, de manœuvrer avec cent cinquante mille soldats sur les rives de la Seine et de la Marne, tandis que le camp retranché de Paris fortifié par le général Haxo serait protégé par cent mille hommes.

Malheureusement, au lieu de s'en tenir à ce plan qui avait été approuvé par les tacticiens, il écouta les conseils de ceux qui

l'entouraient et qui le pressaient d'ouvrir le premier les hostilités.

Il s'en repentit plus tard, et l'on se demande comment il a pu se laisser entraîner à ouvrir la campagne avec une armée presque insuffisante. Il convient d'ajouter que la Vendée, excitée par l'Angleterre, s'était insurgée comme sous la République. Il fallut envoyer vingt mille hommes contre ces nouveaux ennemis, et ce fut le général Lamarque qui prit la direction de la campagne. Ces vingt mille hommes nous eussent été bien nécessaires, et peut-être leur appui aurait-il pu faire changer la face des choses, mais on eût dit que déjà tout contribuait à s'acharner contre l'Empereur.

Le 8 juin, au matin, nous apprîmes que nous allions partir.

Vers deux heures de l'après-midi, au moment où nous nous apprêtions à quitter l'École militaire, j'aperçus dans la cour une charrette de cantinière, et, m'étant approché, je reconnus la Finette. Je sautai dans la voiture et embrassai la brave femme. Elle n'en revenait point et ne trouvait pas de mots pour exprimer sa joie…

– Ce cher Bucaille, dit-elle enfin, vrai… ça me fait joliment plaisir de te revoir… je ne connais presque plus personne parmi tous ceux qui sont là… Ils sont rares les vieux de Russie… Et Rebattel, est-ce qu'il est ici ?

– Non, répondis-je.

La Finette avait compris.

– Pauvre gars ! murmura-t-elle. Et ses yeux s'embuèrent de larmes.

– Il n'a pas souffert au moins ?

– Si… son agonie a été longue et douloureuse… La mort a eu bien de la peine à s'emparer de lui… J'ai assisté à ses derniers moments.

Il y eut un silence. Nous nous regardions, la Finette et moi. Je tirai de ma poche la croix du défunt :

– Voilà, fis-je, ce qu'il m'a chargé de vous remettre… et il m'a dit : « Tu donneras cela à la Finette… c'est tout ce que j'ai de plus cher au monde… je ne peux pas lui donner mieux… et tu l'embrasseras de ma part. »

La Finette éclata en sanglots.

Bien qu'elle affectât autrefois de rudoyer Rebattel, elle avait toujours eu un faible pour ce grand gars, qui était, devant elle, timide comme un enfant. Elle s'efforçait autant qu'elle le pouvait de réprimer le fâcheux penchant qu'il avait pour la boisson, et était presque arrivée, dans les derniers temps, à le rendre sinon sobre, du moins plus « décent », car empêcher complètement Rebattel de boire, il n'y fallait pas songer. Que de fois elle avait mis de l'eau dans l'eau-de-vie ou le vin qu'elle versait au pauvre sergent, mais, pour l'amour d'elle, il avait l'air de ne pas s'en apercevoir, car il supportait tout de la Finette qui était pour lui la femme rêvée, celle à qui il espérait s'unir un jour, quand les guerres seraient finies.

La Finette avait pris la croix. Elle la baisa avec ferveur, comme on baise une médaille bénite… puis la tint sur son cœur, en murmurant :

– Pauvre ami !… pauvre ami !… je croyais cependant bien le revoir…

– Vous venez avec nous ? demandai-je, pour couper court à ce pénible entretien.

– Oui… pensais-tu que j'abandonnerais mes braves, soldats et notre Empereur… Je vais vous suivre… mais ce que je vais te dire va peut-être t'étonner… eh bien… (elle hésita un moment), eh bien, je ne crois plus à l'étoile de l'Empereur…

– Et pourquoi cela ?

– Je ne saurais le dire… c'est une idée que j'ai comme ça… il me semble qu'il n'est plus ce qu'il a été… et puis il ne peut plus compter sur ses généraux… Tu as vu comme ils l'ont abandonné, après l'abdication… Oui, presque tous, même le maréchal Ney, le brave des braves…

– C'est vrai, mais le maréchal s'est rallié à l'Empereur… vous devez le savoir…

– Oui, pardi, j'ai appris ça… mais voyons, est-ce qu'il aurait jamais dû accepter de servir le Roi et mettre à son chapeau la cocarde blanche ?… Vois-tu, quand on faute une fois… on peut fauter deux… et moi je n'y crois pas beaucoup à tous ceux qui ont tourné casaque et sont revenus après… À la bonne heure, Bertrand, Drouot et Cambronne… ceux-là sont des bons, des fidèles… Ah ! c'est égal, de la part du maréchal Ney, je n'aurais jamais cru chose pareille…

On se mettait en marche. Je serrai les mains de la Finette et sautai à bas de la voiture en disant :

– Nous nous retrouverons là-bas…

– Oui, dit-elle… et tu sais, mon garçon, tu peux toujours compter sur moi… S'il ne reste qu'une goutte de tafia, ce sera

pour toi… Tu as toujours été un bon camarade… et puis, tu étais *son ami*.

Elle ne prononça pas le nom de Rebattel, mais une larme perla de nouveau à sa paupière…

– Allons… au revoir !

Et du bras qui lui restait, la Finette saisit les rênes en criant :

– Hue, Grenadier !

XV

Cinq jours après, nous arrivions à Avesnes. Les autres corps d'armée étaient en marche vers Philippeville[12].

L'ennemi n'était pas très loin. Wellington à la tête de cent dix mille hommes, avait établi son quartier général à Bruxelles. Blücher était à Namur. Ses cantonnements occupaient les environs de Huy, Charleroi et Fleurus.

Napoléon, renseigné sur les positions des deux généraux, avait calculé qu'il leur faudrait au moins deux jours pour opérer leur jonction, et il avait résolu de les attaquer séparément. Il devait réussir, et le 14 au soir, Blücher allait être surpris, quand le général de Bourmont qui commandait une division du quatrième corps passa à l'ennemi avec le colonel du génie Clouet et le chef d'escadron Villoutrey, écuyer de l'Empereur.

Qui eût pu supposer chose semblable de la part du général de Bourmont qui avait fait la campagne de Russie, celle d'Allemagne, et qui, en 1811, au combat de Nogent avait, par sa valeur, mérité le grade de général de division !

Pauvre Empereur ! Au moment où il aurait eu besoin de tous ses officiers, voilà qu'il était déjà trahi par trois d'entre eux !

Blücher, sur qui nous devions tomber à l'improviste, se trouva ainsi prévenu par ces transfuges, et se hâta de se rappro-

---

[12] Ville de Belgique, province de Namur.

cher de l'armée anglaise, ce qui obligea Napoléon à modifier son plan d'attaque.

Nous marchions sur Charleroi avec l'Empereur, tandis que le général Pajol qui formait l'avant-garde nous précédait avec Vandamme.

Le 15 nous campâmes dans une vaste plaine entre les deux armées ennemies que nous avions surprises, et dont nous gênions les communications.

Je retrouvai ce soir-là la Finette qui nous avait suivis, car on sait que la brave femme accompagnait toujours les soldats jusque sur le champ de bataille.

Elle me reconnut à la lueur du falot suspendu à l'avant de sa voiture :

– Approche un peu, Bucaille, me dit-elle. Et elle me tendit un verre d'eau-de-vie. Comme d'autres s'étaient précipités et réclamaient aussi leur part, elle leur dit :

– Chacun son tour, les enfants !... D'abord ceux qui ont fait la campagne de Russie, les autres viendront après...

Pour elle, les vétérans et ceux de Moscou étaient sacrés ; et elle estimait qu'ils devaient passer avant les autres.

Je lui présentai Manjoux qu'elle accueillit fort bien quand elle apprit qu'il avait enlevé un drapeau aux Autrichiens...

La distribution terminée (car la cantinière n'entendait pas verser à boire à d'autres que ceux du 2e grenadiers) elle me fit monter dans sa voiture avec Manjoux, et nous donna à chacun une tranche de pain beurré.

La plaine était obscure ; on n'apercevait çà et là que quelques maigres falots qui répandaient une lueur terne à travers les lambeaux d'étoffe dont on les avait entourés. L'ennemi ignorait encore notre présence, il ne fallait pas qu'il pût se douter que nous étions là.

– Tu vois, me dit la Finette… ça commence mal… Le pauvre Empereur, il aura bien de la peine à s'en tirer !… Paraît qu'il a encore été trahi.

– Oh ! ça n'a pas d'importance, répondit Manjoux… ce n'est pas parce que deux ou trois incapables l'ont abandonné qu'il va perdre la partie… Il s'en tirera, vous verrez.

La Finette ne semblait pas convaincue. Elle avait de mauvais pressentiments, comme elle disait, et nous raconta un rêve qu'elle avait fait, la nuit précédente, pendant qu'elle dormait dans sa roulotte. Elle avait vu l'Empereur entouré d'un grand cercle de feu… Il était tête nue, sans épée, et l'aigle gisait, brisée, à ses pieds. Autour de lui, il n'y avait que des morts, et encore des morts… Il était seul… et le cercle de feu avançait toujours.

– Bah ! fit Manjoux, s'il fallait croire aux rêves, on n'en finirait plus. Tenez, moi qui vous parle, j'ai bien rêvé plus de dix fois que j'étais mort, et vous voyez, je suis encore là… Pour moi, les rêves, c'est de la blague… Si on pense à une chose dans la journée, il arrive qu'on y songe encore en dormant…

La Finette secoua la tête d'un air entendu :

– Y a des choses, dit-elle, que nous ne comprenons pas… Personne ne peut expliquer ça… Quand Théophile, mon pauvre mari, est mort à Iéna, eh bien, la veille, j'avais été avertie par un songe… Et vous savez bien, vous autres, que souvent, dans la nuit qui précède une bataille, y a des hommes qui voient déjà la

mort… Et ceux qui l'ont vue, qui ont été marqués par Elle, ne vivent pas vingt-quatre heures… C'est des faits prouvés, ça…

Nous nous gardâmes bien de contredire la brave femme. Ce qu'elle racontait, nous avions d'ailleurs pu le constater plusieurs fois, mais nous ne pouvions en tirer une précision.

– Bah ! fit Manjoux, si on doit y rester… un peu plus tôt, un peu plus tard, ça n'a pas d'importance… J'avoue cependant que ça m'ennuierait joliment de passer de l'autre côté, avant de savoir le résultat de la grande affaire qui se prépare…

– Moi aussi, dis-je… Enfin, ne nous lamentons pas d'avance… Allons nous coucher…

– Oui, fit Manjoux, car demain, m'est avis qu'il y aura de « l'ognon ».

Nous prîmes congé de la cantinière et retournâmes au bivouac de notre compagnie. Nos camarades dormaient déjà roulés dans leurs capotes.

– Ah ! vous voilà, vous, fit une voix rude… Je croyais que vous aviez déserté.

Celui qui nous parlait était le lieutenant Gérard, la bête noire de Manjoux.

– Y a jamais eu de déserteurs dans ma famille, grommela ce dernier.

– Ni dans la mienne non plus, répondis-je…

Nous nous étendîmes sur le sol.

– Oh ! me dit Manjoux à voix basse, quel plaisir j'aurais à lui trouer la peau…

– Calme-toi, lui dis-je…

– Je suis calme, crois-le bien… mais je n'ai rien oublié…

Le lieutenant était couché à quelques pas de nous. Un silence effrayant planait sur le camp. Tout à coup, un homme se dressa, marmotta quelques paroles, puis se rendormit. Bien que nous fussions en juin, la nuit était fraîche, car il avait plu la veille. Je ne parvenais pas à fermer les yeux… Manjoux non plus n'arrivait pas à dormir. Ce que nous avait dit la Finette, nous avait un peu troublés. On a beau ne pas être superstitieux, quand on vit continuellement dans le voisinage de la mort, on finit par avoir de sombres pressentiments. Enfin, la fatigue nous terrassa, et nous nous endormîmes.

Nous fûmes peu après réveillés par un épouvantable vacarme. Les hommes s'étaient levés, avaient sauté sur leurs armes, et couraient dans toutes les directions croyant à une attaque. Il fallut toute l'autorité et tout le sang-froid des officiers pour rétablir le calme. La panique avait été provoquée par un incident ridicule. Deux chevaux qui étaient parvenus à se détacher de leurs piquets parcouraient le camp au grand galop. Surpris dans leur sommeil, les hommes s'étaient imaginé que c'était une charge qui arrivait. J'avais déjà été témoin à Châlons d'une panique semblable. Une nuit que nous étions campés aux environs de la ville, un officier s'avisa pour chasser les puces dont sa couverture était remplie de l'étendre sur une corde et de frapper dessus à coups de bâton, ce qui produisait un bruit assez semblable à une fusillade lointaine… Les soldats, réveillés en plein sommeil, après deux terribles journées de bataille, se dispersèrent dans toutes les directions, et on parvint difficilement à les rallier.

Ces exemples de panique ne sont pas rares. Quand le soldat est au repos, et que ses nerfs surexcités par de récents combats commencent à se calmer, si un incident du genre de ceux dont je viens de parler se produit, les pires complications sont à craindre.

. . . .

Le lendemain, nous franchissions la Sambre, à la suite de l'Empereur. On disait que Blücher voulait livrer la bataille, et que Wellington s'apprêtait à occuper la position des Quatre-Bras.

Dès que Napoléon eut été renseigné par un officier de lanciers qui revenait d'une reconnaissance, il envoya au maréchal Ney l'ordre de s'avancer sur l'aile gauche et de contenir les troupes venant de Bruxelles, pendant que lui marcherait sur Fleurus.

Nous voyions à chaque instant passer et repasser des officiers d'état-major à cheval, et peu après des cavaliers et des fantassins se mettaient en route.

– Ça se prépare, me dit Manjoux… quand il y a un tel mouvement autour de la tente de l'Empereur, c'est que l'orage va éclater… Un officier de voltigeurs prétendait hier que nous allons avoir en face de nous une armée formidable, avec des pièces de canons en veux-tu en voilà… mais faut pas s'émouvoir de ça… C'est souvent qu'on nous a dit que l'ennemi nous était supérieur en nombre et chaque fois on l'a culbuté… C'est, paraît-il, les Prussiens que nous allons avoir en face de nous, eh bien, ce sont de vieilles connaissances, et nous les battrons une fois de plus…

Manjoux ne doutait pas de la victoire, mais une conversation que j'avais surprise, quelques heures auparavant, entre le

général Flahaut et un de ses officiers ne laissait pas de m'inquiéter. Le général avait dit : « Nous tâcherons de tenir, mais nous n'avons que deux cents pièces d'artillerie, l'ennemi dispose de près de trois cents, et peut nous opposer environ cent mille hommes. »

Manjoux à qui je rapportai ce propos ne fit qu'en rire :

– Les pièces de canon, dit-il, nous ne tarderons pas à les faire taire… avec quelques bonnes charges de cavalerie, et les canonniers f… le camp comme à Bautzen… Tout à l'heure, je voyais passer l'Empereur… il était calme et souriant… Sûrement qu'il a de quoi parer la botte, sans ça il ne serait pas tranquille… Cet homme-là, il a la tactique dans le sang, et tout ce que peuvent préparer les Blücher, les Wellington et autres, il s'en moque, car il est sûr de son affaire… Il vous prend une carte, marque au crayon l'emplacement des troupes ennemies, voit comment il peut les surprendre ou les tourner, et lance ses soldats sur les points qu'il a désignés d'avance… Si l'ennemi se déplace, s'il fait un à-droite ou un à-gauche, l'Empereur a prévu le coup, et n'est jamais surpris. Ce qu'il faut, par exemple, c'est que ses généraux ne lambinent pas et exécutent ses ordres avec la rapidité de la foudre… Autrefois, pour ces attaques brusquées, Murat, Masséna et Macdonald étaient bons… Espérons qu'aujourd'hui Kellermann et Milhau, avec leurs cuirassiers et la grosse cavalerie de la Garde, Ney, avec ses grognards, ne se laisseront pas damer le pion par ces cochons d'alliés… Tu vas voir… Moi, j'ai hâte que la danse commence…

Manjoux, on le voit, arrangeait les choses à sa façon ; ce qu'il disait était évidemment très sensé, mais il avait compté sans les circonstances et cette série de menus incidents qui compromettent parfois les plus habiles combinaisons.

Vers le milieu de l'après-midi, l'Empereur, persuadé que Ney avait exécuté les ordres qu'il lui avait transmis par

l'intermédiaire du général Flahaut, s'était mis en marche. Nous arrivâmes à proximité de Ligny où un terrible combat s'engageait. Nous parvînmes à nous emparer de ce village, l'ennemi le reprit, nous le lui enlevâmes et les Prussiens commençaient à faiblir, quand on annonça qu'une colonne de trente mille hommes s'avançait sur Fleurus. On sut peu après que cette colonne était celle du comte d'Erlon. Alors, l'ordre de marcher en avant nous est donné de nouveau. Un ravin s'ouvre devant nous. Nous le passons appuyés par les cuirassiers de Milhau. Nous nous élançons à la baïonnette sur les réserves de l'ennemi, et le centre de sa ligne est traversé.

Blücher, se voyant ainsi entamé, arrive pour nous arrêter, mais sa cavalerie est culbutée et lui-même, enveloppé dans une terrible charge de nos cuirassiers, est renversé de cheval et demeure sur le champ de bataille, confondu avec les morts et les blessés. Il parvint cependant, à la faveur de la nuit, à s'enfuir, tout meurtri par les sabots des chevaux…

Notre régiment avait vaillamment combattu et le 2e grenadiers se trouvait une fois encore terriblement éprouvé. J'avais eu la chance de ne pas être blessé, bien que j'eusse, je puis le dire, vigoureusement payé de ma personne, mais mon pauvre Manjoux était parmi les morts avec le lieutenant Gérard, son mortel ennemi.

Tous deux avaient voulu rivaliser de courage et s'emparer d'un drapeau ennemi. Manjoux était parvenu à en saisir un, Gérard le lui avait enlevé des mains et, pendant qu'ils se le disputaient, l'ennemi les avait criblés de coups de sabre et de baïonnette.

Ils étaient tombés l'un à côté de l'autre ; Manjoux tenait encore dans ses mains crispées un fragment de hampe et le lieutenant un morceau d'étoffe toute froissée…

La rivalité qui existait entre ces deux hommes s'était éteinte avec la mort…

Pauvre Manjoux !… Il avait l'âme d'un héros, celui-là !

Sa disparition m'affligea profondément et, pour la seconde fois, je me trouvai sans un ami, mais je n'eus guère le temps de m'abandonner à la douleur, car l'action qui s'était un peu ralentie, après l'affaire de Ligny, reprit de plus belle. Une division de l'armée ennemie s'était portée sur les Quatre-Bras ; des troupes anglaises arrivaient sur les chaussées de Nivelles et de Bruxelles. Wellington, qui venait d'apprendre notre victoire de Ligny, commençait cependant à céder.

L'Empereur était maintenant à la ferme des Quatre-Bras et, sous une pluie battante, canonnait l'artillerie anglaise. Nous attendions toujours le maréchal Ney. Il parut enfin. À six heures du soir, le mouvement de retraite qu'avait commencé à esquisser l'ennemi se ralentit, mais l'on ne tarda pas à apprendre que de nouveaux renforts lui étaient arrivés. Il était trop tard pour attaquer. L'Empereur nous fit prendre position en avant de Planchenoit et établit son quartier général à deux mille quatre cents toises du Mont-Saint-Jean.

XVI

J'eus l'occasion, cette nuit-là, par un temps affreux de revoir la Finette qui n'avait pas voulu abandonner le 2e grenadiers.

La brave femme était parvenue à le rejoindre à travers des terres détrempées où sa roulotte s'était enlisée plus d'une fois…

– Ah ! te voilà, Bucaille, me dit-elle. Il paraît que vous venez de repousser les Prussiens…

– Oui… mais à présent, ils se reforment, et on signale des troupes de tous côtés. L'Empereur avait bien manœuvré mais ses ordres ont été mal exécutés.

– Bah ! il s'en tirera peut-être.

– Je n'en sais rien.

– Quoi, c'est toi qui doutes de la victoire maintenant ?

– Que voulez-vous !… ils sont trop !…

– C'est souvent que vous avez eu à combattre un contre cinq… et même contre dix… Est-ce que tu crois que les soldats d'aujourd'hui ne valent pas ceux d'hier ?

– Écoutez, la Finette, ceux d'aujourd'hui sont aussi braves que ceux d'hier, du moins, je le crois, mais il n'y a plus parmi les troupes cette belle confiance qui leur faisait accomplir des mer-

veilles… Notre vieille Garde a été bien éprouvée et les « jeunes » que l’on a recrutés pour combler les vides ne me semblent pas avoir les qualités des vieux briscards… Ce n’est pas le courage qui leur manque, mais l’habitude de se battre… Songez donc, il y en a là-dedans qui ne sont sous les drapeaux que depuis un mois à peine…

– C’est vrai… et un officier de voltigeurs me disait hier qu’il y en a parmi eux qui tombent sur les routes, épuisés, à côté de leur sac… Ah ! on n’aurait pas vu ça autrefois…

À ce moment, la pluie redoublait, transformant les champs en marécages. J’étais monté à côté de la Finette et m’abritais sous la bâche de sa voiture.

Nous demeurions sans parler, écoutant tristement tomber l’eau.

– Les mouvements seront difficiles sur ce terrain boueux, dis-je enfin… La cavalerie arrivera encore à charger, mais l’artillerie aura bien du mal à se déplacer…

– Il est vrai que ce sera la même chose pour l’ennemi, répondit la Finette.

– Oui… mais lui occupe de meilleures positions que nous… il s’agira de l’en déloger…

– Au matin, le soleil paraîtra peut-être…

– Il ne pourra sécher la plaine en quelques heures…

– Il faut espérer encore…

– Allons, la Finette, au revoir ou adieu !… Je regagne le bivouac…

– Au revoir, mon garçon… Tiens, bois encore ce petit coup d'eau-de-vie, ça te réchauffera.

Une rafale fit trembler la bâche de la voiture et nous crûmes qu'elle allait l'emporter. Elle ne fit que la déplacer sur ses cerceaux que je consolidai au moyen d'une corde.

– Ne craignez rien, ça tiendra.

Et avant de quitter la Finette, je l'embrassai… c'était la seule amie qui me restât maintenant !

Courbé en deux sous la pluie, je regagnai le camp qui n'était qu'à faible distance.

Là-bas, sous une tente battue par le vent, une petite lumière s'obstinait à briller, pâle étoile qui semblait noyée dans une eau trouble…

L'Empereur veillait !

À chaque instant, il expédiait des ordres… J'ai su que, cette nuit-là, il avait envoyé dépêches sur dépêches à Grouchy pour lui faire savoir que le lendemain il y aurait une grande bataille, et qu'il lui ordonnait de détacher de son corps d'armée, avant que le jour parût, une division de huit mille hommes avec seize pièces de canon. Il croyait Grouchy à Wavres et celui-ci se trouvait à Gembloux.

Grouchy de son côté ignorait où se tenait Blücher, et il n'en était qu'à trois lieues…

Ainsi une succession d'ordres qui ne parvinrent pas, ou qui furent exécutés trop tard, contribuèrent pour une grande part à

la glorieuse défaite dont je m'efforcerai plus loin de retracer les phases.

Personne ne dormit, cette nuit-là. D'ailleurs, il était impossible de s'étendre dans la boue qui recouvrait la plaine… Nous demeurions debout, arc-boutés les uns contre les autres, en faisceaux pour ainsi dire.

La pluie claquait autour de nous avec un bruit sec, ininterrompu.

Des grognements, des malédictions partaient à chaque instant de ces groupes d'hommes transis et grelottants, que le découragement commençait à gagner. Nos officiers allaient et venaient, échangeant entre eux de brèves paroles, et nous tâchions d'entendre ce qu'ils disaient.

Deux heures avant le jour, nous essayâmes de faire la soupe ; une accalmie s'était produite et nous parvînmes à allumer quelques foyers, mais la pluie reprit de plus belle et les éteignit tous.

L'Empereur envoyait toujours des ordres.

Les cavaliers passaient de temps à autre, nous éclaboussant de boue, et se perdaient dans l'obscurité.

– Saleté de temps, dit un capitaine qui se trouvait près de nous et dont le manteau ruisselait… ah ! ils ont la chance pour eux, ces cochons !… ce sont toujours les éléments qui les ont aidés. En Russie, le froid et le dégel ; ici une pluie qui n'en finit plus…

– C'est la fatalité, dit un homme.

– Qui est-ce qui parle de fatalité ? grogna un lieutenant…

– Y a pas de fatalité, dit une voix… c'est des mots…

– Des murmures s'élevèrent :

– Taisez-vous, canards du Mein, lança un autre.

– Les canards du Mein sont dans ta peau, clampin…

La discussion s'envenimait.

Tous ces hommes énervés par l'attente, souffrant du froid et de la faim, en seraient peut-être venus aux mains, si l'ordre de départ n'était arrivé.

Enfin les compagnies et les escadrons se mirent en marche.

Les chemins détrempés étaient couverts d'une boue gluante dans laquelle on enfonçait jusqu'aux chevilles. La cavalerie qui ne pouvait passer dans les champs et les terres labourées empruntait la route que nous suivions et nous obligeait à nous jeter dans de vrais marécages. Nous apercevions dans le lointain de faibles lumières qui vacillaient dans le brouillard.

L'Empereur parut. Il était à cheval ; le général Bertrand galopait à côté de lui.

Aucune acclamation ne le salua à son passage.

Au point du jour, la pluie cessa enfin, et le temps s'éclaircit, mais il fallut attendre, avant d'engager l'action, que le sol se fût un peu raffermi.

Nous avions fait halte. L'Empereur parcourut nos lignes, lança quelques paroles que nous n'entendîmes pas. Bientôt, notre armée s'ébranlait en onze colonnes, et le combat s'engageait.

On nous avait dirigés sur le bois d'Hougomont, dont nous parvînmes à nous emparer, après une lutte opiniâtre. Nous nous portâmes ensuite sur une hauteur où nous trouvâmes les gardes anglaises. Ce fut une mêlée folle, furieuse, une suite de charges à la baïonnette. Soudain, je m'affaissai sur un monceau de morts et de blessés, et je m'évanouis.

Quand je revins à moi, j'entendis une effrayante canonnade. Des troupes protégées par la cavalerie se heurtaient aux lignes anglaises... c'était une série de charges héroïques que je suivais des yeux, adossé à un arbre dont la cime avait été fauchée par la mitraille. L'ennemi disputait le terrain pied à pied, afin de n'être pas anéanti dans une retraite précipitée. Les Anglais, dont je distinguais nettement les uniformes, commençaient à se désorganiser et opéraient déjà un mouvement rétrograde, dans une grande confusion. Les régiments écossais arrivèrent à la rescousse, dans une houle de bonnets à poil, un scintillement de baïonnettes. Des hurlements se mêlaient au bruit de la fusillade. Une émotion m'étreignit. La Garde entrait en ligne, dispersant l'ennemi qui fuyait en désordre.

Pourtant il se ressaisit, se reforma en carrés qui furent aussitôt enfoncés et sabrés.

– La victoire est à nous, dit un blessé, près de moi.

C'est un caporal du 2e grenadiers ; son plastron est éclaboussé de sang, et sa main droite qu'il tend dans la direction de la plaine n'est plus qu'un affreux moignon sanglant. Comme moi, le pauvre garçon oublie ses blessures ; il ne voit qu'une chose : le triomphe de nos armes ; une fièvre patriotique le soulève, et il se met à hurler : « Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur !... » Je crie avec lui, et j'essaie de me mettre debout, mais la douleur me rejette contre mon tronc d'arbre.

Oui… la victoire est à nous !… Là-bas, les routes sont encombrées de fuyards, de caissons abandonnés.

Wellington est perdu… Bientôt Grouchy va paraître, on l'attend, il va couper la retraite aux Anglais… Le soleil s'est montré, comme à Austerlitz… il éclaire la déroute de l'ennemi.

Le caporal et moi nous nous sommes rapprochés ; un même élan nous jette dans les bras l'un de l'autre… nous pleurons de joie.

Soudain, le canon qui s'était tu tonne de nouveau…

Et nos yeux, avidement, scrutent la plaine. Tout d'abord nous ne distinguons qu'un grand mouvement qui s'étend sur la droite et sur la gauche ; nos troupes qui s'étaient portées en avant reculent au milieu d'un grand vacarme de mitraille. Les bataillons de la Garde s'égrènent, se replient vers la cavalerie de réserve massée près du village de la Haie.

C'est Blücher qui arrive avec un corps d'armée de trente mille hommes. Alors Wellington, qui l'instant d'avant était en déroute, rassuré maintenant par l'arrivée des Prussiens, lance toute sa cavalerie qui tourne les carrés que forme la Garde.

L'Empereur n'a plus autour de lui que quatre escadrons, il les fait charger, mais ils ne tardent pas à être culbutés par des forces dix fois supérieures. L'armée anglaise est maîtresse du plateau.

Je me suis dressé, malgré la douleur que me fait éprouver ma blessure, et je regarde, affolé, cette horrible mêlée. La cavalerie ennemie multiplie ses charges contre les bataillons rompus et dispersés. C'est la confusion, le désordre ; les lignes se disloquent, la déroute commence.

À ce spectacle mon cœur se serre, et je pleure comme un enfant… Assister à une défaite en combattant est certainement une chose moins pénible que d'y assister de loin, d'en suivre toutes les phases…

Cependant, les bataillons de la Garde ont formé le carré… nous apercevons des généraux à cheval qui cherchent à rallier les fuyards, mais la nuit tombe… À la clarté du feu de l'ennemi, nous voyons les carrés qui diminuent, tout en ripostant avec fureur… Je me laisse glisser à bas du tertre où je suis, je rampe sur le sol, je veux arriver jusqu'aux bataillons qui luttent encore et mourir avec eux, mais une violente douleur m'immobilise, et je perds de nouveau la notion des choses.

XVII

Quand le jour se leva, j'aperçus à mes côtés des cadavres et des blessés que des rôdeurs sortis on ne sait d'où étaient en train de détrousser. Ces misérables s'étaient, après la bataille, abattus comme des corbeaux sur les héroïques victimes de cette sanglante journée. L'un d'eux m'aperçut et déjà il s'avançait vers moi, mais il comprit sans doute que je n'étais pas disposé à me laisser dévaliser, car il disparut... L'arrivée des ambulanciers mit en fuite ces misérables. Plusieurs furent arrêtés et fusillés séance tenante.

Comme j'avais repris quelques forces, je pus me diriger à pied vers un poste de secours. Là, je retrouvai quelques grenadiers de la Garde. Tous étaient très excités, et l'un d'eux, un sergent, ne cessait de répéter :

– Nous avons été trahis !... nous avons été trahis !...

Et les autres l'approuvaient.

– Nous devions vaincre, affirmait-il, mais il y en a qui n'ont pas exécuté les ordres qu'on leur avait donnés... Ah ! si tous les généraux avaient été comme Ney et Cambronne.

Ce sergent qui se nommait Jolibois avait eu l'honneur de combattre jusqu'à la fin... Il faisait partie du dernier carré, de celui que commandait Cambronne.

– Ah ! mes amis, nous dit-il... ceux qui n'ont pas vu notre Empereur à la fin de la bataille n'ont rien vu... Comprenant qu'il

n’arriverait pas à ramener les fuyards, il se place au milieu de notre carré… on veut le forcer à s’en aller, mais il refuse… « La mort ne veut pas de vous, lui disaient les officiers… retirez-vous ». Mais il ne voulait rien entendre. Il voulait périr avec nous… On parvint à l’entraîner… Je le vois encore s’en allant sous la mitraille, tête nue, accompagné de quelques fidèles… Sûr qu’il voulait mourir avec nous…[13] Quand on nous a sommés de nous rendre, Cambronne leur a répondu et vertement, je vous prie de le croire. Alors nous nous sommes tous terrés contre l’aigle… et ceux qui pouvaient encore se tenir debout, malgré leurs blessures, tiraient toujours.

– Et l’Empereur, qu’est-il devenu ? demanda un blessé.

– L’Empereur, répondit quelqu’un… on ne sait pas… Peut-être bien qu’il est prisonnier…

– Prisonnier… lui !… jamais de la vie ! On m’a affirmé qu’il était mort…

Mort ! L’Empereur ! Cela nous semblait impossible… Nous ne pouvions pas non plus nous imaginer qu’il eût été fait prisonnier.

On espérait encore… on croyait toujours en lui malgré l’écrasante défaite qui nous avait coûté tant d’hommes.

– Vous verrez, fit le sergent, qu’il n’a pas dit son dernier mot… Ah ! N… de D… ! tout blessé que je suis je partirais bien d’ici si je savais qu’il a besoin encore une fois de tous ses hommes…

---

[13] « J'aurais dû mourir à Waterloo, a dit Napoléon, mais le malheur veut que lorsque l'on cherche la mort, on ne puisse la trouver. Il y a eu des hommes tués autour de moi, devant, derrière, de tous côtés, mais pas un boulet pour moi. »

– Tu partirais sur une patte, alors, ricana un voltigeur.

– Parfaitement, sur une patte…

L'exaltation morbide de tous ces malheureux torturés par la fièvre leur faisait débiter les pires insanités…

Les uns parlaient de se tuer, ne voulant pas survivre à la défaite, les autres soutenaient que nous n'avions pas été battus et que l'Empereur avait dû reformer son armée.

Certains allaient même jusqu'à prétendre que d'énormes renforts nous étaient arrivés de Paris, et que Napoléon tenait maintenant Blücher et Wellington comme dans un étau. Nous étions, on le voit, partagés en deux camps : ceux qui croyaient au désastre irrémédiable, et ceux qui comptaient encore sur une éclatante revanche.

Les chirurgiens et leurs aides nous prodiguaient des soins, emprisonnant les membres brisés dans des appareils faits à la hâte.

Le linge manquait pour les pansements, et les infirmiers utilisaient tout ce qui leur tombait sous la main. Quand un bras ou une jambe étaient trop gangrenés, on procédait immédiatement à l'amputation. Le blessé était étendu sur une table et pendant que quatre hommes le tenaient pour l'immobiliser, le chirurgien coupait, sciait, tranchait, avec le plus de rapidité possible. Les patients mettaient en général un point d'honneur à ne pas hurler sous la douleur, mais il y en avait qui tournaient de l'œil dès que l'acier commençait à mordre leur chair. L'opération terminée, on entourait le moignon de feuilles et d'herbes imbibées d'eau-de-vie ou de vin, et on maintenait le pansement au moyen de cordes disposées en croix.

Beaucoup succombaient, quelques heures après l'opération, au milieu d'atroces souffrances. Seuls résistaient ceux qui n'avaient pas perdu trop de sang, ou qui étaient doués d'une santé robuste, mais les vétérans affaiblis par des campagnes successives ne résistaient généralement point.

. . . .

Le sergent Jolibois supporta avec un courage héroïque les souffrances de l'amputation. Pendant qu'on lui coupait la jambe, il trouvait la force de plaisanter, mais lorsque tout fut fini, il laissa retomber sa tête en murmurant : « Adieu, camarades, ça y est… je suis cuit ».

Et il expira presque aussitôt.

Le chirurgien qui me pansa était un jeune homme assez inexpérimenté ; il me fit horriblement souffrir pour m'extraire la balle que j'avais dans l'épaule… Il s'y reprit à plusieurs fois et enfin retira un lingot de plomb tout déformé où se voyaient de petites déchirures.

Les ennemis mâchaient leurs balles pour les rendre plus meurtrières.

Je fus le surlendemain évacué sur Laon, où je demeurai quelques jours. J'ignorais encore ce qu'était devenu l'Empereur. Un officier blessé m'apprit qu'il s'était, sur les conseils de ses généraux, décidé à partir pour Paris. Tout n'était peut-être pas perdu… Waterloo n'avait pas anéanti notre armée ; les pertes de l'ennemi avaient été plus considérables que les nôtres, et beaucoup croyaient que Napoléon pouvait, avec les troupes qui lui restaient, résister à la coalition.

L'Empereur espérait encore, mais tout conspirait contre lui.

Quand il arriva à Paris, il fut l'objet de la part du peuple d'un accueil assez froid. La Chambre des représentants que présidait Lanjuinais était nettement contre lui. La Chambre des pairs ne tarda pas, elle aussi, à se montrer hostile, et il comprit qu'il n'avait plus qu'à abdiquer. « On veut que j'abdique, dit-il, mais si je le fais, il n'y aura plus d'armée dans deux jours… Il ne s'agit pas de moi, mais de la France. Je n'aurais qu'à vouloir, et, dans une heure la chambre rebelle n'existerait plus… mais je ne suis pas revenu de l'île d'Elbe pour faire couler le sang dans Paris. »

Après avoir tenu un grand conseil dont Joseph et Lucien, ses frères, faisaient partie, il déclara que puisque l'on jugeait son abdication nécessaire, il n'avait plus qu'à céder, et il adressa au peuple français la déclaration suivante :

« En commençant la guerre pour l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés et le concours de toutes les autorités nationales. J'étais fondé à en espérer le succès, et j'avais bravé toutes les déclarations des puissances contre moi. Les circonstances me paraissent changées. Je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France ; puissent-ils être sincères dans leurs déclarations et n'en avoir voulu seulement qu'à ma personne. Ma vie politique est terminée et je proclame mon fils sous le titre de Napoléon II, empereur des Français. Les ministres actuels formeront provisoirement le conseil du gouvernement. L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter les Chambres à organiser sans délai la Régence par une loi. Unissez-vous tous pour le salut public, et pour rester une nation indépendante. »

Et pendant qu'il signait cette déclaration, Grouchy arrivait à Paris avec quarante mille hommes et cent cinquante pièces de canon.

L'Empereur avait quitté le palais de l'Élysée et s'était rendu à La Malmaison… Ce fut de là qu'il nous adressa ses derniers adieux…

J'étais revenu à Paris, et je suivais tous ces événements avec une émotion que l'on doit comprendre. Comme nous commencions à être mal vus d'une certaine partie de la population, nous fûmes bientôt obligés de demeurer à la caserne. Nous étions assez inquiets. Qu'allait-on faire de nous ? quels chefs allaient nous commander ?

Enfin, un matin, nous lûmes le placard suivant, qui avait été affiché devant l'École militaire :

« 1° Il y a suspension d'armes ;

« 2° Demain, 14 juillet, l'armée française commencera à se mettre en marche pour se porter derrière la Loire. Là elle sera dissoute ;

« 3° Le service intérieur de Paris sera fait par la garde nationale et par le corps de la gendarmerie municipale ;

« 4° Les troupes des puissances alliées vont occuper la Capitale. »

C'était la défaite !… la honte, l'humiliation !… Nous avions cru un moment que l'Empereur se ressaisirait et se mettrait de nouveau à la tête de ses troupes, mais il n'y fallait plus compter. Quelle raison avais-je maintenant de demeurer soldat ?

Ainsi, on allait nous emmener comme un troupeau de moutons, nous pousser vers la Loire et là, nous enlever nos armes. Nous serions considérés comme des ennemis de la France, des traîtres, des bandits. Notre héroïsme passé deviendrait une tare, et cette croix de la Légion d'honneur que je portais sur la

poitrine me désignerait aux yeux des royalistes comme un ennemi.

Un ancien colonel de la Garde, devenu général depuis quelques jours, entreprit de nous convertir. Un matin, il nous réunit dans la cour de la caserne, et nous adressa un discours dans lequel il nous assurait que le Roi saurait oublier que nous l'avions combattu et qu'il ne verrait plus en nous que des Français prêts à le servir loyalement.

Ces paroles demeurèrent sans écho.

Le lendemain l'ordre arrivait de nous évacuer sur la Loire. On craignait sans doute que nous ne répondions à l'appel de certains officiers demeurés fidèles à l'Empereur. Il est certain que si, à ce moment, un homme énergique s'était mis à notre tête, nous nous serions tous ralliés autour de l'aigle impériale, mais ceux qui devaient leur fortune à Napoléon l'avaient abandonné ! Masséna, Davoust, Jourdan étaient pourvus de postes honorifiques ; d'autres sur lesquels on comptait encore ne tardèrent pas à faire leur soumission.

L'Empereur n'avait plus qu'à céder et c'est ce qu'il fit.

Et cependant, je suis persuadé que s'il avait trouvé autour de lui les concours sur lesquels il avait un moment compté, il serait parvenu à repousser l'envahisseur. Blücher qui était séparé de l'armée anglaise ne pouvait manquer d'être taillé en pièces avec toutes ses forces. C'eût été ensuite le tour de Wellington, mais il n'y eut que Carnot pour approuver les nouveaux projets de l'Empereur.

Napoléon, comprenant que son étoile s'était définitivement éteinte, quitta La Malmaison et partit pour Rochefort après avoir adressé à ses fidèles soldats cette proclamation que quelques-uns furent seuls à connaître :

« Quand je cède à la nécessité qui me force à m'éloigner de la brave armée française, j'emporte avec moi l'heureuse certitude qu'elle justifiera par les services éminents que la patrie attend d'elle les éloges que nos ennemis eux-mêmes ne peuvent pas lui refuser.

« Soldats, je suivrai vos pas, quoique absent ; je connais tous les corps et aucun d'eux ne remportera un avantage signalé que je ne rende justice au courage qu'il aura déployé. Des hommes indignes d'apprécier vos travaux ont vu dans les marques d'attachement que vous m'aviez données un zèle dont j'étais seul l'objet ; que vos succès futurs leur apprennent que c'était la patrie par-dessus tout que vous serviez en m'obéissant, et que si j'ai quelque part à votre affection, je la dois à mon ardent amour pour la France, notre mère commune. Soldats, soyez jusqu'à la fin tels que je vous ai connus et vous serez invincibles. »

XVIII

Avec plusieurs de mes camarades, nous avions résolu de quitter l'armée et de retourner dans nos foyers, mais un ordre parut enjoignant aux troupes de rester fidèles au nouveau gouvernement, sous peine de sanctions prévues par la législation militaire.

Certains régiments, au lieu d'être dirigés sur la Loire, furent maintenus à Paris, et le 2e grenadiers fut parmi ceux qui restèrent.

Je ne sais ce que l'on voulait faire de nous.

Espérait-on nous tenir par des promesses d'avancement ?

Tous nos officiers appartenaient maintenant au parti royaliste, et nous étions surveillés, épiés comme des conspirateurs.

On avait aussi introduit parmi nous des hommes qui avaient fait leur soumission au nouveau régime ; c'étaient pour la plupart des Vendéens auxquels le nom de l'Empereur était odieux.

Un jour, un sergent du nom de Guérand me prit à partie sans raison :

– Il y a ici, dit-il, des sous-officiers qui ont la croix d'honneur, mais on sait comment ils l'ont gagnée.

Et, en disant cela, il me regardait insolemment. Je m'approchai et à voix basse :

– Si tu n'es pas un lâche, tu vas me rendre raison sur l'heure…

– Je suis prêt, répondit-il.

– C'est bien, trouve-toi à sept heures dans la plaine de Grenelle, près du magasin des subsistances…

Je pris comme témoins les sergents Hamel et Rivière qui acceptèrent avec joie de me seconder…

Le soir même, nous étions au rendez-vous, mais au lieu d'y rencontrer mon adversaire et ses amis, nous nous trouvâmes en face d'un officier de gendarmerie et de dix de ses hommes.

Voilà quelles étaient les nouvelles mœurs instituées dans l'armée !

Cette affaire me valut trente jours de prison ; quant à Hamel et à Rivière ils s'en tirèrent avec quinze jours d'arrêts de rigueur…

L'affaire fut portée devant notre colonel et l'on m'enleva mes galons de sergent. J'eus la honte d'être dégradé devant les troupes assemblées mais, après la parade d'exécution, beaucoup de mes camarades vinrent me serrer la main.

Vous devez penser ce que fut ma vie après cet incident… Mon ancien adversaire qui m'était maintenant supérieur en grade m'infligea les pires humiliations et les officiers, loin de le blâmer, semblaient lui donner raison.

Le sergent Hamel qui n’était guère mieux traité que moi me dit un soir :

– Notre place n’est plus ici, Bucaille, nous sommes traités en ennemis et, un jour ou l’autre, il nous arrivera quelque fâcheuse histoire. Il vient de paraître un décret qui autorise les militaires blessés au cours des campagnes de l’Empereur à demander leur congé… Faisons une demande qui sera certainement agréée, car le gouvernement cherche autant que possible à se débarrasser des « mauvaises têtes ». Nous n’avons plus rien à espérer, nos chances d’avancement sont trop compromises, et puis j’estime que c’est une trahison que de servir un Roi qui s’est fait l’allié des ennemis de la France.

– Je t’approuve, répondis-je, nous nous étions engagés à servir l’Empereur, mais puisqu’il n’y a plus d’Empereur, nous sommes déliés de notre serment.

Nous rédigeâmes nos deux demandes, et au bout de cinq mois seulement nous fûmes enfin autorisés à quitter l’armée.

J’avoue que ce n’est pas sans un serrement de cœur que je dis adieu à mon vieux régiment.

J’avais souvent, au début de mon incorporation, maudit l’Empereur, mais peu à peu, je m’étais pris à l’aimer et je l’aimais encore plus depuis que je le savais malheureux. Je n’ai pas à apprécier sa politique. S’il a eu des torts, je veux les oublier.

Pour nous autres soldats, il fut le chef qui nous menait à la victoire, et nous ne demandions pas autre chose. Il nous grisait de proclamations et de promesses, et nous le suivions, parfois en rechignant, mais nous le suivions quand même, car il avait su réveiller en nous cet instinct combatif qui sommeille au cœur de tout militaire.

Il a été l'artisan de sa propre ruine. Après avoir étonné le monde, il a laissé la France plus petite qu'il ne l'avait trouvée, mais on ne peut lui reprocher d'avoir méconnu la grande idée de patrie.

Le 7 décembre 1815, je quittai avec Hamel la caserne du Champ de Mars.

Il régnait dans Paris une vive agitation. Des groupes se formaient çà et là et nous nous demandions si l'Empereur n'était pas remonté sur sa bête, et s'il n'allait pas bientôt rallier autour de lui les débris de son armée, quand nous apprîmes l'affreuse vérité.

Le matin même, à huit heures, le maréchal Ney avait été fusillé avenue de l'Observatoire. Hamel et moi nous nous serrâmes les mains avec émotion, et les larmes nous vinrent aux yeux car nous aimions tous le maréchal qui était vraiment un père pour ses hommes.

Des gens bien informés racontaient ses derniers moments. Il avait montré, comme on devait s'y attendre, un courage héroïque.

Labédoyère avait subi le même sort. Lavalette n'avait dû son salut qu'au dévouement de sa femme et à la générosité de trois officiers anglais : Wilson, Bruce et Hukingston. Le maréchal Soult s'était enfui en Allemagne pour y mettre sa tête à l'abri.

Dans plusieurs villes du Midi, des sicaires avaient organisé l'assassinat. Le général Brune avait été tué à Avignon, le général Ramel à Toulouse.

Une innombrable armée étrangère foulait le territoire, en attendant que l'on eût réglé l'énorme contribution que les puissances exigeaient de nous. Leur police officieuse veillait dans l'ombre ; tout paraissait séditieux.

La France était dans la stupeur. Et déjà, celui qui avait été notre maître languissait à Sainte-Hélène !

. . . .

Je suis maintenant rentré dans mes foyers. Je me suis marié et j'essaie peu à peu de reprendre la vie calme de mes ancêtres, mais je suis encore comme étourdi du fracas des batailles et, l'avouerai-je, moi qui n'avais jadis aucun goût pour le métier de soldat, je me prends parfois à regretter le bruit de la fusillade et du canon. Parfois aussi, tout en labourant mes champs avec mon père, il me semble apercevoir dans le lointain une petite silhouette grise sur un cheval blanc… et, comme dans un rêve, je vois défiler des bataillons qui poussent ce cri que j'ai entendu si souvent :

– *Vive l'Empereur !…*

FIN